



LE

# PASSAGER NOIR

JEFF LINDSAY

PANAMA

# LE PASSAGER NOIR

# JEFF LINDSAY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Lucas



Ce livre est édité par Christel Paris

Du même auteur  
*Ce Cher Dexter*, Seuil Thriller janvier 2005

Titre original : *Dearly Devoted Dexter*  
Éditeur original : Doubleday, a division of Random House, Inc  
© original : Jeff Lindsay, 2005  
ISBN original : 0-385-51124-8  
ISBN : 2-7557-0031-9  
© Éditions du Panama, octobre 2005, pour la traduction française

## CHAPITRE I

De nouveau la grosse lune ronde, posée sur l'horizon de la nuit tropicale, et le cri qu'elle jette dans les ténèbres parvient aux oreilles frémissantes de la chère voix tapie dans l'ombre, blotti bien au chaud sur le siège arrière de l'âme hypothétique de Dexter.

Cette lune vaurienne, cette Lilith braillarde et voyeuse qui, à travers le ciel vide, interpelle les cœurs sombres des monstres nocturnes du dessous, qui les somme de regagner leur joyeuse aire de jeux. Qui hèle, à cet instant précis, le monstre embusqué juste là, derrière le laurier-rose, tigre rayé par le feuillage au clair de lune, attendant, tous ses sens aiguisés, le bon moment pour surgir de l'ombre. C'est Dexter dans la nuit, en train d'écouter les terribles suggestions qui lui sont murmurées et se déversent sans relâche au sein de sa cachette obscure.

Mon cher et sombre second moi me pousse à attaquer – maintenant –, à enfoncer mes crocs éclairés par la lune dans cette chair si vulnérable juste de l'autre côté de la haie. Mais ce n'est pas le moment, alors j'attends et guette, prudent, tandis que ma victime derrière, sans se méfier, rampe au sol, les yeux grands ouverts, se sachant observée mais ignorant que je suis *là*, menaçant, à moins d'un mètre. Je pourrais si aisément me glisser vers elle comme la lame de couteau que je suis et accomplir ma superbe magie... et cependant j'attends, soupçonné, mais invisible.

Les secondes se succèdent, furtives et longues, et je suis toujours là à attendre le moment adéquat : le bond en avant, la

main tendue, la froide jubilation à l'instant où je vois la terreur s'emparer de ma victime...

Mais non. Il y a quelque chose qui cloche.

Et maintenant c'est au tour de Dexter de sentir la brûlure d'un regard dans son dos, d'éprouver un tressaillement de peur, comme j'acquiers la certitude qu'à présent c'est moi que l'on traque. Un autre chasseur nocturne se pourlèche en secret les babines tandis qu'il me surveille, et je n'aime pas cette pensée.

Puis tel un éclair, la main qui jubile surgit de nulle part et fond sur moi, et j'aperçois alors les dents luisantes d'un petit voisin de neuf ans. « Trouvé ! Dexter a perdu ! » Et aussitôt, avec la vitesse sauvage des jeunes enfants, tous les autres rappliquent, riant aux éclats et me criant après, tandis que je me tiens là, humilié, entre les buissons. Je suis fait. Le petit Cody de six ans me regarde fixement, l'air déçu, comme si Dexter le Dieu de la Nuit avait déserté son grand prêtre. Astor, sa sœur de huit ans, se mêle aux huées avant que les gamins ne disparaissent tous à nouveau dans l'obscurité, vers des cachettes encore plus compliquées, me laissant seul avec ma honte.

Dexter s'est encore fait attraper. Et maintenant c'est à lui de chercher les autres. Une fois de plus.

Vous devez vous demander, mais comment est-ce possible ? Comment la chasse nocturne de Dexter peut-elle se réduire à cela ? Il y avait toujours auparavant un prédateur affreusement détraqué dans l'attente des soins spéciaux de ce Cher Dexter, tout aussi détraqué. Et me voilà à présent en train de jouer à cache-cache avec une bande de morveux ; me voilà en train de gaspiller mon temps si précieux en perdant à un jeu auquel je n'ai pas joué depuis mes dix ans. Et pire, c'est moi qui dois trouver les autres.

— Un, deux, trois..., me mets-je à compter, comme le beau joueur que je suis.

Comment est-ce possible ? Comment Dexter le Démon peut-il sentir le poids de cette lune et ne pas être occupé à explorer les entrailles, à extirper la vie de quelqu'un qui aurait fortement besoin de connaître la pointe du jugement pénétrant de Dexter ? Comment se peut-il que par une telle nuit le Froid Justicier refuse d'emmener faire un tour ?

— Quatre, cinq, six...

Harry, mon très sage père adoptif, m'avait enseigné à respecter un prudent équilibre entre le Besoin et le Couteau. Il avait pris un garçon en qui il voyait l'irrépressible besoin de tuer – impossible d'y remédier – et l'avait modelé en un homme qui ne s'en prenait qu'aux tueurs : Dexter, le monstre pas sanguinaire pour un sou, qui se dissimulait derrière une figure humaine et traquait les vilains tueurs en série n'obéissant à aucune règle. Et j'aurais été l'un d'eux, s'il n'y avait eu le Code Harry. *Il y a plein de gens qui le méritent*, Dexter, m'avait dit mon merveilleux père adoptif, policier de son état.

— Sept, huit, neuf...

Il m'avait appris à trouver ces compagnons de jeu spéciaux, à m'assurer qu'ils méritaient une petite visite de ma part ainsi que de celle du Passager Noir. Et mieux encore, il m'avait appris comment je pouvais m'en tirer à bon compte, comme seul un flic pouvait l'enseigner. Il m'avait aidé à construire une petite vie bien planquée et m'avait répété sans cesse que je devais toujours me fondre dans la masse, paraître impitoyablement normal en toutes choses.

J'avais donc appris à bien m'habiller, à sourire et à me brosser les dents. J'étais devenu la copie conforme d'un être humain sachant dire toutes ces inepties et futilités que les humains se disent à longueur de journée. Personne ne soupçonnait ce qui se cachait derrière mon joli similisourire. Personne mis à part ma sœur adoptive Deborah, bien sûr, mais elle commençait à m'accepter tel que j'étais. Après tout, j'aurais pu être bien pire. J'aurais pu être un fou furieux vicieux qui tuait à tour de bras et laissait sur son passage des montagnes de chair putride. Au lieu de quoi, j'œuvrais pour la vérité et la justice, dans la plus pure tradition américaine. Un monstre quand même, je vous l'accorde, mais je laissais tout impeccable après, et j'étais un monstre bien de chez nous, bardé de ma morale rouge-blanc-bleu, 100 % synthétique. Et les nuits où la lune se fait le plus entendre, je déniche les autres, ceux qui s'attaquent aux innocents et ne respectent pas les règles, puis je les fais disparaître grâce à mes petits paquets bien ficelés.

Cette méthode élégante avait parfaitement fonctionné pendant plusieurs années de joyeuse inhumanité. Entre mes moments de loisir, je menais une existence résolument banale dans un appartement tout ce qu'il y a de plus simple. Je n'arrivais jamais en retard au boulot ; je faisais les blagues appropriées avec mes collègues et me montrais utile et discret en toutes circonstances, exactement comme Harry me l'avait enseigné. Ma vie d'androïde était bien ordonnée, parfaitement équilibrée et visait, en outre, au bienfait de la société.

Jusqu'à aujourd'hui. Voilà que, par une de ces nuits parfaites, je me retrouvais à jouer à cache-cache avec une flopée d'enfants au lieu de jouer avec mon coupe-coupe sur un de mes amis soigneusement sélectionné. Et bientôt, lorsque la partie serait terminée, je ramènerais Cody et Astor chez leur mère, Rita ; elle m'apporterait une cannette de bière, irait border les enfants puis reviendrait s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

Comment était-ce possible ? avait-il pris sa retraite anticipée ? Dexter s'était-il assagi ? Avais-je tourné au fond du long couloir sombre pour ressortir à l'autre bout métamorphosé en un Dexter Domestiqué ? M'arriverait-il à nouveau de placer une goutte de sang sur une lamelle de verre bien propre comme je le faisais toujours, mon trophée de chasse ?

— Dix ! Attention, j'arrive !

Eh oui, attention, j'arrivais.

Mais pour faire quoi au juste ?

---

Tout avait commencé, bien sûr, avec le sergent Doakes.

Les superhéros ont toujours leur pire ennemi ; pour moi, c'était Doakes. Je ne lui avais strictement rien fait, et pourtant il avait décidé de me traquer et de me détourner sans pitié de ma noble mission. Moi et mon ombre. Et le plus drôle, c'était que Dexter, le consciencieux expert judiciaire en taches de sang, travaillait pour le même département de police qui l'employait : nous faisions partie de la même équipe. Etais-ce vraiment juste qu'il me poursuive ainsi, uniquement parce que de temps à autre il m'arrivait de travailler au noir ?

Je connaissais le sergent Doakes bien mieux que je ne l'aurais voulu, bien au-delà de ce qu'impliquaient nos relations professionnelles. Je m'étais chargé d'en apprendre plus sur lui pour une simple et bonne raison : il n'avait jamais pu me supporter, en dépit du fait que je mets mon point d'honneur à être charmant et enjoué avec tout le monde. Mais c'est un peu comme si Doakes se rendait compte que je simulais ; ma jovialité feinte restait sans effet sur lui.

Cette attitude, naturellement, éveilla ma curiosité. Car, vraiment, qui pouvait ne pas m'aimer ? Et donc je l'avais étudié un peu et j'y avais vu plus clair : celui qui n'aimait pas le Doucereux Dexter était un homme de 48 ans, afro-américain, détenant le record du département de police en haltérophilie. D'après les rumeurs, c'était un ancien militaire et, depuis son arrivée à Metro-Dade, il avait été impliqué dans plusieurs fusillades mortelles, qui avaient toutes été jugées légitimes par la commission des affaires internes.

Mais, plus important encore, j'avais moi-même découvert que, quelque part derrière l'intense colère qui brûlait toujours au fond de ses yeux, résonnait un écho du gloussement de mon propre Passager Noir. C'était un infime tintement tiré d'une toute petite cloche, mais j'en aurais mis ma main à couper. Doakes n'était pas seul là-dedans, lui non plus. Ce n'était pas la même chose que moi, mais ça s'en approchait, une panthère au lieu d'un tigre peut-être. Doakes était flic, mais c'était également un tueur froid. Je n'avais aucune preuve tangible, mais j'en étais aussi sûr que si je l'avais vu étrangler de ses propres mains un piéton indiscipliné.

Une personne raisonnable pourrait penser qu'il nous était facile de trouver un terrain d'entente : nous aurions pu boire le café ensemble et comparer nos deux Passagers, parler boulot et causer de nos techniques respectives de démembrément. Mais non, Doakes voulait ma peau. Et j'avais un peu de mal à partager son point de vue.

Doakes travaillait avec l'inspecteur LaGuerta à l'époque où elle avait succombé à une mort pour le moins suspecte et, depuis lors, ses sentiments envers moi avaient pris une tournure plus offensive que la simple haine. Il était convaincu

que je n'étais pas étranger à cette mort. C'était absolument faux et parfaitement injuste. Je m'étais simplement contenté de regarder ; je ne vois pas où est le mal. Bien sûr, j'avais aidé le vrai tueur à s'échapper, mais quoi de plus naturel ? Y a-t-il beaucoup de gens qui livreraient leur propre frère à la police ? Surtout après le travail si soigneux qu'il venait d'accomplir.

Enfin, il faut se montrer tolérant, me dis-je toujours, ou assez souvent, en tout cas. Le sergent Doakes pouvait penser ce qu'il voulait, je m'en moquais royalement. Il existe encore très peu de lois qui interdisent de penser, quoique, à mon avis, ils doivent y travailler sérieusement à Washington. Non, quelles que soient les suspicions du bon sergent à mon égard, je n'y voyais aucun inconvénient. Mais à présent qu'il avait décidé de mettre ses pensées impures en application, ma vie ne ressemblait plus à rien. Ce déraillement n'allait pas tarder à rendre Dexter Dément.

Mais pourquoi ? Comment avait débuté cette sale histoire ? Je ne demandais rien d'autre que d'être moi-même.

## CHAPITRE II

Il est des nuits, de temps à autre, où le Passager Noir doit à tout prix sortir jouer. Un peu comme un chien. On peut faire semblant au début de ne pas entendre les aboiements et les grattements devant la porte, mais on finit toujours par sortir la bête.

Quelque temps après les funérailles de l'inspecteur LaGuerta, arriva un moment où il me parut raisonnable d'écouter à nouveau les murmures qui me parvenaient du siège arrière, et de programmer une petite aventure.

J'avais repéré un camarade de jeux parfait, un agent immobilier très convaincant du nom de MacGregor. C'était un homme jovial qui adorait vendre ses maisons à des familles avec enfants. Surtout quand c'était de jeunes garçons : MacGregor raffolait des garçons entre cinq et sept ans. A ma connaissance, il s'était mortellement entiché de cinq d'entre eux, et peut-être de plusieurs autres. Il était habile et prudent, et s'il n'avait reçu la visite du Diabolique Dexter la chance aurait continué à lui sourire. Difficile d'en vouloir vraiment à la police, dans ce cas précis. Après tout, en apprenant la disparition d'un enfant, très peu de gens s'exclameraient : « Ah ha ! Qui a vendu la maison à cette famille ? »

Bien sûr, très peu de gens sont Dexter. C'est certainement une bonne chose en général, mais cette fois ce fut plutôt utile d'être moi. Quatre mois après avoir lu dans le journal un article concernant un petit garçon disparu, je lus une autre histoire similaire. Les deux enfants avaient à peu près le même âge ; ce genre de détail me met toujours la puce à l'oreille et fait naître

un murmure dans les méandres de mon cerveau. "Bonjour, toi !"

J'allai donc repêcher le premier article et le comparai au second. Je remarquai que les deux fois le journal exploitait le chagrin des familles en précisant qu'elles venaient d'emménager dans une nouvelle maison. J'entendis un faible gloussement sortir de l'ombre et me penchai un peu plus sur la question.

C'était vraiment assez subtil. Le détective Dexter dut beaucoup creuser parce que, au premier abord, il ne semblait y avoir aucun lien. Lesdites familles habitaient des quartiers différents, ce qui écartait un certain nombre de scénarios. Elles ne fréquentaient pas la même église ni la même école ; elles avaient eu recours à deux compagnies de déménagement différentes. Mais lorsque le Passager Noir se met à rire, c'est qu'en général il se passe un drôle de truc. Et je finis par trouver : les deux maisons avaient été vendues par la même agence immobilière, une petite société de South Miami avec un seul employé, un homme aimable et jovial qui s'appelait Randy MacGregor.

Je creusai encore un peu. MacGregor était divorcé et vivait seul dans une petite maison en béton près de Old Cutler Road à South Miami. Il possédait un Cruiser de 26 pieds qu'il garait dans la marina Matheson Hammock, située non loin de chez lui. Le bateau devait constituer un parc pour enfants fort commode, un moyen d'emmener ses petits copains vers la haute mer, où personne ne le verrait ni ne l'entendrait effectuer ses explorations, un vrai Christophe Colomb de la douleur. Et d'ailleurs, l'océan était un endroit idéal pour se débarrasser des restes peu ragoûtants : juste à quelques kilomètres au large de Miami, le Gulf Stream formait un dépotoir quasiment sans fond. Pas étonnant que les corps des garçons n'aient jamais été retrouvés.

Cette technique me parut tellement aller de soi que j'en vins à me demander comment je n'y avais pas pensé moi-même pour recycler mes propres restes. Bougre d'idiot : je me contentais de prendre mon petit bateau pour aller pêcher et me promener dans la baie. Voilà que MacGregor, lui, avait conçu une toute nouvelle façon de passer une excellente soirée sur l'eau. C'était

une idée très ingénieuse qui, d'emblée, propulsa l'agent immobilier en tête de ma liste. Vous trouverez ma réaction illogique, irrationnelle même, puisque je n'ai aucune sympathie pour les humains mais, bizarrement, j'aime les enfants. Et lorsque je trouve quelqu'un qui s'en prend à eux, c'est un peu comme si, pour éviter de faire la queue, il avait glissé un billet de vingt dollars dans la main de mon Maître d'hôtel Intérieur. J'allais me faire un plaisir de détacher le cordon de velours afin de laisser passer MacGregor devant – à supposer qu'il commette réellement les actes que je soupçonne. Bien sûr, il fallait que je sois absolument certain. J'avais toujours évité de dépecer les mauvaises personnes ; ce serait dommage de commencer maintenant, même avec un agent immobilier. Et il me vint à l'esprit que la meilleure manière de m'en assurer serait de visiter le bateau en question.

Par chance, le lendemain fut un jour pluvieux. Je dois avouer que je n'y suis pas pour grand-chose : de façon générale, il pleut tous les jours en juillet. Mais cela avait bien l'air d'être parti pour la journée, or c'est exactement ce que je souhaitais. Je quittai tôt mon bureau au labo médico-légal de la police de Metro-Dade et coupai par Lejeune Road, que je suivis jusqu'à Old Cutler Road. Puis je tournai à gauche vers la marina Matheson Hammock. Comme je l'espérais, elle semblait déserte. Mais, à une centaine de mètres de là, je savais que je tomberais sur la guérite du gardien, où l'on s'empresserait de me demander quatre dollars contre l'immense privilège de pénétrer dans le port de plaisance. Il me paraissait prudent de ne pas me faire voir du gardien. Bien sûr, je tenais absolument à économiser les quatre dollars mais, surtout, ma présence ici un jour de pluie, qui plus est en plein milieu de la semaine, ne manquerait pas d'attirer l'attention, ce que je préfère éviter au maximum, en particulier dans le cadre de mon hobby.

Sur le côté gauche de la route se trouvait un petit parking attenant à l'aire de pique-nique. Un abri constitué d'un ancien bloc de corail se dressait au bord d'un lac sur la droite. Je garai ma voiture puis enfilai un ciré jaune vif. Je me fis l'impression d'être un véritable marin ; tout à fait la tenue appropriée pour pénétrer par effraction dans le bateau d'un pédophile homicide.

J'en devenais du même coup très visible, mais cela ne m'inquiétait pas outre mesure. J'allais emprunter le sentier qui longeait la route. Il était dissimulé par des mangroves, et dans le cas peu probable où le gardien sortirait la tête de sa guérite sous la pluie, il n'apercevrait qu'une forme jaune vif en train de courir au loin. Un simple joggeur déterminé à faire son footing de l'après-midi, qu'il pleuve ou qu'il vente.

Je fis donc mine de jogger sur près de quatre cents mètres le long du sentier. Comme je m'y attendais, il n'y eut aucun signe de vie de la part du gardien, et je continuai à courir jusqu'au vaste port. Les derniers quais sur la droite hébergeaient un groupe de bateaux de taille un peu plus réduite que les gros joujoux des pêcheurs pros et des millionnaires amarrés près de la route. Le modeste Cruiser de MacGregor, le *Balbuzard*, était garé vers le fond.

Il n'y avait pas âme qui vive et je franchis allègrement la porte découpée dans la clôture grillagée, passant devant une pancarte sur laquelle je lus : "SEULS LES PROPRIETAIRES DE BATEAUX SONT AUTORISÉS SUR LES QUAIS". Je tentai de me sentir coupable de violer une telle injonction, mais c'était au-dessus de mes capacités. La partie inférieure de l'écriveau précisait : "PÊCHE INTERDITE SUR LES QUAIS ET DANS L'ENSEMBLE DE LA MARINA". Je me promis d'éviter à tout prix de pêcher, ce qui m'ôta quelques scrupules quant à la première interdiction.

Le *Balbuzard* devait avoir cinq ou six ans d'âge, mais montrait très peu de signes d'usure malgré son exposition au temps de Floride. Le pont et le bastingage avaient été parfaitement briqués et je veillai à ne pas érafler le bois en montant à bord. Pour une raison que je ne m'explique pas, les serrures sur les bateaux ne sont jamais très compliquées. Peut-être les vrais marins sont-ils plus honnêtes que les marins d'eau douce. En tout cas, il me fallut à peine quelques secondes pour crocheter la serrure et me glisser à l'intérieur du *Balbuzard*. La cabine n'avait pas cette odeur tiède de moisissure qu'ont les bateaux quand ils sont verrouillés, ne serait-ce que quelques heures, sous le soleil subtropical. Il semblait plutôt flotter dans l'air des effluves de désinfectant, comme si la pièce avait été nettoyée si

scrupuleusement qu'aucun germe ni aucune odeur ne pouvait y survivre.

Il y avait une petite table, une coquerie, et une télé équipée d'un magnétoscope, posée sur une étagère bloquée par une barre, avec une pile de vidéos à côté : *Spiderman*, *Frère des Ours*, *Le Monde de Némo*. Je me demandai combien de petits garçons MacGregor avait envoyés par-dessus bord retrouver Némo. J'espérais vivement que bientôt ce serait Némo qui le trouverait. Je me dirigeai vers la coquerie et me mis à ouvrir les tiroirs. Le premier était rempli de bonbons, le deuxième de petits bonshommes en plastique. Et le dernier était bourré de rouleaux de ruban adhésif.

Le ruban adhésif est une invention formidable et, comme je le sais très bien, il peut servir à de multiples et remarquables usages. Mais il me semblait tout de même un peu excessif d'en garder dix rouleaux dans un tiroir de son bateau. A moins bien sûr de le réserver à un emploi plutôt particulier. Peut-être une expérience scientifique qui impliquerait plusieurs jeunes garçons ? Juste une idée comme ça, qui me vient de la façon dont je l'utilise moi-même – pas avec des enfants, bien sûr ; avec des citoyens respectables comme, par exemple..., MacGregor ? Ce scénario commençait à devenir plausible et, à cette perspective, le Passager Noir fit claquer sa langue sèche de reptile.

Je descendis les marches jusqu'à la pièce ménagée à l'avant du bateau, que l'agent immobilier appelait sans doute la cabine de luxe. Le lit ne payait vraiment pas de mine : juste une plaque de mousse sur une planche surélevée. En touchant la housse, je perçus un crissement : il y avait un revêtement plastifié. Je roulai le matelas sur le côté. Quatre anneaux étaient vissés sur la planche, un à chaque coin. Je soulevai la planche.

On peut raisonnablement s'attendre à trouver un certain nombre de chaînes sur un bateau. Mais la présence de menottes ne me semblait pas cadrer tout à fait avec ce contexte marin. Certes, il se pouvait qu'il y ait une explication parfaitement logique. MacGregor s'en servait peut-être pour des poissons particulièrement belliqueux.

Sous les chaînes et les menottes, il y avait cinq ancre. Elles n'auraient pas choqué du tout sur un yacht censé faire le tour du monde, mais cela me paraissait un peu excessif sur un petit bateau réservé aux sorties du week-end. A quoi pouvaient-elles donc servir ? Si j'avais décidé de partir en haute mer, dans ma petite embarcation, avec un certain nombre de corps dont je voudrais me débarrasser proprement et radicalement, que ferais-je avec toutes ces ancre ? Bien sûr, présenté comme ça, il semblait évident que la prochaine fois que MacGregor partirait en promenade avec un petit ami il resterait, à son retour, seulement quatre ancre sous la banquette.

Je commençais à rassembler suffisamment de détails pour voir s'esquisser un tableau fort intéressant. Nature morte sans enfants. Mais jusqu'à présent je n'avais rien trouvé qui ne puisse passer pour une énorme coïncidence, et il fallait que je sois sûr à 100 %. J'avais besoin d'une preuve absolue, quelque chose de si irréfutable que le Code Harry en serait respecté.

Je trouvai mon bonheur à droite de la banquette.

Il y avait trois petits tiroirs construits dans la cloison du bateau. Celui du bas paraissait plus court de quelques centimètres. Il était possible que ce soit normal, que cela s'explique par la courbe de la coque. Mais j'étudie les humains depuis si longtemps que j'eus tout de suite un soupçon. J'ouvris le tiroir et, évidemment, il y avait un petit compartiment secret au fond. Et à l'intérieur...

Étant donné que je ne suis pas un véritable être humain, mes réactions émotionnelles sont en général limitées à ce que j'ai appris à simuler. Par conséquent, je ne ressentis ni choc, ni indignation, ni colère, pas plus qu'une détermination amère. Ce sont des émotions très difficiles à imiter, et je n'avais aucun public, alors pourquoi me donner cette peine ? En revanche, je sentis un vent froid provenant de mon siège arrière remonter lentement le long de ma colonne vertébrale.

Je pus identifier cinq garçons différents parmi les photos, tous nus, dans des poses variées, comme si MacGregor était encore à la recherche de son style. Et, en effet, il n'y allait pas de main morte avec le ruban adhésif... Sur l'une des photos, le garçon avait l'air d'être enveloppé dans un cocon gris argenté,

avec juste certaines parties de son corps exposées. Ce que MacGregor laissait voir en disait long sur lui. Ainsi que je le suspectais, ce n'était pas le genre de personne que la plupart des parents auraient voulu comme chef scout pour leurs gamins.

Les photos étaient de bonne qualité, prises sous des angles multiples. Une série en particulier se détachait du lot. Un homme nu, pâle et flasque, portant une cagoule noire, se tenait près du garçon tout emmailloté, comme s'il s'était agi d'un trophée. D'après la forme et la couleur du corps, j'étais certain qu'il s'agissait de MacGregor, bien que son visage fût masqué. Et tandis que je parcourais des yeux les photos, deux pensées intéressantes me vinrent. La première fut :

“Ah ha !” Autrement dit, à présent, je n'avais plus un seul doute concernant les agissements de MacGregor, et il était l'heureux gagnant du Grand Tirage au Sort organisé par le Passager Noir.

Et la seconde pensée, quelque peu troublante, fut la suivante :

— Qui prenait les photos ?

Il y avait trop d'angles différents pour qu'elles aient été prises en automatique. Et tandis que je les examinais de nouveau, je remarquai sur deux d'entre elles, prises en plongée, le bout pointu de ce qui avait l'air d'être une botte rouge de cowboy.

MacGregor avait un complice. L'expression faisait très série B, mais bon, je ne voyais pas d'autre façon de le dire. Il n'était pas seul. Quelqu'un l'accompagnait et, à tout le moins, regardait et prenait des photos.

J'ai honte d'avouer que j'ai un certain talent et quelques connaissances en matière de mutilations pas très catholiques, mais je n'avais encore jamais vu ça. Des trophées, oui ; j'ai même ma propre collection de lames de verre, toutes ornées de leur unique goutte de sang, afin de me rappeler chacune de mes aventures. C'est parfaitement normal de conserver un souvenir.

Dans ce cas, la présence d'une deuxième personne, qui observait la scène et prenait des photos, transformait un acte éminemment privé en une sorte de spectacle. C'était absolument indécent : ce MacGregor était un pervers. Si j'avais

été doté d'un sens moral, je suis à peu près sûr que j'aurais été rempli d'indignation. Les choses étant ce qu'elles sont, j'étais simplement impatient de connaître plus "viscéralement" ce type.

Il faisait une chaleur suffocante sur le bateau, et mon ciré incroyablement chic n'arrangeait rien. J'avais l'impression d'être un sachet de thé jaune vif dans une théière d'eau bouillante. Je choisis plusieurs photos parmi les plus nettes et les glissai dans ma poche. Je rangeai les autres au fond du tiroir, remis en place le matelas puis regagnai la cabine principale. D'après ce que je pouvais voir en jetant un coup d'œil par la fenêtre – devrais-je dire hublot ? –, personne ne semblait rôder dans les parages et m'observer de manière sournoise. Je me faufilai dehors, m'assurant que la porte se refermait derrière moi, puis m'éloignai nonchalamment sous la pluie.

D'après les nombreux films que j'avais vus au cours de ma vie, je savais très bien que le fait de marcher sous la pluie est l'attitude la plus appropriée pour réfléchir sur la perfidie humaine ; c'est ce que je fis donc. Oh, ce vicieux MacGregor, et son ami dingue de photo. Quelles ordures ils faisaient ! Cela m'avait l'air de sonner à peu près juste et, de toute façon, rien d'autre ne me venait à l'esprit ; j'espérais ne pas avoir dérogé aux convenances. Car il était beaucoup plus amusant de songer à ma propre perfidie et à la manière dont je l'entretiendrais en arrangeant un petit rendez-vous avec MacGregor. Je sentais une onde de plaisir sombre jaillir du plus profond de la Forteresse Dexter et venir battre ses remparts. Bientôt elle emporterait MacGregor.

Je n'avais plus le moindre doute. Harry lui-même reconnaîtrait que les photographies constituaient une preuve plus que suffisante, et un gloussement d'impatience en provenance de mon siège arrière approuva le projet. MacGregor et moi irions explorer ensemble. Et j'aurais en prime le plaisir de découvrir son ami aux bottes de cow-boy : il faudrait qu'il suive MacGregor le plus vite possible, bien sûr. Pas de repos pour les braves. C'était comme une bonne affaire, "deux pour le prix d'un" : absolument irrésistible.

Absorbé par mes joyeuses pensées, je ne remarquai même pas la pluie tandis que je me dirigeais à grands pas vers ma voiture. J'avais fort à faire.

## CHAPITRE III

Il est toujours contre-indiqué de suivre la même routine, surtout quand on est un meurtrier pédophile et que l'on a attiré l'attention de Dexter le Justicier. Heureusement pour moi, personne n'avait jamais donné ce petit conseil capital à MacGregor, si bien qu'il me fut facile d'aller l'attendre après son travail à 18 h 30, son heure habituelle. Il sortit de son bureau par la porte de derrière, ferma à clé puis monta à bord de son énorme 4x4 Ford : un véhicule parfait pour trimballer des gens qui souhaitaient visiter des maisons, ou pour transporter des petits garçons bien ficelés jusqu'au port. Il s'engagea sur la chaussée et je le suivis en direction de sa modeste maison de SW 80th Street.

La circulation était assez dense aux abords de chez lui. Je pris une petite rue transversale presque en face et me garai discrètement à un emplacement d'où j'avais une bonne vue. Une haie haute et épaisse bordait l'extrémité du terrain de MacGregor, de telle sorte que les voisins ne pouvaient voir ce qui se passait dans le jardin. Je demeurai une dizaine de minutes assis au volant en faisant mine d'étudier une carte, suffisamment longtemps pour élaborer ma tactique et m'assurer qu'il ne repartait nulle part. Lorsqu'il sortit de sa maison et se mit à bricoler dans le jardin, torse nu, juste vêtu d'un vieux short en madras, j'avais trouvé comment j'allais m'y prendre. Je rentrai chez moi me préparer.

Bien qu'en temps normal j'aie un appétit robuste, j'éprouve toujours quelques difficultés à manger avant l'une de mes petites aventures. Mon partenaire intérieur frémît d'impatience,

la lune se fait entendre de plus en plus fort dans mes veines tandis que la nuit se glisse sur la ville, et toute pensée ayant trait à la nourriture devient soudain triviale.

Aussi, au lieu de déguster tranquillement un dîner riche en protéines, je me retrouvai à arpenter mon appartement, pressé de commencer, mais assez calme tout de même pour attendre, et permettre au Dexter Diurne de passer au second plan, éprouvant un sentiment de puissance enivrante tandis que le Passager Noir se mettait tranquillement au volant et vérifiait les commandes. C'est toujours une sensation grisante de se laisser entraîner sur la banquette arrière et de regarder le Passager conduire. Les ombres semblent avoir des contours plus nets, et l'obscurité prend une jolie teinte grise qui rend les formes autour beaucoup plus distinctes. Les bruits infimes deviennent clairs et sonores, ma peau est parcourue de picotements, mon souffle est un rugissement, et l'air se remplit d'odeurs en aucun cas perceptibles durant la journée si ennuyeuse. Je n'étais jamais aussi vivant que lorsque le Passager Noir prenait le volant.

Je m'obligeai à m'asseoir dans mon fauteuil et à me maîtriser, sentant le Besoin déferler sur moi et laisser derrière lui une marée haute bouillonnante. Chaque inspiration me faisait l'effet d'un souffle d'air froid qui me traversait et me dilatait, et je devenais énorme et luisant, tel l'invincible faisceau d'acier d'un phare prêt à fendre la ville, à présent plongée dans la nuit. Mon fauteuil se transforma alors en une pauvre chose ridicule, une cachette pour souris, et seule la nuit était suffisamment vaste.

Le moment était enfin venu.

Nous sortîmes donc, dans la nuit claire, avec la lune qui me martelait les tympans, et la brise nocturne chargée du parfum de roses fanées, propre à Miami, qui caressait ma peau, et en un rien de temps je fus sur place, dans l'ombre projetée par la haie de MacGregor, occupé à guetter, à attendre et à écouter – pour l'instant – la prudence qui s'enroulait autour de mon poignet et murmurait « patience ». Je trouvais navrant qu'il ne puisse voir une lame qui luisait autant que moi dans l'obscurité et, à cette

pensée, ma force redoubla encore. J'enfilai mon masque de soie blanche ; j'étais prêt.

D'un mouvement lent, invisible, je quittai le couvert de la haie et plaçai un piano en plastique pour enfants devant sa fenêtre, le cachant sous un massif de glaïeuls afin qu'il ne puisse pas le voir immédiatement. Il était bleu et rouge vif, mesurait à peine trente centimètres et ne possédait que huit touches, mais il pouvait répéter les quatre mêmes mélodies indéfiniment jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de piles. Je l'allumai puis retournai à mon poste contre la haie.

*Jingle Bells* s'éleva dans la nuit, suivi de *Old MacDonald*. Curieusement, un morceau de la chanson manquait à chaque fois, mais le jouet poursuivait sa musique et il enchaîna avec *London Bridge* sur le même ton joyeux et légèrement fêlé.

Cela aurait suffi à rendre fou n'importe qui, mais ce devait être d'autant plus exaspérant pour quelqu'un comme MacGregor qui raffolait des enfants. En tout cas, c'est ce que j'espérais. J'avais délibérément choisi le petit piano dans le but de l'attirer dehors et, pour être sincère, je souhaitais qu'il craigne avoir été découvert et s'imagine que ce jouet avait surgi de l'Enfer afin de le punir. Après tout, pourquoi ne m'amuserais-je pas un peu ?

Mon stratagème sembla fonctionner. Nous en étions juste à la troisième répétition de *London Bridge* lorsqu'il déboula dans le jardin, les yeux écarquillés, l'air paniqué. Il resta planté là un moment, le regard affolé, bouche bée, ses maigres cheveux roux en désordre comme s'il y avait eu une bourrasque, son ventre pâle retombant légèrement sur la ceinture de son pantalon de pyjama miteux. Il ne m'avait pas l'air terriblement dangereux, mais, bien sûr, je n'étais pas un petit garçon de cinq ans.

Après être resté un moment ainsi bouche ouverte, tout en se grattant, à croire qu'il posait pour une statue du dieu grec de l'Imbécillité, MacGregor localisa la source de la musique – de nouveau *Jingle Bells*. Il s'approcha, se pencha un peu pour atteindre le piano miniature et n'eut même pas le temps d'être surpris : j'avais déjà passé autour de son cou le nœud coulant d'un fil de pêche ultrarésistant. Il se redressa et chercha à se débattre un instant. Je serrai davantage et il abandonna l'idée.

— Ne luttez pas, nous dîmes de la voix froide et impérieuse du Passager Noir. Vous vivrez plus longtemps. Il entrevit son futur dans mes paroles et crut qu'il pourrait y changer quelque chose, alors je tirai fort sur sa laisse et continuai jusqu'à ce que son visage devienne violet et qu'il tombe à genoux.

Avant qu'il ne perde totalement conscience, je relâchai ma prise.

— Maintenant, faites ce qu'on vous dit.

Il ne répondit rien ; il essaya juste d'avaler de grandes goulées d'air, alors je donnai un petit coup sec sur le nœud.

— C'est compris ? Il finit par hocher la tête et je le laissai respirer.

Il ne tenta plus de résister tandis que je le menais de force jusqu'à sa maison afin de récupérer les clés de sa voiture puis le traînais jusqu'au gros 4x4. Je grimpai sur la banquette derrière lui, tenant la laisse très serrée et lui donnant juste assez d'air pour qu'il reste en vie – dans un premier temps.

— Démarrez, nous lui ordonnâmes. Et il s'immobilisa.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix râpeuse, la bouche comme pleine de graviers.

— Tout, nous répondîmes. Démarrez.

— J'ai de l'argent.

Je tirai fort sur le lien.

— Alors achetez-moi un petit garçon.

Je maintins le nœud très serré durant quelques secondes, trop serré pour qu'il puisse respirer et assez longtemps pour qu'il comprenne que *nous* tenions les commandes, que nous savions ce qu'il avait fait et que désormais *nous* lui permettrions de respirer selon notre bon plaisir ; lorsque je relâchai à nouveau le lien, il n'eut plus rien à dire.

Il conduisit en suivant nos instructions, de 80th Street à Old Cutler Road en direction du sud. Il y avait très peu de circulation dans ce secteur à cette heure de la nuit. Nous parvînmes à un nouveau complexe immobilier en construction de l'autre côté de Snapper Creek. Le chantier avait été interrompu suite à la condamnation du promoteur pour blanchiment d'argent ; nous ne serions donc pas dérangés. Nous ordonnâmes à MacGregor de passer devant une cahute de

gardien à moitié achevée, d'emprunter un petit rond-point puis de prendre vers l'est en direction de l'eau et de s'arrêter enfin près d'une remorque, le bureau temporaire du site, fréquentée à présent par des adolescents en quête de sensations fortes ainsi que par d'autres, comme moi, qui cherchaient juste un petit coin tranquille.

Nous restâmes assis un moment dans la voiture, à contempler la vue : la lune reflétée sur l'eau, avec au premier plan un pédophile pris au collet. Vraiment superbe.

Je sortis et traînai MacGregor derrière moi, tirant si fort sur la laisse qu'il tomba à genoux et porta les mains à son cou, tentant désespérément de desserrer le lien. Pendant quelques secondes, je le regardai s'étrangler et baver par terre, la figure violette à nouveau, les yeux injectés de sang. Puis je le tirai afin qu'il se redresse et, le poussant dans le dos, lui fis gravir les trois marches de bois qui menaient à la remorque. Le temps qu'il se soit suffisamment remis pour comprendre ce qui lui arrivait, je l'avais solidement arrimé à un bureau, les mains et les pieds fixés par du ruban adhésif.

MacGregor voulut parler mais ne fit que tousser. J'attendis ; j'avais tout mon temps à présent.

— S'il vous plaît, finit-il par dire, d'une voix qui évoquait le crissement du sable contre le verre. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

— Oui, en effet, nous répliquâmes. Et je vis ces mots le transpercer et, même si, à travers mon masque, il ne pouvait pas s'en rendre compte nous sourîmes. Je sortis les photos que j'avais récupérées sur son bateau et les lui montrai.

Il se figea et sa bouche s'ouvrit toute grande.

— Où les avez-vous trouvées ? demanda-t-il, l'air bien irascible pour quelqu'un qui s'apprêtait à être découpé en morceaux.

— Dites-moi qui a pris ces photos.

— Pourquoi je vous le dirais ?

J'attrapai une paire de petits ciseaux en étain et lui coupai les deux premiers doigts de la main gauche. Il se débattit violemment et hurla ; le sang jaillit, ce qui me met toujours en

colère, alors je lui fourrai une balle de tennis dans la bouche et lui coupai également les deux premiers doigts de la main droite.

— Aucune raison, répondis-je, et j'attendis qu'il se calme un peu.

Au bout d'un long moment, il glissa un regard vers moi, et sur son visage je lus cette compréhension qu'on acquiert quand, la douleur dépassée, on devine que ce qui va suivre sera définitif. Je retirai la balle de sa bouche.

— Qui a pris les photos ? Il sourit.

— J'espère que l'un d'entre eux était le vôtre, répliqua-t-il. Ce qui rendit les quatre-vingt-dix minutes suivantes encore plus gratifiantes.

## CHAPITRE IV

En temps normal, je me sens agréablement détendu pendant plusieurs jours après l'une de mes petites Virées nocturnes, mais dès le lendemain du soir où MacGregor avait fait sa sortie précipitée de ce monde, je me sentais encore tout frémissant. Je mourais d'envie de trouver le photographe aux bottes de cow-boy rouges et de nous en débarrasser également vite fait bien fait. Je suis un monstre méthodique ; j'aime bien finir ce que je commence, et de savoir que quelque part un type se baladait partout avec ces pompes ridicules, muni d'un appareil photo qui en avait trop vu, j'étais impatient de suivre ces empreintes et d'achever mon petit projet en deux temps.

Peut-être étais-je allé trop vite en besogne ; avec un peu plus de temps et d'encouragement, MacGregor m'aurait tout dit. Mais il m'avait semblé pouvoir facilement découvrir l'information par moi-même : lorsque le Passager Noir conduit, je me sens capable de n'importe quoi. Jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompé, mais cette fois-ci je me retrouvais un peu dans l'embarras, et il allait falloir que je déniche tout seul ce Monsieur Botté.

Je savais, d'après mon enquête antérieure, que MacGregor n'avait pas de vie sociale en dehors de ses sorties épisodiques en bateau. Il faisait partie de quelques organisations professionnelles, ce qui paraissait normal pour un agent immobilier, mais je n'avais découvert personne avec qui il semblait entretenir des liens particuliers. Je savais également qu'il n'avait pas de casier judiciaire, donc pas la peine de chercher un dossier qui mentionnerait de possibles complices.

Le rapport du tribunal au sujet de son divorce mentionnait simplement une « incompatibilité absolue », laissant le reste à mon imagination.

Je me retrouvai coincé : MacGregor avait été un véritable solitaire, et mes recherches minutieuses ne m'avaient mis à aucun moment sur la piste d'éventuels amis, compagnes, copines ou camarades. Aucune partie de poker avec les potes. Pas de potes, si on excluait les marmots. Pas de groupe religieux, pas d'organisation maçonnique, pas de sortie au bar du coin, pas de cours hebdomadaire de danses folkloriques – ce qui aurait pu expliquer les bottes –, absolument aucun indice, hormis les photos avec ce stupide bout de godasse rouge qui dépassait.

Qui était donc ce Monsieur Cow-boy, et comment allais-je le dénicher ?

Il n'y avait qu'un endroit où je pourrais trouver une réponse, et je devais m'y rendre au plus vite, avant que l'on remarque la disparition de MacGregor. J'entendis le tonnerre gronder au loin et, surpris, je jetai un coup d'œil à l'horloge. Forcément, il était 14 h 15 : l'heure de l'orage quotidien à cette époque de l'année. Absorbé par mon travail, j'avais laissé passer la pause du déjeuner ; ça ne me ressemblait pas...

Toutefois, l'orage me permettrait à nouveau d'opérer à couvert, et je pourrais m'arrêter pour manger un morceau sur le chemin du retour. Le reste de ma journée étant si plaisamment organisé, je gagnai le parking, montai dans ma voiture et pris la direction du sud.

Le temps que j'arrive à la marina Matheson Hammock, la pluie avait commencé à tomber, si bien que j'enfilai de nouveau mon magnifique ciré jaune vif puis me mis à jogger le long du sentier jusqu'au bateau de MacGregor.

Je crochetai la serrure aussi facilement que la première fois puis me glissai à l'intérieur de la cabine. Lors de ma visite précédente, j'avais été à la recherche de signes me prouvant que MacGregor était bien un pédophile. À présent j'espérais trouver un signe un peu plus précis : un indice concernant l'identité de l'ami photographe de MacGregor.

Puisqu'il fallait que je commence quelque part, je retournai tout de suite dans le coin qui servait de chambre. J'ouvris le tiroir au fond secret et examinai à nouveau les photos. Cette fois, je vérifiai le verso aussi bien que le recto. La photographie numérique a rendu le travail de détective beaucoup plus difficile : il n'y avait aucune sorte d'inscription nulle part, pas plus que des paquets de films vides avec des numéros de série dont on aurait pu retrouver la trace. N'importe quel crétin au monde pouvait transférer des images sur son disque dur puis les imprimer à loisir, même quelqu'un qui avait des goûts aussi douteux en matière de chaussures. Cela me semblait injuste : les ordinateurs n'étaient-ils pas censés faciliter la vie ?

Je refermai le tiroir et fouillai le reste de la pièce mais n'y trouvai rien de plus que la première fois. Un peu découragé, je regagnai la cabine principale. Il y avait plusieurs tiroirs là aussi et je les inspectai à leur tour. Cassettes vidéo, bonshommes en plastique, le ruban adhésif : autant d'objets que j'avais déjà vus et qui ne m'offraient aucun nouvel indice. Je sortis la pile de rouleaux de ruban adhésif, pensant peut-être que ce serait dommage de ne pas en profiter. Je retournai négligemment le dernier rouleau.

Et là, je tombai dessus.

La chance est un don du ciel inestimable. Jamais de ma vie je n'aurais pu espérer une si belle surprise. Collé en dessous du rouleau, je vis un petit morceau de papier, sur lequel était écrit le nom « REIKER », avec un numéro de téléphone.

Bien sûr je n'avais aucune assurance que Reiker était le Cow-boy Botté, ou même que c'était une personne. Il pouvait très bien s'agir du nom d'une entreprise de plomberie pour bateaux. Mais dans tous les cas, c'était déjà quelque chose, et il fallait que je quitte les lieux avant que l'orage ne cesse. Je fourrai le bout de papier dans ma poche, remontai la fermeture Éclair de mon ciré, puis me glissai hors du bateau avant de retourner à la voiture.

Peut-être était-ce une conséquence de ma petite soirée en compagnie de MacGregor : je me sentais gai et détendu, et sur le chemin du retour je me surpris à fredonner un air entraînant de l'album *1 000 Airplanes On The Roof* de Philip Glass. La

définition d'une vie heureuse est de pouvoir contempler avec fierté les projets que l'on a réalisés et d'en avoir de nouveaux en perspective et, en ce moment, c'est exactement ce qu'il m'arrivait. Quel bonheur d'être moi !

Ma bonne humeur ne fit pas long feu : au rond-point où Old Cutler Road devient Lejeune Road, un coup d'œil machinal à mon rétroviseur vint figer la musique sur mes lèvres.

Derrière moi, pratiquement collée à mon pare-chocs, se trouvait une Ford Taurus bordeaux. Elle ressemblait beaucoup au type de véhicule que le département de la police de Metro-Dade possède en grandes quantités et réserve à l'usage des policiers en civil.

Je doutais que ce fût bon signe. Une voiture de police normale aurait pu me suivre sans raison particulière, mais quelqu'un à bord d'une voiture banalisée devait avoir des intentions précises et, en l'occurrence, il semblait que son objectif était de me faire savoir que j'étais suivi. C'était parfaitement réussi. Je ne pouvais distinguer à travers le reflet du pare-brise qui conduisait la voiture, mais j'avais soudain hâte de savoir depuis combien de temps durait ce petit manège, qui était au volant et ce que la personne avait vu exactement.

Je m'engageai dans une petite rue transversale, me garai sur le côté, et la Taurus vint s'arrêter juste derrière moi. Pendant quelques instants, rien ne se passa : nous restâmes chacun dans notre voiture, à attendre. Allais-je être arrêté ? Si l'on m'avait suivi depuis la marina, ce pourrait être une très mauvaise nouvelle pour le si Distingué Dexter. Tôt ou tard, on remarquerait l'absence de MacGregor, et la plus petite enquête de routine révélerait l'existence de son bateau. Quelqu'un irait voir s'il était encore là, et alors le fait que Dexter s'y était rendu en plein milieu de la journée ne manquerait pas d'éveiller l'attention.

Ce sont des détails comme ça qui font avancer le travail de la police. Les flics sont toujours à la recherche de ce genre de coïncidences amusantes, et lorsqu'ils tombent dessus ils peuvent décider d'embêter très sérieusement l'individu qui s'est trouvé trop souvent par hasard dans des lieux-clés. Même

quand celui-ci a un badge de la police et un faux sourire au charme incroyable.

Je ne voyais pas d'autre solution que d'y aller au bluff : j'irais voir qui était en train de me suivre, je chercherais à savoir pourquoi, puis tenterais de convaincre la personne que c'était une manière bête de perdre son temps. Je pris mon air le plus officiel, sortis de la voiture et m'approchai de la Taurus d'un pas décidé. La vitre s'abaissa, et le visage perpétuellement courroucé du sergent Doakes apparut devant moi, tel le masque d'un dieu cruel sculpté dans une pièce de bois sombre.

— Pourquoi vous quittez le boulot si tôt depuis quelque temps ? me demanda-t-il. Sa voix était dénuée d'expression mais semblait tout de même insinuer que ma réponse serait forcément un mensonge et qu'il allait me le faire regretter.

— Ça alors, sergent ! répondis-je gaiement. Quelle incroyable coïncidence ! Quel bon vent vous amène ?

— Vous avez quelque chose de plus important à faire que votre boulot ? rétorqua-t-il. Il n'avait vraiment pas l'air de vouloir alimenter la conversation, alors je haussai les épaules. Quand on est confronté à des gens qui n'ont aucun esprit de répartie et qui visiblement ne cherchent pas en avoir, il vaut toujours mieux ménager ses efforts.

— Je, euh... j'avais des affaires personnelles à régler, répondis-je. Pas terrible comme réponse, je vous l'accorde, mais Doakes avait la sale habitude de poser des questions affreusement gênantes, avec une malveillance si insidieuse qu'il m'était déjà difficile de ne pas bafouiller, alors inutile d'espérer trouver une réponse intelligente.

Il me fixa pendant quelques secondes interminables, comme un pitbull affamé lorgnerait de la viande crue.

— Des affaires personnelles, répéta-t-il sans cligner des yeux. L'expression semblait encore plus stupide dans sa bouche.

— Tout à fait.

— Votre dentiste est du côté de Coral Gables.

— Eh bien...

— Votre docteur aussi. Vous n'avez pas d'avocat, votre soeur est encore au boulot, poursuivit-il. Quel autre genre d'affaires personnelles ai-je pu oublier ?

— En fait, euh... je, je..., commençai-je, et je fus stupéfait de m'entendre bégayer, mais rien d'autre ne sortit. Doakes se contentait de me fixer et il avait l'air de me supplier des yeux de prendre mes jambes à mon cou afin qu'il puisse pratiquer un peu sa technique de tir.

— C'est drôle, finit-il par dire, parce que moi aussi j'ai des *affaires personnelles* à régler dans le coin.

— C'est vrai ? m'exclamai-je, rassuré de constater que ma bouche était à nouveau capable de former des sons humains. De quoi peut-il bien s'agir, sergent ?

C'était la première fois de ma vie que je le voyais sourire et je dois avouer que j'aurais préféré de beaucoup qu'il bondisse directement hors de la voiture pour me mordre.

— Je vous SURVEILLE, dit-il. Il me laissa admirer quelques secondes ses dents luisantes, puis il remonta la vitre et disparut derrière le verre teinté, comme le chat du Cheshire d'Alice.

## CHAPITRE V

Avec un peu de temps, je suis sûr que je pourrais trouver toute une liste de malheurs bien plus graves que de voir le sergent Doakes se transformer en mon ombre. Mais tandis que, planté là dans mon ciré haute couture, je songeais à Reiker et à ses bottes rouges sur le point de m'échapper, cette pensée me sembla déjà assez désagréable pour ne pas en rajouter en imaginant de pires scénarios. Je montai simplement dans ma voiture, démarrai puis regagnai mon appartement tandis que la pluie continuait à tomber. D'ordinaire, le comportement homicide des autres conducteurs avait la faculté de me remonter le moral, me faisant me sentir chez moi, mais, bizarrement, ce jour-là, la présence de la Taurus bordeaux juste derrière m'ôta tout entrain.

Je connaissais suffisamment le sergent Doakes pour savoir qu'il ne s'agissait pas là, en ce jour de pluie, d'une lubie de sa part. S'il avait décidé de me surveiller, il s'y tiendrait jusqu'à ce qu'il me surprenne en train de faire un truc vilain. Ou jusqu'à ce qu'il ne soit plus en mesure de me suivre. Naturellement, il me vint aussitôt à l'idée plusieurs manières fascinantes de m'assurer qu'il relâcherait sa vigilance. Mais elles étaient toutes irrévocables, et bien que je n'aie pas de conscience, je respecte un ensemble de règles très strictes qui fonctionnent un peu de la même façon.

J'avais toujours su que tôt ou tard le sergent Doakes ferait quelque chose pour me détourner de mon hobby, et je m'étais creusé la tête afin de trouver des solutions. Ma seule conclusion, malheureusement, avait été que j'aviserais en temps voulu.

“Excusez-moi ?” pourriez-vous dire, et vous en auriez tout à fait le droit. Est-il vraiment possible de ne pas voir l’évidence ? Après tout, Doakes était peut-être redoutable, mais l’était encore davantage, et personne ne pouvait lui résister lorsqu’il prenait le volant. Alors pour une fois...

Non, chuchota la douce voix dans le creux de mon oreille.

Bonjour, Harry. Pourquoi ? Et tout en posant la question je repensai au jour où il m’avait expliqué.

*Il y a des règles, Dexter,* avait dit Harry.

Des règles, papa ?

---

C’était le jour de mes seize ans. Il n’y avait jamais de grandes fêtes pour mon anniversaire, étant donné que je n’avais pas encore appris à être extraordinairement charmant et sociable, et si je n’évitais pas à proprement parler mes condisciples assez pitoyables, c’étaient eux qui, la plupart du temps, m’évitaient. Je vécus mon adolescence comme un chien de berger au milieu d’un troupeau de moutons sales et bêtes. Depuis, j’avais beaucoup appris. Par exemple, même si à seize ans j’avais presque tout pigé – à savoir qu’il n’y a rien à attendre des gens –, j’avais compris depuis qu’il vaut mieux garder ce genre de vérité pour soi.

Mon seizième anniversaire fut donc célébré sobrement. Doris, ma mère adoptive, venait de mourir d’un cancer. Mais ma sœur Deborah m’avait préparé un gâteau et Harry m’avait offert une nouvelle canne à pêche. Je soufflai les bougies, nous mangeâmes le gâteau, puis Harry m’emmena dans le jardin à l’arrière de notre modeste maison de Coconut Grove. Il s’assit à la table en bois de séquoia qu’il avait construite lui-même près du barbecue en brique et me fit signe de m’asseoir aussi.

— Alors, Dex, commença-t-il. Seize ans. Tu es presque un homme.

Je n’étais pas sûr de comprendre le sens de ses paroles – moi ? un homme ? c’est-à-dire un être humain ? – si bien que je ne savais pas quel genre de réponse il attendait. Mais, en revanche, je savais qu’il valait mieux éviter de faire le malin avec

Harry, alors je me contentai de hocher la tête. Et il me soumit aux rayons X de son regard bleu.

— Est-ce que les filles t'intéressent ? me demanda-t-il.

— Euh... Pour quoi faire ?

— Les embrasser. Les tripoter. Le sexe, quoi.

Ma tête se mit à tourbillonner à cette pensée comme si un pied froid et sombre était en train de frapper l'intérieur de mon crâne.

— Non, euh, non. Je, euh... répondis-je, si jeune et déjà si éloquent. Pas de cette façon-là.

Harry hocha la tête, ne semblant pas surpris.

— Les garçons non plus, dit-il, et je fis non de la tête. Harry regarda la table, puis de nouveau la maison. Pour mes seize ans, mon père m'a emmené voir une pute. Il secoua la tête et un sourire imperceptible se dessina sur son visage. J'ai mis dix ans à m'en remettre.

Je ne trouvai absolument rien à répondre. La question du sexe m'était absolument étrangère, et l'idée de payer pour ça, afin d'en faire cadeau à son fils, et quand pour couronner le tout ce fils était *Harry*... non, vraiment. C'en était trop. Je regardai Harry avec un léger sentiment de panique et il sourit.

— Non, dit-il. Je n'allais pas te le proposer. J'imagine que tu tireras beaucoup plus de satisfaction de cette canne à pêche. Il secoua la tête lentement et regarda au loin, par-delà la table de pique-nique et le jardin, du côté de la rue. Ou d'un couteau bien effilé.

— Oui, répondis-je, en m'efforçant de ne pas laisser transparaître mon impatience.

— Non, reprit-il. Nous savons tous les deux de quoi tu as envie. Mais tu n'es pas prêt.

Depuis le jour où Harry m'avait parlé pour la première fois de ce que j'étais, lors d'une nuit de camping mémorable quelques années auparavant, nous avions entrepris de me préparer. Ou, selon les termes de Harry, de me "recadrer". Le jeune humain artificiel un peu bête que j'étais mourait d'impatience de se lancer dans sa joyeuse carrière. Mais Harry me retenait car Harry savait toujours mieux que personne.

— Je serai prudent, remarquai-je.

— Mais pas parfait. Il y a des règles, Dexter. Il faut qu'il y en ait. C'est ce qui te différencie des autres.

— Ne pas se faire remarquer. Tout nettoyer, ne prendre aucun risque, euh...

Harry secoua la tête.

— Plus important encore. Tu dois être sûr, avant de commencer, que la personne le mérite vraiment. Tu ne peux pas imaginer le nombre de fois où j'ai su qu'un type était coupable et où j'ai dû le laisser filer. Voir le salaud qui te regarde avec un petit sourire narquois, et tu sais autant que lui que c'est un criminel, mais tu es obligé de lui ouvrir la porte et de le laisser partir...

Il serra les mâchoires et frappa légèrement du poing sur la table.

— Ce ne sera pas pareil pour toi. Mais... il faut que tu sois sûr. Absolument sûr, Dexter. Et même si tu n'as aucun doute...

Il leva la main en l'air, la paume tournée vers moi.

— Trouve une preuve. Pas de celles qu'on demanderait au tribunal, Dieu merci.

Il eut un petit rire amer.

— Tu n'arriverais à rien sinon. Mais tu dois avoir une preuve. C'est la chose la plus importante.

Il tapota la table du doigt.

— Tu dois avoir une preuve. Mais même dans ce cas-là...

Il s'interrompit, paraissant hésiter, ce qui ne lui ressemblait pas ; j'attendis, sachant qu'il s'apprêtait à dire quelque chose de difficile.

— Parfois, même quand tu as une preuve, tu dois les laisser filer. Même si tu penses qu'ils le méritent vraiment. S'ils sont... un peu trop voyants, par exemple. Si cela risque d'attirer trop l'attention, laisse tomber.

---

Et voilà. Comme toujours, Harry avait la réponse pour moi. Chaque fois que je doutais, je pouvais l'entendre chuchoter à mon oreille. J'étais sûr, concernant Doakes, mais je n'avais aucune preuve qu'il n'était rien d'autre qu'un flic à cran et

méfiant, et s'il y avait bien quelque chose qui révoltait les habitants de la ville, c'était de voir un flic découpé en morceaux. Après la mort prématurée de l'inspecteur LaGuerta, la hiérarchie risquait de mal le prendre si un second flic subissait le même sort.

Elle avait beau être nécessaire, l'élimination de Doakes était donc absolument proscrite. Je pouvais regarder par ma fenêtre la Taurus bordeaux garée sous un arbre, mais je ne pouvais rien faire, à part espérer qu'une autre solution surgisse d'elle-même : par exemple, un piano qui lui tomberait dessus. C'était bien fâcheux, mais il ne me restait plus qu'à compter sur la chance.

Cependant, il n'y avait plus de chance en réserve ce jour-là pour ce pauvre Dexter Dépité, et depuis quelque temps une tragique pénurie de pianos tombés du ciel sévissait à Miami. Je me retrouvais donc dans ma triste mesure à arpenter les pièces, frustré, et chaque fois qu'en passant je jetais un coup d'œil par la fenêtre, j'apercevais la Taurus garée en face. Le souvenir de ce que j'avais si joyeusement envisagé de faire à peine une heure auparavant martelait mon cerveau. *Est-ce que Dexter peut venir jouer avec moi ?* Hélas, non, cher Passager Noir. Dexter se repose.

Il y avait tout de même quelque chose de constructif à faire, cloîtré dans mon appartement. Je sortis le morceau de papier froissé que j'avais trouvé sur le bateau de MacGregor et le lissai de la main ; j'en eus les doigts tout collants car le rouleau de ruban adhésif y avait déposé une pellicule poisseuse. "REIKER" et un numéro de téléphone. Plus que suffisant pour consulter l'un de ces annuaires inversé auxquels j'avais accès depuis mon ordinateur, et en quelques minutes j'eus les renseignements que je cherchais.

Le numéro était celui d'un téléphone portable, qui appartenait à un certain Mr. Steve Reiker résidant dans Tigertail Avenue à Coconut Grove. Quelques recherches supplémentaires m'apprirent que Mr. Reiker était un photographe professionnel. Certes, il pouvait s'agir d'une coïncidence. Je suis sûr qu'il existe à travers le monde plein de Reiker qui sont photographes. Je consultai les pages jaunes et découvris que ce Reiker en question avait une spécialité. Il

bénéficiait d'une publicité sur un quart de page qui annonçait : "GARDEZ-LES EN MEMOIRE TELS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI".

Reiker était spécialisé dans les photos d'enfants.

Il n'y avait plus de coïncidence qui tenait.

Le passager Noir s'ébroua puis émit un petit gloussement d'anticipation, et je me surpris à planifier une promenade vers Tigertail afin de repérer les lieux. D'ailleurs, ce n'était pas tellement loin. Je pouvais très bien d'un coup de voiture...

Oui, et le sergent Doakes serait ravi d'avoir ainsi l'occasion de me filer. Excellente idée, vieux. Cela lui éviterait la partie la plus fastidieuse du travail d'enquête quand Reiker finirait par disparaître un jour. Il pourrait s'épargner tout un tas de démarches pénibles et venir directement me cueillir.

Mais à ce rythme, quand Reiker pourrait-il disparaître ? C'était terriblement frustrant d'avoir un but si louable et d'être entravé de la sorte. Au bout de plusieurs heures, Doakes était toujours garé de l'autre côté de la rue, et Dexter toujours enfermé chez moi. Que faire ? L'aspect positif de l'histoire, c'est que Doakes, selon toute vraisemblance, n'avait rien vu qui le pousse à engager une autre action que cette surveillance. Mais la liste des aspects négatifs était longue, le premier étant que s'il continuait à me suivre ainsi, je serais condamné à incarner à jamais le personnage du rat de labo débonnaire et à ne connaître rien de plus meurtrier que l'heure de pointe sur Palmetto Expressway. Ce serait intenable. Je sentais une grosse pression, qui provenait non seulement du Passager Noir mais aussi du temps. Avant qu'il ne soit trop tard, il me fallait trouver une preuve que Reiker était bien la personne qui avait pris les photos de MacGregor et, si tel était le cas, avoir une profonde et pénétrante discussion avec lui. S'il apprenait que MacGregor avait payé tribut à la nature, il décamperait certainement au plus vite. Et si mes collègues de la police s'en apercevaient, la situation pourrait devenir fort inconfortable pour le très Distingué Dexter.

Mais Doakes, semblait-il, n'avait pas l'intention de lever le camp et pour l'instant je ne pouvais rien y changer. C'était terriblement frustrant d'imaginer ce Reiker en train de

déambuler dans la ville au lieu de le voir se démener contre le ruban adhésif. *Homicidus interruptus*. Un faible gémissement et un grincement de dents mental me parvinrent du Passager Noir, et je savais exactement ce qu'il ressentait, mais je ne voyais d'autre solution que de faire les cent pas dans mon salon. Et encore, cela ne me serait pas d'un grand secours : si je continuais, j'allais finir par trouver la moquette et je ne récupérerais jamais ma caution pour l'appartement.

Mon instinct m'enjoignait de tenter quelque chose qui désorienterait complètement Doakes, même si c'était un bon limier. Je ne voyais qu'une façon de détourner sa truffe frémissante de ma trace. Je pouvais peut-être parvenir à user sa patience en attendant mon heure, en étant si impitoyablement normal pendant quelque temps qu'il serait obligé d'abandonner et de retourner à son vrai boulot, qui était d'arrêter les authentiques criminels qui peuplaient les bas-fonds de notre Belle Ville. En ce moment même, ils devaient être occupés à se garer en double file, à jeter leurs détritus par terre, à menacer de voter démocrate aux prochaines élections... Comment Doakes pouvait-il perdre son temps avec ce bon vieux Dexter et son hobby inoffensif ?

Très bien. J'allais me comporter de manière si incroyablement banale qu'il en deviendrait dingue. Cela prendrait peut-être des semaines, mais j'y arriverais. J'allais vivre à fond la vie synthétique que je m'étais créée dans le but de paraître humain. Et étant donné que les êtres humains sont en général gouvernés par le sexe, je commencerais par rendre visite à ma petite amie Rita.

Le terme « petite amie » est une expression curieuse, surtout concernant des adultes. Dans la pratique, c'est un concept encore plus curieux. De façon générale, le terme désigne une femme, et non une gamine comme « petite » pourrait le suggérer, disposée à avoir des rapports sexuels, et non une relation d'amitié, avec un homme. De fait, d'après ce que j'ai pu observer, il est fort possible d'éprouver de l'antipathie pour sa petite « amie » – la véritable haine, bien sûr, étant réservée au mariage. J'avais été incapable jusqu'à présent de déterminer ce que les femmes, en retour, attendent

d'un petit ami, mais apparemment je donnais entière satisfaction en ce qui concernait Rita. Ce n'était en aucun cas le sexe, qui m'intéresse autant que de calculer le déficit de la balance commerciale.

Par chance, Rita ne s'intéressait pas non plus au sexe, ou à peine. Elle se remettait d'un mariage désastreux qu'elle avait contracté très jeune avec un homme dont l'idée du plaisir, assez vite, s'avéra être fumer du crack et battre sa femme. Puis il diversifia ses activités et lui refila plusieurs maladies incroyables. Mais, une nuit, lorsqu'il s'attaqua aux enfants, l'indéfectible loyauté de Rita vola en éclats. Elle prit congé du salaud puis, avec joie, le fit mettre en prison.

En raison de ce passé mouvementé, elle s'était mis en quête d'un gentleman aimant simplement la compagnie et la conversation ; quelqu'un qui n'avait pas besoin de satisfaire les pulsions animales d'une passion abjecte. Un homme, autrement dit, qui l'apprécierait pour ses qualités intrinsèques et non pour sa disposition à se plier à des acrobaties indécentes. *Ecce Dexter*. Durant deux ans, Rita avait donc été mon déguisement idéal, un ingrédient essentiel du personnage Dexter. Et en échange, je ne l'avais pas battue, ne lui avais refilé aucune maladie, ne lui infligeais pas un amour bestial, et elle avait plutôt l'air d'apprécier ma compagnie.

En prime, je m'étais passablement attaché à ses enfants, Astor et Cody. Une réaction étrange peut-être, mais sincère, je vous l'assure. Si tous les habitants de la terre venaient mystérieusement à disparaître, j'en ressentirais une forte irritation parce qu'il n'y aurait plus personne pour me faire des doughnuts. Mais les enfants m'importent et, même, je tiens à eux. Ceux de Rita avaient eu une petite enfance traumatisante et, peut-être parce qu'il en avait été de même pour moi, j'éprouvais de l'affection pour eux, un intérêt qui dépassait la nécessité de conserver mon déguisement avec Rita.

Mis à part le bonus que représentaient ses enfants, Rita elle-même était tout à fait sortable. Elle avait de jolis cheveux blonds coupés court, un corps fin et musclé, et il était rare qu'elle dise des choses vraiment stupides. Je pouvais me montrer en public avec elle et je savais que nous avions l'air d'un couple humain

plutôt bien assorti ; ce qui était le but, d'ailleurs. Les gens allaient jusqu'à dire que nous formions un couple charmant, mais je n'ai jamais trop su ce qu'ils entendaient par là. J'imagine que Rita me trouvait attirant, pour une raison que j'ignore, même si son expérience des hommes ne rendait pas forcément ce jugement très flatteur. Quoi qu'il en soit, je suis toujours content de fréquenter quelqu'un qui me trouve formidable. Cela ne fait que confirmer la piètre opinion que j'ai des gens.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge sur ma table. 17 h 32 : d'ici un quart d'heure, Rita serait rentrée du bureau, l'agence Fairchild Title, où elle effectuait des opérations très compliquées avec des fractions et des pourcentages. Le temps que j'arrive chez elle, elle serait là.

Arborant mon joyeux sourire synthétique, je quittai mon appartement, fis au passage un signe de la main à Doakes et, reprenant la voiture, m'acheminai vers la modeste maison de Rita dans South Miami. La circulation ne fut pas si mauvaise, c'est-à-dire qu'il n'y eut ni accident mortel ni fusillade et, moins de vingt minutes plus tard, je stoppais la voiture devant le petit pavillon de Rita. Le sergent Doakes continua jusqu'au bout de la rue et, au moment où je frappais à la porte, il vint se garer en face de la maison.

La porte s'ouvrit et Rita apparut, l'air interrogateur.

— Oh ! fit-elle. Dexter.

— En personne, répondis-je. Je passais dans le coin et je me suis demandé si tu étais rentrée.

— Oui, je... je rentre à la minute. Je dois avoir une tête horrible. Euh... entre. Je peux t'offrir une bière ?

Une bière. Quelle idée. Je n'en bois absolument jamais. Et pourtant ça avait un côté si normal, ça cadrait si bien avec la « visite à la petite amie après le boulot » que même Doakes serait impressionné. C'était mon accessoire ultime.

— Oui, avec plaisir, répondis-je, et je la suivis aussitôt jusqu'au salon où il faisait un peu moins chaud qu'au-dehors.

— Assieds-toi. Je vais juste me rafraîchir un peu, me dit-elle en souriant. Les enfants sont dans le jardin, mais je suis sûre qu'ils rappiqueront dès qu'ils sauront que tu es là.

Et elle disparut prestement au fond du couloir avant de revenir quelques secondes plus tard avec une cannette de bière.

— J'en ai pour un instant, dit-elle, et elle se dirigea vers sa chambre à l'arrière de la maison.

Assis sur le canapé, je regardai la bière dans ma main. Je ne suis pas un buveur : l'alcool n'est vraiment pas recommandé pour les prédateurs. Il ralentit les réflexes, émousse les sensations et vient s'enchevêtrer à la trame relâchée de la vigilance, ce qui m'avait toujours paru très dangereux. Mais voilà, le démon était en congé et consentait au dernier sacrifice en renonçant à ses pouvoirs spéciaux et en devenant humain. Une petite bière était exactement ce qu'il fallait au Dipsophile Dexter.

Je pris une gorgée. C'était à la fois fade et amer, exactement ce que je deviendrais si j'étais obligé de laisser trop longtemps la ceinture attachée au Passager Noir. Enfin, j'imagine que c'est un goût qui s'acquiert. J'avalai une autre gorgée. Je sentis le liquide glouglouter le long de mes boyaux puis éclabousser les parois de mon estomac, et je pris soudain conscience qu'avec l'excitation puis la frustration de la journée, j'avais finalement sauté le déjeuner. Tant pis ! C'était une bière légère ou, comme l'indiquait fièrement la cannette, une bière light.

Je repris une grande lampée. Ce n'était vraiment pas si mauvais une fois qu'on s'y habituait. Bon sang, c'est vrai que ça détendait. Je me sentais d'instant en instant plus détendu. Encore une petite gorgée bien fraîche. Je ne me rappelais pas que ç'ait eu si bon goût lorsque j'avais essayé à la fac. Bien sûr, je n'étais qu'un gamin à l'époque, non cet homme mûr et viril, ce citoyen honnête et consciencieux que j'étais à présent. J'inclinai davantage la cannette, mais plus rien ne sortit.

Ma foi, elle devait être vide. Et pourtant, j'avais encore soif. Cette situation fort déplaisante pouvait-elle être tolérée ? Je ne le pensais pas. De fait, je n'avais pas l'intention de la tolérer une seconde de plus. Je me levai et me rendis à la cuisine d'un pas ferme et résolu. Il y avait plein d'autres cannettes de bière light dans le réfrigérateur ; j'en pris une et retournai au salon.

Je me rassis. Ouvris la cannette. Avalai une gorgée. Ah, je me sentais mieux. Au diable ce crétin de Doakes. Peut-être

devrais-je lui apporter une bière. Ça le détendrait aussi, le calmerait, et il abandonnerait son projet. Après tout, nous étions dans le même camp, non ?

Je continuai à siroter ma bière. Rita réapparut, vêtue d'un short en jean et d'un débardeur blanc orné d'un petit nœud en satin près du col. Je dois admettre qu'elle avait l'air charmante. Je n'avais pas choisi n'importe quel déguisement.

— Alors... dit-elle en se glissant sur le canapé à côté de moi. Je suis contente que tu viennes me voir comme ça à l'improviste.

— Je n'en doute pas une seconde.

Elle pencha un peu la tête et me regarda avec un drôle d'air.

— La journée a été dure au boulot ?

— Horrible, répondis-je en avalant une grosse lampée de bière. J'ai dû laisser filer un sale type. Un très sale type.

— Oh, fit-elle en fronçant les sourcils. Pourquoi tu... enfin, tu ne pouvais pas juste le...

— Je voulais juste le... répétais-je. Mais je n'ai pas pu. Je levai la cannette en l'air. La politique. Je pris une gorgée.

Rita secoua la tête.

— Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée que, que... C'est-à-dire que vu de l'extérieur, ça a l'air si simple. Tu trouves le type ; tu le mets en prison. Mais la politique ? Je veux dire... Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a aidé à tuer des enfants, répondis-je.

— Oh... dit-elle, avec une expression choquée. Mon Dieu, tu dois pouvoir faire quelque chose.

Je lui souris. Ma parole, elle avait tout de suite pigé. Quelle nana épata ! Quand je vous disais que je savais bien les choisir.

— Tu as mis le doigt dessus, dis-je en lui prenant la main afin de contempler son doigt. Je peux effectivement faire quelque chose. Et le plus tôt sera le mieux. Je tapotai sa main, renversant un tout petit peu de bière. Je savais que tu comprendrais.

Elle eut l'air un peu déconcertée.

— Ah, fit-elle. Quel genre de... enfin... Qu'est-ce que tu vas faire ?

J’avalai une gorgée. Pourquoi ne lui dirais-je pas ? Je voyais bien qu’elle devinait à moitié. Pourquoi pas ? J’ouvris la bouche mais, avant que je puisse articuler une seule syllabe à propos du Passager Noir et de mon hobby inoffensif, Cody et Astor arrivèrent en courant dans la pièce, s’arrêtèrent net dès qu’ils me virent, puis restèrent plantés là, leurs yeux allant de leur mère à moi.

— Bonjour Dexter, dit Astor. Elle donna un petit coup de coude à son frère.

— Bonjour, dit-il doucement. Ce n’était pas un grand bavard. En fait, il ne disait pratiquement jamais rien. Pauvre gosse. L’histoire avec son père l’avait vraiment traumatisé.

— Tu es soûl ? me demanda-t-il. C’était une longue phrase pour lui.

— Cody ! s’exclama Rita. Je lui fis signe de ne pas s’en faire et affrontai son fils avec courage.

— Moi ? Soûl ? Il hochla la tête.

— Ouais.

— Certainement pas, dis-je d’une voix pleine d’assurance, accompagnant mes paroles d’un froncement de sourcil très digne. Peut-être légèrement éméché, mais ce n’est pas la même chose du tout.

— Ah, fit-il. Et sa sœur enchaîna aussitôt :

— Tu restes dîner ?

— Oh, je pense qu’il va bientôt falloir que je parte, répondis-je. Mais Rita posa une main étonnamment ferme sur mon épaule.

— Tu ne vas nulle part dans l’état où tu es, lança-t-elle.

— Quel état ?

— Éméché, intervint Cody.

— Je ne suis pas éméché, rétorquai-je.

— C’est toi qui l’as dit, souffla Cody.

Je ne me souvenais pas l’avoir jamais entendu aligner autant de mots, et je fus très fier de lui.

— C’est vrai, renchérit Astor. Tu as dit que tu n’étais pas soûl, que tu étais juste un peu éméché.

— J’ai dit ça ?

Ils hochèrent tous les deux la tête.

— Ah. Bon, ben alors...

— Ben alors, me coupa Rita, ça veut dire que tu restes dîner.

Ben, voilà Je restai donc dîner. Enfin, je suis à peu près certain que je restai. Je sais en tout cas qu'à un certain moment de la soirée, je retournai chercher une bière light dans le frigo et découvris qu'il n'en restait plus une seule. Et un peu plus tard encore, je me retrouvai de nouveau assis sur le canapé. La télévision était allumée et j'essayais de comprendre ce que pouvaient bien raconter les acteurs et pourquoi un public invisible estimait que c'était le dialogue le plus hilarant de tous les temps.

Rita vint se glisser à côté de moi.

— Les enfants sont couchés, me dit-elle. Comment tu te sens ?

— Super, répondis-je. J'aimerais seulement piger ce qu'il y a de si drôle.

Rita posa une main sur mon épaule.

— Ça te tracasse, hein ? D'avoir laissé ce type filer. Des enfants... Elle se rapprocha un peu plus et passa son bras autour de moi, posant sa tête sur mon épaule. Tu es vraiment quelqu'un de bien, Dexter...

— Moi, pas du tout, dis-je, me demandant pourquoi elle disait un truc aussi étrange.

Rita se redressa et elle regarda tour à tour mon œil gauche puis le droit.

— Mais si, tu sais très bien que oui. Elle sourit et vint se blottir à nouveau contre mon épaule. Ça me fait plaisir... que tu sois venu ici. Me voir. Parce que tu étais contrarié.

Je commençais à lui dire que ce n'était pas tout à fait exact quand soudain je pris conscience que, en effet, j'étais venu la voir parce que j'étais contrarié. Bon, d'accord, c'était seulement dans l'espoir que Doakes n'en puisse plus d'ennui et finisse par partir, après la terrible frustration de mon rendez-vous manqué avec Reiker. Mais, en fin de compte, c'avait été plutôt une bonne idée, non ? Cette brave Rita. Sa peau était chaude et sentait bon.

— Brave Rita, dis-je. Je la serrai contre moi aussi fort que je pus et posai ma joue sur le sommet de sa tête.

Nous demeurâmes ainsi pendant quelques minutes, puis Rita se dégagea de mon étreinte, se leva et me prit par la main.

— Allez, dit-elle. Je vais te mettre au lit.

Ce qu'elle fit, et une fois que je me fus effondré et qu'elle se faufila entre les draps à côté de moi, elle était si charmante, elle sentait si bon, sa peau était si chaude et si douillette que...

Ma foi, la bière est vraiment une boisson épata...

## CHAPITRE VI

Je me réveillai avec un gros mal de tête, rempli d'un horrible dégoût de moi-même et ne sachant plus du tout où j'étais. Il y avait un drap rose sur ma joue. Mes draps – ceux dans lesquels je me réveillais tous les matins – n'étaient pas roses et ne sentaient pas bon comme ça. Le matelas me paraissait trop spacieux pour être celui de mon modeste lit gigogne et, d'ailleurs, j'étais à peu près certain que ce n'était pas mon mal de tête non plus.

— Bonjour, toi ! dit une voix quelque part au-dessus de mes jambes. Je tournai la tête et vis Rita debout au pied du lit qui me regardait avec un petit sourire joyeux.

— Argh ! fis-je, émettant un son qui ressemblait au coassement d'un crapaud et qui empira mon mal de crâne. Mais apparemment c'était une douleur plutôt amusante parce que le sourire de Rita s'élargit.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle. Je vais te chercher de l'aspirine. Elle se pencha et me frotta la jambe. Mmm..., fit-elle avant de disparaître dans la salle de bains.

Je me redressai. Ce fut peut-être une erreur tactique car je sentis des élancements me vriller le crâne. Je fermai les yeux, pris une profonde inspiration puis attendis mon aspirine.

Il allait me falloir un peu de temps pour m'habituer à cette vie normale.

Mais bizarrement, il ne me fallut pas si longtemps, tout compte fait. Je découvris que si je me limitais à une ou deux bières, je me détendais juste assez pour faire corps avec la housse du canapé. Ainsi, plusieurs soirs par semaine, le fidèle sergent Doakes toujours présent dans mon rétroviseur, je faisais une halte chez Rita au retour du travail, jouais avec Cody et Astor, puis m'asseyais au salon en compagnie de leur mère une fois qu'ils étaient couchés. Vers dix heures, je prenais congé. Rita avait l'air d'attendre un baiser, alors je m'arrangeais en général pour l'embrasser devant la porte d'entrée grande ouverte, afin d'en faire profiter Doakes. J'employais les techniques que j'avais observées dans les nombreux films que j'avais pu voir, et Rita semblait satisfaite.

La routine me convient bien, et j'adoptai celle-là si aisément que j'en vins presque à y croire moi-même. C'était d'un tel ennui que mon vrai moi était en train de s'assoupir. Très loin, du fond du siège arrière, du plus sombre recoin de Dexterland, j'entendais même commencer à ronfler doucement : c'était plutôt effrayant et pour la première fois de ma vie je me sentis un peu seul. Mais je persévérai, faisant de mes petites visites à Rita une sorte de jeu afin de voir jusqu'où je pourrais aller, sachant que Doakes m'observait et, avec un peu de chance, commençait à se poser des questions. J'apportais des fleurs, des bonbons, des pizzas. J'embrassais Rita de façon de plus en plus excentrique, dans l'encadrement de la porte, pour que Doakes ait la meilleure vue possible. Je savais que c'était une mise en scène ridicule, mais c'était la seule arme que je possédais.

Pendant des jours et des jours, Doakes m'accompagna. Ses apparitions étaient imprévisibles, ce qui le rendait encore plus menaçant. Je ne savais jamais où ni quand il allait surgir, et j'avais par conséquent l'impression qu'il était toujours là. Si j'entrais dans une épicerie, Doakes m'attendait devant les brocolis. Si j'allais faire un tour à vélo du côté de Old Cutler Road, quelque part en chemin j'apercevais la Taurus bordeaux garée sous un figuier banian. Une journée entière pouvait se passer sans qu'il se matérialise, mais je le sentais à proximité, en train de décrire des cercles sous le vent et de guetter ; je n'osais pas espérer qu'il ait abandonné la partie. Si je ne le

voyais pas, de deux choses l'une, soit il était bien caché soit il s'apprêtait à faire l'une de ses apparitions surprises.

J'étais contraint de jouer le rôle du Dexter Diurne à plein temps, comme un acteur bloqué dans un film qui sait que le monde réel est juste là, derrière l'écran, mais tout aussi inaccessible que la lune. Et comme la lune, la pensée de Reiker me travaillait. L'idée qu'il puisse continuer à se balader avec insouciance chaussé de ses bottes rouges grotesques m'était presque impossible à supporter.

Bien sûr, je savais que même Doakes ne pourrait poursuivre ce petit jeu indéfiniment. Il touchait, après tout, un fort joli salaire de la municipalité de Miami pour le métier qu'il était censé exercer, et de temps à autre il lui fallait bien s'y atteler. Mais Doakes connaissait cette vague intérieure qui enflait en moi et venait battre mes flancs, et il savait que s'il maintenait la pression suffisamment longtemps, le déguisement finirait par tomber, était *obligé* de tomber, tandis que les murmures en provenance du siège arrière se faisaient plus pressants.

Nous nous retrouvions donc sur le fil du rasoir, un rasoir qui, malheureusement, n'était que métaphorique. Tôt ou tard, ma nature reprendrait le dessus. Mais en attendant, je verrais Rita à outrance ; elle n'arrivait pas à la cheville de mon premier amour, le Passager Noir, mais je tenais à conserver mon identité secrète. Et jusqu'à ce que j'échappe à Doakes, Rita était ma cape noire, mes collants rouges et ma ceinture multifonctions : le costume intégral, pour ainsi dire.

Parfait. J'irais m'installer sur le canapé, une cannette de bière à la main, et regarderais *Survivor* en imaginant une variation intéressante du programme qui ne serait jamais diffusée. Il suffisait d'ajouter Dexter au groupe des naufragés et d'interpréter le titre de manière un peu plus littérale...

La vie, cependant, n'était pas si morne ni si misérable. Plusieurs fois par semaine, j'avais ainsi l'occasion de jouer à cache-cache avec Cody, Astor et les autres créatures sauvages du quartier, ce qui nous ramène au tout début : Dexter Démâté, incapable de voguer sur son existence familiale, ancré à une bande de gamins et à quelques buissons. Les soirs de pluie, nous restions jouer dedans, autour de la table à manger, pendant que

Rita s'activait à la lessive, à la vaisselle, et veillait au bonheur domestique du petit nid.

Rares sont les jeux que l'on peut jouer à l'intérieur avec des enfants aussi jeunes et aussi fragiles que l'étaient Cody et Astor ; la plupart des jeux de société étaient intéressants ou trop compliqués pour eux, et presque tous les jeux de carte semblaient requérir une joyeuse naïveté que même moi je ne parvenais pas à simuler de façon convaincante. Nous finîmes par nous rabattre sur le jeu du pendu : c'était éducatif, créatif et légèrement homicide ; chacun y trouvait donc son compte, même Rita.

Si vous m'aviez demandé avant la période Doakes si une vie de pendus et de bières light était ma tasse de thé, j'aurais été obligé de confesser que le Oolong Dexter était bien plus noir. Mais au fur et à mesure que les jours se succédaient et que je m'enfonçais un peu plus dans la réalité de mon déguisement, il fallait bien que je me pose la question : ne me complaisais-je pas un peu trop dans ce rôle de chef de famille lambda ?

En tout cas, j'éprouvais un certain réconfort à voir l'instinct prédateur que Cody et Astor témoignaient dans un jeu aussi inoffensif que le pendu. Leur empressement à pendre les petits bonshommes filiformes me laissait penser qu'en fin de compte nous appartenions peut-être tous à la même espèce. En les regardant zigouiller avec joie leurs pendus anonymes, je ressentais un certain lien de parenté avec eux.

Astor apprit rapidement à dessiner les potences et les traits pour les lettres. Elle était, bien sûr, beaucoup plus verbale que son frère. « Sept lettres », disait-elle puis, mordillant sa lèvre supérieure, elle corrigeait : « Non, six ». Comme Cody et moi ne parvenions pas à deviner, elle sautait sur sa chaise et criait : « Un bras ! Ha ! » Cody la dévisageait d'un air impassible, puis regardait le bonhomme griffonné qui pendait au bout de sa corde. Quand c'était son tour et que nous n'avions pas deviné au premier coup, il disait aussitôt de sa voix douce : « Jambe », et nous regardait avec une expression qui aurait passé pour du triomphe chez quelqu'un qui montrait ses émotions. Et lorsque l'alignement de tirets sous la potence avait enfin été rempli avec le mot épelé, ils regardaient tous les deux d'un air satisfait la

figure suspendue, et il arrivait même parfois à Cody de dire : « Mort », tandis qu'Astor faisait des bonds en l'air et s'écriait : « Encore, Dexter ! À moi ! »

Tout ça était bien idyllique. Nous formions une parfaite petite famille, Rita, les enfants et le Monstre. Mais quel que fût le nombre de bonshommes que nous exécutions, cela ne diminuait en rien mon inquiétude quant au temps qui passait et engloutissait mes rêves : je serais bientôt un vieil homme aux cheveux blancs, trop faible pour soulever un simple couteau à viande, vacillant au long de mes journées horriblement ordinaires, talonné par un sergent Doakes décrépit, et hanté par le sentiment d'avoir laissé passer ma chance.

Tant que je ne trouverais pas de solution, je resterais pendu à ma corde aussi sûrement que l'étaient les personnages de Cody et Astor. Très déprimant, et j'ai honte d'avouer que je faillis perdre espoir, ce qui ne me serait jamais arrivé si je m'étais souvenu d'un détail important.

On vivait à Miami.

## CHAPITRE VII

Bien sûr, ça ne pouvait pas durer. J'aurais dû savoir qu'une telle situation contre nature allait forcément céder le pas à l'ordre naturel des choses. Car en fin de compte, je vivais dans une ville où le scandale est comme le soleil, toujours caché derrière un nuage. Trois semaines après ma première rencontre si troublante avec le sergent Doakes, les nuages finirent par se disperser.

Ce fut juste un coup de chance, en fait ; pas le piano que j'avais espéré, mais une belle coïncidence quand même. J'étais en train de déjeuner avec ma sœur Deborah. Je vous demande pardon : avec le sergent Deborah. Comme son père Harry, Deb était flic. À la suite de sa conduite exemplaire dans une affaire récente, elle avait enfin été promue, abandonnant le costume de prostituée qu'elle avait été forcée d'endosser en raison de son affectation aux Mœurs, et avait donc quitté son bout de trottoir pour arborer à son tour ses propres galons.

Elle aurait dû en éprouver de la satisfaction. C'est, après tout, ce qu'elle était censée vouloir : la fin de sa carrière en tant qu'apprentie putain. N'importe quelle femme agent, jeune et un tant soit peu séduisante, affectée aux Mœurs, se retrouvait tôt ou tard impliquée dans une opération clandestine en rapport avec la prostitution, et Deborah était très séduisante. Mais ses formes généreuses et sa beauté fraîche n'avaient jamais rien fait d'autre que gêner ma pauvre sœur. Elle détestait porter le moindre vêtement qui mettait son physique en valeur, et l'obligation de rester à un coin de rue, vêtue d'un minishort

moulant et d'un bustier, avait été une torture. Pour un peu, elle aurait développé des rides permanentes sur le front.

Étant un monstre inhumain, j'ai tendance à être rationnel : je m'étais figuré que sa nouvelle affectation mettrait fin à son martyre en tant que Notre-Dame-de-la-Mauvaise-Humeur-Perpétuelle. Hélas, même son transfert à la Criminelle n'avait pas réussi à éclairer son visage d'un sourire. Elle semblait entre-temps avoir décidé que les représentants de la loi dignes de leur fonction devaient remodeler leur visage afin de leur donner l'expression de gros poissons butés, et elle y employait désormais tous ses efforts.

Nous étions partis déjeuner ensemble en empruntant sa nouvelle voiture de fonction, un autre avantage lié à sa promotion qui aurait vraiment dû apporter un rayon de soleil dans sa vie. Mais apparemment non. Je me demandai si je devais m'inquiéter à son sujet. Je l'observai en me glissant sur ma chaise du Relampago, notre restaurant cubain préféré. Elle appela le poste de police pour signaler sa position, puis s'assit en face de moi, les sourcils froncés.

— Alors, sergent Mérour, dis-je tandis que nous prenions la carte.

— C'est censé être drôle, Dexter ?

— Oui, répondis-je. Très drôle. Et un peu triste aussi. Comme la vie elle-même. En particulier la tienne, Deborah.

— Va te faire foutre, rétorqua-t-elle. Ma vie va très bien. Et pour me le prouver, elle commanda un sandwich *medianache*, les meilleurs de Miami, et un *batido de mamé*, un milk-shake à base d'un fruit exotique extraordinaire qui tient à la fois de la pêche et de la pastèque.

Comme ma vie allait tout aussi bien que la sienne, je commandai la même chose. Parce que nous étions des habitués de l'endroit et venions pour ainsi dire depuis toujours, le serveur vieillissant, mal rasé, nous arracha les menus des mains avec une expression qui servait peut-être de modèle à Deborah, avant de s'éloigner d'un pas lourd vers la cuisine, tel Godzilla marchant sur Tokyo.

— Tout le monde a l'air si heureux et si détendu aujourd'hui, remarquai-je.

— On n'est pas dans le monde de Oui-Oui, Dexter. On est à Miami. Il n'y a que les sales types qui sont heureux. Elle me dévisagea d'un air impassible, un vrai regard de flic. Comment ça se fait d'ailleurs que tu ne ries pas, que tu ne chantes pas ?

— C'est pas gentil, Deb. Pas gentil du tout. Je suis sage depuis des mois.

— Mmm mmm, fit-elle. Et ça te rend dingue.

— Non, pire, répliquai-je avec un frisson. Je crois que je commence à devenir normal.

— Je ne l'aurais jamais cru, dit-elle.

— C'est triste, mais c'est la vérité. Je suis devenu un accro de télé. J'hésitai, puis je lâchai le morceau. Mince, si un garçon ne peut pas partager ses problèmes avec sa famille, à qui peut-il se confier ?

— C'est le sergent Doakes.

Elle hocha la tête.

— Tu le fais vraiment bander, répondit-elle. Je te conseille de ne pas trop l'approcher.

— J'aimerais bien. Mais c'est lui qui tient absolument à me coller.

Son regard de flic se durcit.

— Comment tu as l'intention de t'en débarrasser ?

J'ouvris la bouche afin de nier toutes les pensées qui m'avaient occupé l'esprit, mais heureusement pour mon âme immortelle, avant que je puisse commencer à lui mentir, nous fûmes interrompus par la radio de Deborah. Elle pencha la tête sur le côté, s'empara de l'appareil et répondit qu'elle était en route.

— Viens, me lança-t-elle d'un ton brusque, se dirigeant vers la porte. Je la suivis docilement, prenant juste le temps de jeter de l'argent sur la table.

Deborah était déjà en train de reculer la voiture lorsque je sortis du Relampago. Je pressai le pas et me ruai sur la portière. Nous avions quitté le parking avant que j'aie réussi à passer les deux jambes à l'intérieur.

— Vraiment, Deb, me plaignis-je. J'ai failli perdre une chaussure. Qu'est-ce qui presse autant ?

Deborah fronça les sourcils, accélérant pour s'insérer dans le tout petit espace qui séparait deux voitures, une manœuvre que seul un conducteur de Miami aurait tentée.

— Je ne sais pas, répondit-elle en actionnant la sirène.

Je clignai des yeux et tentai d'élever la voix au-dessus du vacarme.

— La personne au central ne t'a rien dit ?

— Est-ce que tu l'as déjà entendue bégayer ?

— Non, pourquoi, Deb ? C'était le cas ?

Après avoir dépassé un bus scolaire, Deb se déporta et s'engagea sur le 836 en faisant vrombir le moteur.

— Ouais, répondit-elle. Elle donna un coup de volant afin d'éviter une BMW remplie de jeunes qui lui firent tous des gestes obscènes.

— Je crois que c'est un homicide.

— Ah oui ?

— Ouais, répondit-elle, puis elle se concentra sur la conduite et je la laissai tranquille. La vitesse en voiture me rappelle toujours que je suis mortel, en particulier sur les routes de Miami. Quant à savoir pourquoi la personne au standard avait bégayé, nous le découvririons bien assez tôt, surtout à cette allure ; je suis toujours partant pour les émotions fortes.

En quelques minutes, Deb réussit à arriver à proximité du stade Orange Bowl sans avoir causé d'accident fatal en chemin, et nous rejoignîmes les rues du centre-ville ; la voiture tourna et vira plusieurs fois avant de venir terminer sa course sur le trottoir qui longeait une maison de NW 4th Street. Celle-ci était bordée de chaque côté d'habitations identiques, toutes petites et proches les unes des autres, chacune avec son propre mur ou sa clôture grillagée. La plupart étaient peintes de couleurs vives et avaient une cour pavée.

Deux voitures de police étaient déjà garées devant la maison, toutes lumières clignotantes. Deux agents en uniforme étaient en train de dérouler le ruban jaune pour délimiter la scène, et dès que je mis un pied par terre je vis un troisième flic assis au volant de l'une des voitures, la tête entre les mains. Sous le porche de la maison, un quatrième se tenait aux côtés d'une dame assez âgée. Il y avait deux petites marches menant à

la porte d'entrée ; elle était assise sur celle du haut. Elle paraissait occupée tout à la fois à pleurer et à vomir. Non loin de là un chien hurlait, répétant la même note, indéfiniment.

Deborah marcha d'un pas décidé vers l'agent le plus proche. C'était un type brun, trapu, la quarantaine, dont l'expression suggérait qu'il aurait bien voulu lui aussi aller s'asseoir dans la voiture et se prendre la tête entre les mains.

— Quelle est la situation ? lui demanda Deb, en montrant son badge.

Le flic secoua la tête sans nous regarder et s'écria :

— Je ne retourne pas là-dedans, même si ça doit me coûter ma retraite. Et il se détourna, manquant se cogner contre l'une des voitures garées, puis continua à dérouler le ruban jaune comme si cela avait pu le protéger de ce qu'il avait vu à l'intérieur.

Deborah dévisagea le flic, puis se tourna vers moi. Pour être très franc, je ne trouvai rien d'utile ou d'intelligent à lui dire si bien que, pendant quelques secondes, nous restâmes plantés là à nous fixer sans échanger un mot. Le ruban bruissait dans le vent, et le chien continuait à hurler, une sorte de tyrolienne bizarre qui ne faisait que renforcer mon antipathie pour l'espèce canine. Deborah secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour faire taire ce putain de chien ? lâcha-t-elle, tout en se baissant vivement afin de passer sous le ruban jaune, avant de se diriger vers la maison. Je la suivis. Au bout de quelques pas, je m'aperçus que les cris du clebs se rapprochaient. Il devait être dans la maison ; c'était sans doute le chien de la victime. Il n'est pas rare qu'un animal réagisse mal au décès de son propriétaire.

Nous nous arrêtâmes devant les marches, et Deborah leva les yeux vers l'agent, lisant son nom sur l'uniforme.

— Coronel. Cette dame est un témoin ?

— Ouais, répondit-il sans nous regarder. C'est Mrs. Medina. C'est elle qui a appelé le commissariat. Sur quoi la vieille dame se pencha en avant et eut un haut-le-cœur.

Deborah fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il a ce chien ? demanda-t-elle au flic.

Coronel émit un son à mi-chemin entre le rire et le renvoi, mais il ne répondit pas et ne nous regarda pas non plus.

Je suppose que Deborah avait eu sa dose et on pouvait difficilement lui en vouloir.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans, bordel ? s'écria-t-elle.

Coronel tourna la tête vers nous. Son visage était totalement dénué d'expression.

— Allez voir vous-même, dit-il, puis il se détourna à nouveau. Deborah fut sur le point de répondre quelque chose, mais elle changea d'avis. Au lieu de quoi, elle me regarda et haussa les épaules.

— On n'a qu'à aller jeter un coup d'œil, lui dis-je, en espérant que ma voix ne trahissait pas mon impatience. En réalité, j'étais pressé de voir ce qui pouvait provoquer une telle réaction de la part des flics de Miami. Le sergent Doakes pouvait très bien m'empêcher de créer mes propres œuvres, mais il ne pouvait pas m'interdire d'admirer la créativité des autres. Après tout, c'était mon travail : n'est-il pas normal d'aimer son métier ?

Deborah, quant à elle, affichait une certaine répugnance à entrer, ce qui ne lui ressemblait pas. Elle lança un regard vers la voiture où l'agent se tenait toujours immobile, la tête entre les mains. Puis elle regarda de nouveau Coronel et la vieille dame, avant de se tourner vers la porte d'entrée de la petite maison. Elle prit une profonde inspiration, expira l'air d'un coup puis lança : « O.K. Allons-y. » Mais elle ne bougea pas, alors je me faufilai sur le côté, passai devant elle et poussai la porte.

La pièce du devant était plongée dans l'obscurité, tous les rideaux et les stores ayant été tirés. Il y avait un vieux fauteuil qui avait l'air de provenir de chez un chiffonnier. Sa housse était si sale qu'il était impossible de dire de quelle couleur elle était censée être. Il trônait devant une petite télé posée sur une table de jeu pliante. En dehors de ces quelques meubles, la pièce était vide. Une porte située en face de l'entrée laissait passer un filet de lumière, et les cris du chien paraissaient provenir de là, alors je m'avançai dans cette direction, vers l'arrière de la maison.

Les animaux ne m'aiment pas, ce qui prouve qu'ils sont bien plus intelligents que l'on ne croit. Ils semblent sentir ma vraie

nature, et ils manifestent leur objection, exprimant souvent leur opinion de façon très appuyée. J'étais donc un peu réticent à approcher un chien qui, de toute évidence, était déjà si contrarié. Mais je m'avançai vers la porte, lentement, restant optimiste. « Gentil toutou ! » appelai-je. Ça n'avait pas vraiment l'air d'un gentil toutou ; on aurait plutôt dit un pitbull décérébré et enragé. Mais je m'efforce toujours de faire bonne contenance, même avec nos amis les chiens. Arborant l'expression avenante de quelqu'un qui adore les animaux, je m'approchai de la porte battante qui, visiblement, menait à la cuisine.

Au moment où je touchai la porte, je perçus un frémissement inquiet de la part du Passager Noir et je marquai un temps d'arrêt. *Quoi ?* demandai-je. Mais je n'obtins pas de réponse. Je fermai les yeux quelques secondes, mais la page était vierge : aucun message secret ne vint s'imprimer sur l'envers de mes paupières. Je haussai les épaules, poussai la porte et pénétrai dans la cuisine.

Le haut de la pièce était enduit d'une peinture jaune passée et graisseuse tandis que le bas était recouvert de vieux carreaux blancs rayés de bleu. Il y avait un petit frigo dans un coin et une plaque chauffante sur le comptoir. Un phasme traversa le comptoir et disparut derrière le réfrigérateur. Une planche de contreplaqué avait été clouée en travers de la seule fenêtre de la pièce, et une ampoule plutôt faible pendait au milieu du plafond.

Sous l'ampoule se trouvait une vieille table massive, ornée de pieds carrés et recouverte d'un plateau en porcelaine blanche. Un large miroir était suspendu au mur, à un angle qui lui permettait de réfléchir ce qui était placé sur la table. Et ce qu'il réfléchissait, disposé au centre, était un...

Euh...

Eh bien, je suppose qu'à une époque antérieure de sa vie, cela avait dû être un être humain, certainement un mâle, de type latino. Très difficile à dire d'après son état actuel, qui, je l'avoue, me laissa moi-même un peu décontenancé. Néanmoins, malgré ma surprise, il me fallait reconnaître la minutie du travail, et la précision. Un chirurgien en aurait éprouvé une

certaine jalousie, bien que je doute que l'on tolère ce genre d'interventions dans les cliniques privées les plus sophistiquées.

Je n'aurais jamais pensé, par exemple, à découper les lèvres et les paupières ainsi, et même si je m'enorgueillis de mon travail très soigné, je n'aurais jamais pu y arriver sans abîmer les yeux, qui dans ce cas roulaient avec frénésie dans tous les sens, incapables de se fermer ou de cligner, retournant toujours vers le miroir. Juste une idée comme ça, mais je m'imaginais que les paupières avaient dû partir en dernier, bien après que le nez et les oreilles furent retirées, oh combien soigneusement. Je n'aurais pu dire, cependant, si j'aurais tranché ces parties avant ou après les bras, les jambes, les organes génitaux... Une série de choix très difficiles mais, vu le résultat, il semblait que tout avait été fait comme il faut, de façon experte, par quelqu'un de bien entraîné. On parle souvent du découpage très propre d'un corps comme d'un travail « *chirurgical* ». Mais là, c'était de la chirurgie pure et simple. Il n'y avait aucune trace de sang, même autour de la bouche où les lèvres et la langue avaient été enlevées. Et les dents... On ne pouvait qu'admirer une telle minutie. Chaque entaille avait été refermée de manière très professionnelle. Des bandages blancs recouvriraient soigneusement chacune des épaules, là où les bras s'étaient autrefois trouvés, et toutes les autres coupures avaient déjà cicatrisé, d'une façon qu'on aurait espéré voir dans les meilleurs hôpitaux.

Tout du corps, absolument tout, avait été découpé. Il ne restait rien qu'une tête nue et sans traits, attachée à un tronc. Je ne voyais pas comment il était possible d'aboutir à ce résultat sans tuer la chose, et j'étais même à mille lieux de comprendre pourquoi on le souhaiterait. Cela témoignait d'une cruauté qui amenait vraiment à se demander si l'univers était une si bonne idée après tout. Veuillez m'excuser si vous trouvez cette réaction un poil hypocrite de la part de Dexter le Cerbère de l'Enfer, mais je sais parfaitement ce que je suis et c'est très différent de ce qu'on avait là. Je fais ce que le Passager Noir juge nécessaire, avec quelqu'un qui le mérite réellement, et l'issue est toujours la mort, une issue que le truc sur la table aurait trouvée tout à fait bienvenue, j'en suis sûr.

Mais ce que je voyais là... Faire tout ça à quelqu'un avec une telle patience et un tel soin puis le laisser vivant devant un miroir... Je sentais une onde noire d'admiration remonter du plus profond de mon être, comme si pour la première fois mon Passager Noir avait l'impression d'être légèrement insignifiant.

La chose sur la table ne sembla pas se rendre compte de ma présence. Elle continuait à émettre ce cri de chien dérangé sans discontinuer, la même horrible note chevrotante répétée indéfiniment.

J'entendis Deb s'approcher d'un pas traînant et s'immobiliser derrière moi.

— Oh, mon Dieu, dit-elle. Oh merde... Qu'est-ce que c'est... ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Pas un chien, en tout cas.

## CHAPITRE VIII

Je sentis un léger souffle d'air, et je tournai la tête vers la porte pour constater que le sergent Doakes était entré. Il balaya la pièce du regard, puis ses yeux allèrent se poser sur la table. J'avoue que j'étais curieux de voir sa réaction face à un cas aussi extrême, et je ne fus pas déçu. Lorsque Doakes aperçut la petite œuvre exposée au centre de la cuisine, son regard se figea, il resta pétrifié, si bien qu'on aurait pu le prendre pour une statue. Au bout d'un long moment, il s'approcha, glissant doucement sur le sol comme s'il était tiré par une ficelle. Il passa tout contre nous sans remarquer notre présence et vint s'immobiliser devant la table.

Il scruta pendant plusieurs secondes la chose. Puis, toujours sans ciller, il enfonça la main dans sa veste et en sortit son pistolet. Lentement, le visage impassible, il le pointa entre les yeux sans paupières du truc qui hurlait toujours sur la table. Il arma le revolver.

— Doakes, dit Deborah d'une drôle de voix rauque ; elle s'éclaircit la gorge puis reprit : Doakes !

Doakes ne répondit pas et ne détourna pas le regard, mais il n'appuya pas sur la détente, ce qui me parut dommage. C'est vrai, qu'est-ce qu'on allait faire de ce truc ? Il n'allait certainement pas nous communiquer le nom de la personne qui l'avait réduit à ça. Et j'avais comme l'impression que sa vie en tant que membre utile de la société était révolue. Pourquoi ne pas laisser Doakes abréger ses souffrances ? Ensuite Deb et moi, bien à regret, serions obligés de le dénoncer, il serait licencié, voire emprisonné, et tous mes problèmes seraient résolus. Cela

me semblait une excellente solution, mais évidemment je voyais mal comment Deborah pourrait y consentir. Elle peut être si scrupuleuse et tatillonne parfois.

— Rangez votre arme, Doakes, lui ordonna-t-elle. Et il tourna la tête vers elle, tandis que le reste de sa personne demeurait parfaitement immobile.

— C'est la seule chose à faire, répondit-il. Croyez-moi.

Deborah secoua la tête.

— Vous savez que c'est impossible, dit-elle. Ils se dévisagèrent un instant, puis le sergent braqua ses yeux sur moi. Il me fut extrêmement difficile de soutenir son regard sans laisser échapper une phrase du style : "Oh, et puis tant pis ! Allez-y !" Mais, je ne sais comment, je réussis à retenir ma langue, et Doakes redressa son pistolet. Il regarda de nouveau la chose et secoua la tête tout en rangeant son arme.

— Merde, lâcha-t-il. Vous auriez dû me laisser faire. Puis il se tourna et sortit rapidement de la pièce.

En quelques minutes, la cuisine fut remplie de gens qui tentaient désespérément de ne pas regarder la scène tandis qu'ils se mettaient au travail. Camilla Figg, une technicienne du labo, trapue, aux cheveux courts, qui semblait avoir toujours été limitée dans ses expressions, ne sachant que rougir ou dévisager les gens, pleurait en silence tout en cherchant des traces d'empreintes. Angel Batista, ou Angel-aucun-rapport comme on le surnommait, puisqu'il se présentait toujours ainsi, pâlit et serra fermement les mâchoires mais ne quitta pas la pièce. Vince Masuoka, un collègue qui en temps normal se comportait comme s'il feignait d'être humain, se mit à trembler tellement qu'il fut obligé de sortir et d'aller s'asseoir sous le porche.

Je commençai à me demander si je devais feindre d'être horrifié moi aussi, histoire de ne pas me faire trop remarquer. Peut-être devais-je aller m'asseoir dehors avec Vince. De quoi parlait-on dans de telles circonstances ? De baseball ? Du temps ? Il était exclu, j'imagine, que l'on parle de ce que l'on fuyait. Pourtant, je m'apercevais avec surprise que cela ne m'aurait pas dérangé d'en causer. À vrai dire, je sentais même un frémissement d'intérêt naître dans certaines parties secrètes. Je m'étais toujours efforcé de passer le plus possible inaperçu,

et voilà que j'étais confronté à quelqu'un qui faisait exactement le contraire. De toute évidence, ce monstre-là cherchait à en mettre plein la vue ; cela procédait peut-être d'un esprit de compétition parfaitement normal, mais c'était légèrement irritant et en même temps j'avais envie d'en savoir plus. Je n'avais encore jamais été confronté à un tel personnage. Devais-je ajouter ce prédateur anonyme à ma liste ? Ou devais-je faire semblant de défaillir d'horreur et sortir prendre l'air ?

Comme je méditais sur ce choix difficile, le sergent Doakes me frôla de nouveau en passant, sans prendre la peine pour une fois de me foudroyer du regard, et il me revint en mémoire qu'à cause de lui, j'étais dans l'impossibilité de m'occuper de ma liste en ce moment. C'était un peu déconcertant, mais du coup il me fut plus aisé de prendre une décision. Je tentai de donner à mon visage une expression d'intense trouble, comme l'exigeaient les circonstances, mais je n'eus que le temps de hausser les sourcils. Deux ambulanciers surgirent dans la pièce, l'air décidé et important, et stoppèrent net dès qu'ils virent la victime. L'un des deux fit aussitôt volte-face et sortit en courant. L'autre, une jeune femme noire, se tourna vers moi et s'écria :

— Qu'est-ce qu'on est censés faire, bordel ? Puis elle se mit à pleurer elle aussi.

Il faut reconnaître qu'elle n'avait pas tort. La solution du sergent Doakes commençait à paraître assez pratique, pour ne pas dire élégante. Il semblait quelque peu absurde d'installer ce truc sur un brancard et de foncer à toute allure à travers les rues congestionnées de Miami afin de le conduire à l'hôpital. Comme se demandait la jeune femme, qu'est-ce qu'ils étaient censés faire de ce truc ? Mais il allait bien falloir que l'un de nous se décide à agir. Si l'on continuait à rester là autour sans bouger, quelqu'un allait finir par se plaindre de tous ces flics occupés à vomir dans la cour, ce qui serait très préjudiciable pour l'image du département.

C'est Deborah, en définitive, qui prit la situation en main. Elle persuada les infirmiers de donner un sédatif à la victime et de l'emmener, permettant ainsi aux techniciens du labo particulièrement fragiles ce jour-là de revenir et de se mettre au travail. Le silence qui s'empara de la petite maison dès que le

médicament fit effet frôlait l'extase. Les ambulanciers recouvrirent la chose et la déposèrent sur le brancard sans la faire tomber, puis disparurent avec elle dans le soleil couchant.

Juste à temps, d'ailleurs ; au moment où l'ambulance s'éloignait du trottoir, les camionnettes des médias commençaient à arriver. D'un côté, c'était dommage : j'aurais adoré voir la réaction de certains des journalistes, de Rick Sangre en particulier. Il était le principal adepte dans la région de la formule « Plus il y a de sang, plus ça vend », et je ne l'avais jamais vu manifester le moindre sentiment de peine ou d'horreur, sauf quand il était filmé, ou quand ses cheveux étaient décoiffés. Tant pis. Le temps que le caméraman de Rick soit prêt à filmer, il n'y avait rien d'autre à voir que la bicoque entourée de ruban jaune, et une poignée de flics, la mâchoire serrée, qui n'auraient pas eu grand-chose à dire à Sangre un jour normal, mais qui ce jour-là n'auraient probablement même pas daigné prononcer son nom.

J'étais assez désœuvré. J'étais venu avec la voiture de Deborah, donc je n'avais pas mon matériel, mais de toute manière je ne voyais aucune trace de sang nulle part. Étant donné que c'est mon domaine de compétence, je décidai plutôt de chercher des indices afin de me rendre utile, mais notre ami chirurgien avait été trop soigneux. Juste par acquis de conscience, je fis le tour du reste de la maison, ce qui ne fut pas long. Il y avait une petite chambre, une salle de bains encore plus petite et un placard. Tout semblait vide, à l'exception d'un matelas nu et défoncé posé sur le sol de la chambre. Il paraissait avoir été acheté au même endroit que le fauteuil du salon ; il était tellement esquinté et aplati qu'on aurait dit un steak cubain. Il n'y avait pas d'autre meuble ou ustensile, pas même une cuillère en plastique.

Le seul élément susceptible de révéler un semblant de personnalité fut trouvé sous la table par Angel-aucun-rapport tandis que je finissais mon inspection rapide de la maison.

— *Hola*, me dit-il, en attrapant avec sa pince un petit morceau de papier par terre. Je m'approchai pour voir ce que c'était. Je doutais que ça en vaille la peine : ce n'était qu'une feuille de papier à lettres blanc de laquelle on avait déchiré un

petit rectangle en haut. Je regardai au-dessus de la tête d'Angel et, bien sûr, juste là sur le côté de la table, collé avec un bout de scotch, se trouvait le rectangle manquant.

— *Mira*, dis-je. Et Angel leva les yeux.

— Ah ha, fit-il.

Tandis qu'il examinait le Scotch avec attention – le Scotch conserve les empreintes à merveille –, il posa le bout de papier sur le sol et je m'accroupis afin d'y jeter un œil. Des lettres y avaient été inscrites d'une écriture tremblée. Je me penchai davantage pour les déchiffrer : L-O-Y-A-U-T-É.

— Loyauté ? dis-je tout haut.

— Ben, oui. Ce n'est pas une vertu essentielle ?

— On aurait dû le lui demander, dis-je. Et Angel fut pris d'un tel frisson qu'il faillit lâcher sa pince.

— *Me cago en diez* de cette saloperie, s'exclama-t-il tout en s'emparant d'un sac plastique pour y glisser le papier. Ce n'était pas franchement passionnant à regarder, et il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir, alors je préférerais m'éclipser.

Je ne suis certainement pas un profiler professionnel mais, en raison de mon sombre hobby, il m'arrive d'être assez clairvoyant concernant certains crimes qui ont des liens de parenté avec les miens. Celui-ci, en revanche, ne ressemblait en rien à ce que j'avais jamais pu voir ou imaginer. Aucun indice ne venait nous renseigner sur la personnalité ou la motivation de l'auteur, et j'étais presque aussi intrigué qu'irrité. Quel genre de prédateur pouvait abandonner sa proie comme ça alors qu'elle continuait à gigoter ?

Je sortis sous le porche. Doakes se tenait à l'écart avec le commissaire Matthews, l'informant de quelque chose qui semblait inquiéter grandement le commissaire. Deborah était accroupie à côté de la vieille dame et lui parlait doucement. Je sentis le vent se lever, la première bourrasque qui précède l'orage de l'après-midi, inévitable en juillet, et comme je levais les yeux, les premières grosses gouttes vinrent s'écraser sur le trottoir. Rick Sangre, qui l'instant d'avant était planté devant le ruban jaune en train d'agiter son microphone, tentant d'attirer l'attention du commissaire Matthews, leva le nez en l'air lui

aussi et, dès que le tonnerre se mit à gronder, lança le micro à son réalisateur et s'engouffra dans la camionnette.

Mon estomac répondit en écho au tonnerre, et je me souvins que, dans la précipitation, j'avais sauté le déjeuner. Ça n'allait pas du tout ; il fallait que je conserve mes forces. Mon métabolisme très rapide nécessitait une attention constante : pas de diète pour Dexter. Mais je dépendais de Deborah pour le retour, et j'avais comme l'impression, juste une idée comme ça, qu'elle ne se montrerait pas très compatissante si j'évoquais maintenant le besoin de manger. Je la regardai à nouveau. Elle tenait dans ses bras la vieille dame, Mrs. Medina, qui apparemment avait renoncé à vomir et se contentait à présent de sangloter.

Je soupirai et regagnai la voiture sous la pluie. Peu m'importait de me mouiller. Visiblement, j'allais avoir tout le temps de sécher.

---

J'eus en effet beaucoup de temps, plus de deux heures. Je restai dans la voiture à écouter la radio, tout en essayant de me remémorer les sensations offertes par la dégustation d'un sandwich *medianache*, une bouchée après l'autre : la croûte du pain, d'abord, si croustillante qu'elle racle l'intérieur de la bouche quand on mord dedans ; puis la première pointe de moutarde, suivie aussitôt par le fromage plus doux et la viande salée. Encore une bouchée : un morceau de pickle. On mâche le tout, on laisse les saveurs se mélanger. On avale. Maintenant une bonne gorgée d'Iron Beer (croyez-le ou non, c'est une boisson gazeuse cubaine, en fait). Petit soupir. Le bonheur à l'état pur. Manger est ce que j'aime faire le plus au monde, après jouer avec mon Passager. C'est un véritable miracle génétique que je ne sois pas gros.

J'en étais à mon troisième sandwich imaginaire quand Deborah me rejoignit enfin dans la voiture. Elle se glissa sur son siège, referma la portière et resta là sans bouger, le regard perdu par-delà le pare-brise où ruisselait la pluie. Je savais que ce

n'était pas ce qu'il y avait de mieux à dire, mais je ne pus m'en empêcher.

— Tu as l'air vidée, Deb. Si on allait déjeuner ?

Elle secoua la tête mais ne me répondit pas.

— Un bon sandwich, hein ? Ou une salade de fruits : ça fera remonter ton taux de glucose dans le sang. Tu te sentiras beaucoup mieux, crois-moi.

Elle se tourna vers moi alors, mais son regard ne me laissa en aucun cas entrevoir la possibilité d'un déjeuner dans un futur immédiat.

— C'est pour ça que j'ai voulu être flic.

— La salade de fruits ?

— Cette chose là-dedans... répondit-elle, puis elle détourna les yeux et regarda devant elle à nouveau. Je veux à tout prix pincer ce... ce..., l'ordure qui a été capable de faire ça à un être humain. Je le veux à un point, tu ne peux pas t'imaginer : j'en ai presque le goût dans la bouche.

— C'est un goût de sandwich, Deborah ? Parce que...

Elle frappa violemment le volant du plat de ses mains, une fois puis deux fois.

— Nom de Dieu, hurla-t-elle. Putain de nom de Dieu !

Je soupirai. Manifestement, Dexter, d'une patience à toute épreuve, allait se voir refuser sa croûte de pain. Et tout ça parce que Deborah avait eu une révélation devant un morceau de viande qui gigotait sur une table. Bien sûr, c'était abominable, et le monde se porterait beaucoup mieux si on se débarrassait de la personne capable de telles horreurs, mais fallait-il pour autant qu'on se prive de déjeuner ? N'avions-nous pas tous besoin de reprendre des forces afin de pouvoir l'attraper ? Toutefois, ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour exprimer ma pensée à Deborah, alors je restai sagement assis à côté d'elle en regardant la pluie éclabousser le pare-brise, et je me contentai de manger mon quatrième sandwich imaginaire.

---

Le lendemain matin, j'étais à peine installé dans mon petit box attenant au labo des prélèvements de sang que le téléphone sonna.

— Le commissaire Matthews veut voir toutes les personnes qui étaient présentes hier après-midi, m'annonça Deborah.

— Bonjour, frangine. Très bien, merci, et toi ?

— Tout de suite, lança-t-elle, avant de raccrocher.

L'univers de la police est régi par la routine, tant sur le plan officiel que non officiel. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime mon métier. Je sais toujours à quoi m'attendre, et j'ai donc moins de réactions humaines à mémoriser et à simuler aux moments appropriés ; il y a aussi moins de chances que je sois pris au dépourvu et que je réagisse de façon telle qu'on en viendrait à douter de mon appartenance à la race.

A ma connaissance, le commissaire Matthews n'avait encore jamais convoqué « toutes les personnes présentes » sur la scène d'un crime. Même lorsqu'un cas faisait beaucoup parler de lui, sa stratégie était de gérer lui-même les relations avec la presse ainsi qu'avec ses supérieurs hiérarchiques, et de laisser l'inspecteur en charge de l'affaire s'occuper de l'enquête. Je ne voyais absolument pas pourquoi il dérogerait au protocole, même pour un cas aussi inhabituel que celui-là. Et si tôt, en plus : il n'avait pratiquement pas eu le temps d'autoriser un communiqué de presse.

Mais les mots “tout de suite” n'avaient pas changé de signification pour autant, alors je me dirigeai d'un pas hésitant vers le bureau du commissaire, à l'autre bout du couloir. Je fus accueilli par sa secrétaire, Gwen, l'une des femmes les plus efficaces qui aient jamais existé. C'était aussi l'une des plus disgracieuses et des plus sérieuses, et je résistais rarement au plaisir de la taquiner.

— Gwendolyn ! Vision de beauté radieuse ! Envolez-vous avec moi jusqu'au labo du sang ! déclamai-je en entrant.

Elle fit un signe de tête en direction de la porte – tout au fond de la pièce.

— Ils sont dans la salle de conférence, m'informa-t-elle, avec un visage de marbre.

— Dois-je prendre cela pour un refus ?

Elle pencha la tête de quelques centimètres vers la droite.

— La porte là-bas, précisa-t-elle. Ils attendent.

En effet, ils attendaient. À l'extrémité de la table de conférence, le commissaire Matthews présidait, avec une tasse de café et un air renfrogné. Assis autour se trouvaient Deborah et Doakes, Vince Masuoka, Camilla Figg, ainsi que les quatre agents en uniforme qui, la veille, avaient déroulé le ruban autour de la petite maison de l'horreur. Matthews m'adressa un signe de tête et demanda :

— On a tout le monde ?

Doakes cessa de me fusiller du regard et répondit :

— Les ambulanciers.

Matthews secoua la tête.

— C'est pas notre problème. Quelqu'un ira leur parler plus tard.

Il se racla la gorge et baissa les yeux, comme s'il consultait des notes invisibles.

— Alors, commença-t-il, avant de s'éclaircir à nouveau la voix. Je, euh... Je vous ai convoqués concernant les événements qui se sont produits hier, euh, dans NW 4th Street. Nous en avons été dessaisis par les instances, euh, les plus hautes.

Il leva les yeux et, l'espace de quelques secondes, il me parut intimidé.

— Les plus hautes, répéta-t-il. Vous avez donc ordre de garder pour vous tout ce que vous avez pu voir, entendre ou conjecturer en relation avec cette affaire et son lieu. Aucun commentaire, public ou privé, de quelque nature que ce soit.

Il regarda Doakes, qui opina du bonnet, puis adressa un regard circulaire au reste de l'auditoire.

— Par conséquent, euh...

Le commissaire Matthews s'interrompit et fronça les sourcils, s'apercevant qu'il n'avait en fait rien à ajouter. Heureusement pour sa réputation de beau parleur, la porte s'ouvrit à cet instant. Nous nous tournâmes tous en même temps.

Devant la porte se tenait un homme extrêmement imposant vêtu d'un costume très chic. Il ne portait pas de cravate et les trois premiers boutons de sa chemise étaient défaits. Le

diamant d'une bague scintillait au petit doigt de sa main droite. Ses cheveux étaient ondulés et savamment décoiffés. Il devait avoir la quarantaine, et le temps n'avait pas épargné son nez. Il avait une cicatrice en travers du sourcil droit, et une autre le long du menton, mais loin de le défigurer, celles-ci passaient presque pour des décorations. Il nous adressa un grand sourire, balayant la petite assemblée de ses yeux bleus dénués d'expression. Il marqua un temps d'arrêt devant la porte pour ménager le suspense, puis il dirigea son regard vers l'extrémité de la table et demanda :

— Commissaire Matthews ?

Le commissaire était un homme de carrure tout à fait respectable et d'allure plutôt masculine, malgré son style très raffiné, mais, face à celui qui venait d'apparaître, il paraissait frêle et même efféminé, et j'imagine qu'il en avait conscience. Il serra néanmoins sa mâchoire virile et répondit :

— C'est exact.

Le gros balèze s'avança à grandes enjambées vers Matthews et lui tendit la main.

— Ravi de faire votre connaissance, commissaire. Je suis Kyle Chutsky. On s'est parlé au téléphone. Tandis qu'il lui serrait la main, il jeta un coup d'œil aux personnes présentes, posant au passage ses yeux sur Deborah, avant de regarder de nouveau Matthews. Mais un quart de seconde plus tard, sa tête se retourna vers nous et il fixa intensément Doakes. Ni l'un ni l'autre ne parla, ne bougea, ne tiqua ou n'offrit sa carte de visite, mais je fus absolument certain qu'ils se connaissaient. Sans rien en laisser paraître, cependant, Doakes baissa les yeux devant lui et Chutsky reporta son attention sur le commissaire.

— Vous avez là une excellente équipe, commissaire Matthews. Je n'entends que des éloges à son sujet.

— Merci... monsieur Chutsky, répondit froidement Matthews. Asseyez-vous donc.

Chutsky lui adressa un grand sourire plein de charme.

— Volontiers, merci, dit-il, en se glissant sur la chaise vide à côté de Deborah. Celle-ci ne se tourna pas pour le regarder mais, de ma place, en face, je vis des plaques rouges colorer lentement son cou et gagner petit à petit sa mine renfrognée.

À présent, il me semblait entendre une petite voix logée à l'arrière du cerveau de Dexter qui disait : « Excusez-moi, attendez une minute... c'est quoi ce bazar ? » Peut-être avait-on rajouté du LSD dans mon café parce que cette journée commençait vraiment à ressembler à un voyage au Pays des Merveilles. Que faisions-nous là d'abord ? Et puis qui était ce grand type à la face ravagée qui mettait le commissaire Matthews si mal à l'aise ? Comment connaissait-il Doakes ? Et pourquoi, pour l'amour de tout ce qui est luisant et acéré, le visage de Deborah prenait-il cette teinte rouge si peu seyante ?

Je me retrouve souvent dans des situations où j'ai l'impression que tout le monde a lu le mode d'emploi sauf le pauvre Dexter qui ne pige rien et n'arrive même pas à emboîter la pièce A dans la pièce B. C'est en général lié à une émotion humaine naturelle, quelque chose qui est Universellement Compris. Malheureusement, Dexter vient d'un univers différent et il ne sent ni ne comprend jamais ces trucs-là. Tout ce que je peux faire, c'est tenter de recueillir quelques indices rapides afin de décider quelle expression prendre, en attendant que la situation retrouve son cours familier.

Je jetai un coup d'œil à Vince Masuoka. C'était, j'imagine, celui dont j'étais le plus proche au labo, pas seulement parce que nous nous relayions pour acheter des doughnuts le matin. Mais lui aussi semblait passer son temps à simuler, comme s'il avait visionné une série de cassettes vidéo pour apprendre à sourire et à parler aux gens. Il n'était pas aussi doué que moi, et le résultat n'était jamais aussi convaincant, mais j'éprouvais un certain lien de parenté avec lui.

En ce moment même, il avait l'air troublé, intimidé, et paraissait faire de gros efforts pour avaler, sans grand succès. Aucun indice de ce côté-là.

Camilla Figg semblait être au garde-à-vous, le regard fixé sur un point du mur devant elle. Son visage était pâle, mais il y avait un petit rond de couleur rouge sur chacune de ses joues.

Deborah, comme je l'ai dit, s'affaissait de plus en plus dans sa chaise et paraissait mettre toute son énergie à devenir écarlate.

Chutsky frappa du plat de la main sur la table, nous regarda tous en nous adressant un grand sourire radieux et dit :

— Je tiens à vous remercier pour votre coopération dans cette affaire. Il est essentiel de ne rien ébruiter jusqu'à ce que mon équipe ait la situation sous contrôle.

Le commissaire Matthews s'éclaircit la voix.

— Hum. Je, euh... J'imagine que nous devons poursuivre le travail d'enquête usuel, euh, interroger les témoins, et cetera.

Chutsky secoua lentement la tête.

— Absolument pas. Je veux que votre équipe abandonne définitivement le cas. Il faut que cette affaire soit close, classée, en ce qui concerne votre département, commissaire, comme si elle n'avait jamais existé.

— C'est vous qui prenez la relève ? demanda Deborah.

Chutsky la regarda et son sourire s'élargit.

— Exactement, répondit-il. Et il aurait sans doute continué à lui sourire indéfiniment si n'était intervenu l'agent Coronel, le flic qui s'était trouvé sous le porche la veille, auprès de la vieille femme qui pleurait et vomissait tour à tour. Il se racla la gorge et dit :

— Ouais, bon, une minute. Et sa voix trahissait une certaine hostilité qui fit ressortir son léger accent. Chutsky se tourna vers lui, le sourire toujours aux lèvres. Coronel sembla quelque peu troublé, mais il soutint le regard joyeux de Chutsky. Vous cherchez à nous empêcher de faire notre boulot ?

— Votre boulot est de protéger et de servir, répliqua Chutsky. Dans le cas présent, cela signifie protéger des informations et me servir moi.

— C'est des conneries, lâcha Coronel.

— Peu importe ce que c'est, lui dit Chutsky. Vous allez le faire, un point c'est tout.

— Qui êtes-vous pour me donner ces ordres ?

Le commissaire Matthews tapota la table du bout de ses doigts.

— Ça suffit, Coronel. Monsieur Chutsky est envoyé de Washington, et on m'a chargé de lui prêter toute l'assistance dont il aurait besoin.

Coronel secouait la tête.

— C'est pas le foutu FBI, dit-il.

Chutsky se contenta de sourire, le commissaire Matthews prit une grande inspiration afin de lui répondre, mais Doakes bougea légèrement la tête en direction de Coronel et lui lança :

— Ferme-la. Coronel le regarda et l'envie d'en découdre sembla l'abandonner. Mieux vaut ne pas être mêlé à cette saloperie, poursuivit Doakes. Laisse ses hommes s'en occuper.

— C'est pas normal, renchérit Coronel.

— Laisse tomber, dit Doakes.

Coronel ouvrit la bouche, Doakes haussa les sourcils et, à la réflexion, ou à la vue peut-être du visage en dessous des sourcils, l'agent Coronel décida effectivement de laisser tomber.

Le commissaire Matthews s'éclaircit la voix dans un effort pour reprendre le contrôle de la situation.

— D'autres questions ? Bon, eh bien voilà... monsieur Chutsky. Si nous pouvons vous être utiles de quelque manière que ce soit...

— Justement, commissaire, je souhaiterais pouvoir emprunter l'un de vos inspecteurs, pour assurer la liaison. Quelqu'un qui pourrait m'aider à m'y retrouver dans cette ville, qui me faciliterait la tâche.

Toutes les têtes autour de la table se tournèrent simultanément vers Doakes, toutes à l'exception de celle de Chutsky. Il se pencha sur le côté, vers Deborah, et lui dit :

— Qu'en pensez-vous, inspecteur ?

## CHAPITRE IX

Je dois avouer que la fin de la petite réunion convoquée par le commissaire Matthews me prit totalement de court, mais au moins je savais à présent pourquoi tout le monde s'était comporté comme une bande de souriceaux jetés dans la cage d'un lion. Personne n'aime voir les agents fédéraux s'emparer d'un cas ; la seule joie qu'on puisse en tirer est d'essayer de leur rendre les choses le plus difficile possible quand ils le font. Mais apparemment Chutsky était un tel énergumène que même ce petit plaisir allait nous être refusé.

Quant à la subite maladie de peau de Deborah, elle demeurait un mystère pour moi, mais ce n'était pas vraiment mon problème. Mon problème était soudain devenu un peu plus clair. Vous devez penser que Dexter est un garçon bien obtus pour ne pas avoir saisi plus tôt, mais lorsque cela finit par faire tilt, j'eus très envie de me donner une tape sur la tête. Toute cette bière bue chez Rita avait peut-être affecté mes capacités mentales, en fin de compte.

De toute évidence, cet envoyé de Washington avait été appelé par l'ennemi personnel de Dexter lui-même, le sergent Doakes. De très vagues rumeurs avaient circulé dans le département selon lesquelles son passage dans l'armée n'avait pas été tout à fait régulier, et je commençais maintenant à les croire. Sa réaction à la vue de la Chose sur la Table n'avait pas été l'horreur, l'indignation, le dégoût ou la colère, mais quelque chose de beaucoup plus intéressant : la reconnaissance. Immédiatement après, il avait expliqué au commissaire Matthews ce dont il s'agissait et à qui il convenait d'en parler. La

personne contactée avait dépêché Chutsky. Ainsi, quand il m'avait semblé que Doakes et lui se reconnaissaient, je ne m'étais pas trompé, car quelles que soient les informations que possédait Doakes, Chutsky les détenait aussi ; il en savait même sans doute davantage, et il était venu régler l'affaire. Et si Doakes était mêlé de près ou de loin à de tels actes, il devait y avoir moyen de retourner son passé contre lui, et donc de délivrer de ses chaînes ce pauvre Dexter Détenue.

C'était un raisonnement brillant, empreint d'une logique implacable ; je me réjouis du retour de mon cerveau géant et caressai mentalement ma propre tête. C'est bien, mon Dexter. Ouaf, ouaf !

Il est toujours agréable de voir ses synapses réagir correctement ; on se dit alors que l'opinion que l'on a de soi-même est peut-être justifiée. Mais dans le cas présent, l'enjeu ne se limitait pas à une question d'amour-propre. Si Doakes avait quoi que ce soit à cacher, j'avais une petite chance de reprendre bientôt du service.

Parmi les activités auxquelles le très Distingué Dexter excelle, certaines peuvent être accomplies en public tout à fait légalement. L'une d'elles consiste à se servir d'un ordinateur pour trouver des renseignements. C'est une compétence que j'ai acquise afin de n'avoir aucun doute à propos de nouveaux amis tels que MacGregor ou Reiker. Cela m'évite la désagréable surprise de découper la mauvaise personne, sans compter que j'aime présenter à mes partenaires de jeu la preuve de leurs indiscretions passées avant de les envoyer dans le Royaume des Rêves. Les ordinateurs et Internet sont des moyens formidables pour trouver ces informations.

Si Doakes, par conséquent, avait quoi que ce soit à cacher, j'étais à peu près certain de pouvoir découvrir ce que c'était, ou en tout cas de réussir à saisir un fil qu'il me suffirait de tirer pour dérouler toute la trame de son sombre passé. Connaissant Doakes, je n'avais pas de doute que le contenu en serait funeste et à l'image de Dexter. Et lorsque j'aurais trouvé ce que je cherchais... Peut-être étais-je naïf de croire que je pourrais utiliser cette information hypothétique pour qu'il me laisse enfin tranquille, mais cela me semblait possible. Pas en le

confrontant directement et en exigeant de lui qu'il cesse ou alors..., ce qui ne serait pas très judicieux avec quelqu'un comme Doakes. En plus, c'était du chantage, et j'ai cru comprendre que c'est quelque chose de très mal. Mais tout savoir est source de pouvoir, et je songerais bien à une façon ou une autre d'utiliser ce que je découvriraïs, en donnant par exemple à Doakes de quoi réfléchir pour que lui passe l'envie de filer Dexter et d'entraver sa Croisade pour la Décence. De toute manière, un homme qui s'aperçoit que sa maison est en feu n'a cure de savoir ce qui se passe chez son voisin.

Quittant le bureau du commissaire Matthews, je me dirigeai allègrement vers mon box attenant au labo et me mis aussitôt au travail.

Quelques heures plus tard, j'avais appris à peu près tout ce qu'il m'était possible d'apprendre. Le dossier du sergent Doakes était étonnamment mince. Mais les quelques détails que je dénichai manquèrent de couper le souffle. Doakes avait un prénom. Albert. Quelqu'un l'avait-il jamais appelé ainsi ? Impensable. J'avais présumé que son prénom était Sergent. Et il était né quelque part aussi : à Waycross, en Géorgie. N'était-ce pas prodigieux ? Mais ce n'était pas tout, il y avait mieux : avant d'intégrer notre département, le sergent Doakes était... déjà le sergent Doakes ! Dans l'armée, dans les Forces spéciales plus exactement. Tiens donc ! Me figurer Doakes coiffé de l'un de ces bérrets verts si classes en train de marcher au pas à côté de John Wayne m'aurait presque donné envie d'entonner un chant militaire.

Plusieurs éloges et médailles étaient mentionnés, mais je ne parvins pas à savoir quelles actions héroïques les avaient mérités. Néanmoins, je me sentais bien plus patriote désormais de compter un tel homme parmi mes connaissances. Le reste de ses états de service ne comportait pratiquement aucun détail. Le seul élément qui retenait l'attention était une période de dix-huit mois passée en « détachement ». Doakes avait rempli la fonction de conseiller militaire au Salvador, était ensuite rentré au pays pour occuper un poste de six mois au Pentagone, puis avait pris sa retraite dans notre ville bénie des dieux. Le

département de la police de Miami avait été ravi de récupérer un ancien militaire décoré et de lui offrir un emploi rémunéré.

Mais le Salvador... Je n'étais pas un crack en histoire, pourtant il me semblait me souvenir que cela avait été une grosse boucherie. Il y avait eu des manifestations sur Brickell Avenue à l'époque, je ne me rappelais plus pourquoi. Mais je savais comment me renseigner. Toujours à mon ordinateur, je lançai Internet cette fois et, oh mon Dieu, je ne fus pas déçu. Le Salvador, à l'époque où Doakes y avait été affecté, était un véritable cirque où la torture, le viol et le crime s'en donnaient à cœur joie. Et personne n'avait songé à m'inviter...

Je trouvai une incroyable masse d'informations, mise en ligne par diverses associations de défense des droits de l'homme. Elles énonçaient avec un grand sérieux, et un brin d'hystérie, leurs plaintes concernant les événements qui s'étaient produits là-bas. Autant que je sache, aucune suite n'avait jamais été donnée à leurs démarches. Après tout, il ne s'agissait que de droits de l'homme. Ce devait être terriblement frustrant ; les ligues pour la défense des animaux semblent avoir beaucoup plus de succès. Ces pauvres bougres avaient effectué toutes ces recherches, publié leurs résultats en détaillant les viols, le recours aux électrodes et aux aiguillons, le tout assorti de photos, de diagrammes et du nom des ignobles monstres inhumains qui prenaient plaisir à faire souffrir ainsi le peuple. Et les monstres en question avaient pris leur retraite dans le sud de la France, tandis que le reste du monde boycottait les restaurants en raison de mauvais traitements infligés aux poulets.

J'en conçus un grand espoir pour l'avenir. Si jamais un jour je me faisais pincer, peut-être me suffirait-il d'incriminer les produits laitiers, et l'on me laisserait filer.

Les noms et les détails historiques que je trouvai en rapport avec le Salvador ne signifiaient pas grand-chose pour moi. Pas plus que les organisations impliquées dans le conflit. Apparemment la situation avait évolué en une de ces formidables mêlées générales où il n'existe plus vraiment de camp des gentils, seulement plusieurs bandes de méchants, avec les *campesinos* pris au milieu. Les États-Unis, cependant,

avaient secrètement appuyé l'un des groupes, en dépit du fait qu'il semblait tout aussi déterminé à réduire en purée la moindre personne pauvre un peu suspecte. Et c'était ce camp qui m'intéressait. Grâce à une nouvelle circonstance, la chance avait tourné en leur faveur : une menace terrible qui n'était pas précisée, quelque chose de si atroce, apparemment, que les gens en étaient venus à regretter les aiguillons dans le rectum.

Quelle qu'elle fût, cette nouvelle donnée semblait coïncider avec la période de détachement du sergent Doakes.

Je me laissai aller contre le dossier de mon fauteuil branlant. Tiens, tiens, tiens, pensai-je. Quelle coïncidence intéressante. À peu près à la même époque, nous avions donc Doakes, des actes de torture ignobles non spécifiés et une participation américaine secrète qui batifolaient tous ensemble au Salvador. Naturellement, il n'y avait aucune preuve que ces trois éléments entretenaient un lien particulier, aucune raison de soupçonner qu'ils soient reliés entre eux. Mais tout aussi naturellement, j'étais sûr et certain qu'ils l'étaient. Parce que vingt et quelques années plus tard, voilà qu'ils étaient réunis à Miami pour fêter leurs retrouvailles : Doakes, Chutsky et l'auteur de la Chose sur la Table. J'avais comme l'impression que, au bout du compte, la pièce A allait finir par s'encastrer dans la pièce B.

J'avais trouvé le fil que je cherchais. Si seulement maintenant je savais comment tirer dessus pour dérouler le reste...

Coucou, Albert !

---

Bien sûr détenir des informations est une chose. Savoir ce qu'elles signifient et comment s'en servir en est une autre. Car finalement, tout ce que j'avais appris, c'est que Doakes avait été présent lors d'événements terribles. Il n'y avait sans doute pas participé directement, et dans tous les cas ils avaient été autorisés par le gouvernement. Secrètement, j'entends. On en venait d'ailleurs à se demander pourquoi tant de gens étaient au courant.

D'autre part, il y avait très certainement quelqu'un qui souhaitait encore ne pas ébruiter l'affaire. Et en ce moment, ce quelqu'un était représenté par Chutsky, qui était chaperonné par ma chère sœur Deborah. Si je pouvais la convaincre de m'aider, je parviendrais peut-être à soutirer quelques renseignements à Chutsky. Ce que je ferais alors restait à voir, mais au moins je pourrais commencer.

Mon plan paraissait trop simple, et évidemment il l'était. J'appelai aussitôt Deborah mais je tombai sur son répondeur. J'essayai son portable : idem. Pour le restant de la journée, Deborah fut absente, laissez un message s'il vous plaît... Lorsque je tentai de la joindre chez elle le soir, ce fut le même scénario. Et chaque fois que je raccrochais et regardais par la fenêtre de mon appartement, le sergent Doakes se trouvait à son emplacement préféré, de l'autre côté de la rue.

Une demi-lune sortit de derrière un nuage effiloché et me marmonna quelque chose, mais elle perdait sa salive. J'avais beau mourir d'envie de m'éclipser pour vivre une petite aventure dénommée Reiker, c'était impossible ; pas avec cette horrible Taurus bordeaux garée en bas, comme une conscience au rabais. Je m'éloignai de la fenêtre, me demandant dans quoi je pouvais bien frapper. C'était vendredi soir, et l'on m'empêchait de sortir me promener en compagnie du Passager Noir. Et à présent, je n'arrivais même pas à joindre ma sœur au téléphone. Comme la vie peut être cruelle.

Je fis les cent pas dans mon appartement, mais tout ce que j'y gagnai fut de me cogner un orteil contre un coin de table. J'appelai Deborah deux nouvelles fois et deux fois de plus elle ne fut pas chez elle. Je jetai à nouveau un coup d'œil par la fenêtre. La lune s'était légèrement déplacée ; Doakes, lui, n'avait pas bougé.

Bon, d'accord. J'allais me rabattre sur le Plan B.

Une demi-heure plus tard, j'étais assis sur le canapé de Rita, une cannette de bière à la main. Doakes m'avait suivi, et je supposais qu'il attendait de l'autre côté de la rue dans sa voiture. J'espérais qu'il s'amusait autant que moi, c'est-à-dire vraiment pas du tout. Avais-je là un aperçu de ce qu'était la vie d'un véritable être humain ? Les gens étaient-ils donc si

malheureux et si stupides qu'ils attendaient toute la semaine avec impatience ce moment-là : passer le vendredi soir, ce précieux répit dans leur servitude quotidienne au travail, installé sur le sofa à siroter une bière tout en regardant la télévision ? C'était ennuyeux à mourir et, comble de l'horreur, je m'apercevais que je commençais à m'y habituer.

Maudit sois-tu, Doakes. Tu es en train de me rendre normal.

— Dis donc, toi, me lança Rita. Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de moi en repliant ses jambes sous elle. Tu es bien silencieux ce soir.

— Je crois que je travaille trop en ce moment, lui expliquai-je. Et je prends moins plaisir à ce que je fais.

Elle se tut un instant, puis elle reprit :

— C'est cette histoire avec le type que tu as dû laisser filer, n'est-ce pas ? Celui qui était... qui tuait des enfants ?

— Entre autres, oui, répondis-je. J'aime bien finir ce que j'entreprends.

Rita hocha la tête, comme si elle comprenait exactement ce que je voulais dire.

— C'est très... enfin, je vois bien que ça te tracasse. Peut-être que tu devrais... Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu fais en général pour te détendre ?

Je fus tenté de lui révéler ma méthode de relaxation préférée, ce qui aurait donné lieu à une scène amusante, mais ce n'était probablement pas une bonne idée. J'optai pour une autre réponse :

— Eh bien, j'aime sortir en bateau. Aller pécher.

Et une toute petite voix très douce dans mon dos souffla :

— Moi aussi.

Seuls mes nerfs d'acier à toute épreuve me permirent de ne pas me cogner la tête contre le ventilateur au plafond ; il est extrêmement difficile de me prendre par surprise, et pourtant je n'avais pas soupçonné une seconde la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce. Je me tournai, et vis Cody qui me fixait intensément de ses grands yeux.

— Toi aussi ? demandai-je. Tu aimes aller pécher ?

Il hocha la tête. Deux mots à la suite constituaient presque sa limite pour une journée.

— Eh bien voilà, dis-je. C'est décidé. Ça te va demain matin ?

— Oh, fit Rita. Je ne crois pas... c'est-à-dire, il n'est pas... Tu n'es pas obligé, Dexter.

Cody me regarda. Naturellement, il ne dit rien, mais ce n'était pas nécessaire. Ses yeux parlaient pour lui.

— Rita, expliquai-je. Tu sais, parfois les garçons doivent se retrouver un peu entre eux. Nous partons pêcher demain matin, Cody et moi. A la première heure, ajoutai-je à l'attention de Cody.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, répondis-je. Mais on dit qu'il vaut mieux y aller tôt, alors on ira tôt. Cody hocha la tête, regarda sa mère, puis se tourna et s'éloigna.

— Honnêtement, Dexter. Tu n'es pas obligé.

Bien sûr que je n'étais pas obligé. Mais pourquoi ne l'aurais-je pas amené ? Cela n'allait pas *a priori* me causer de douleur physique particulière. En plus, ce serait plutôt agréable de s'échapper pendant quelques heures. Et de fuir Doakes surtout. De toute manière, je le répète, j'ignore pourquoi, mais je tiens vraiment aux enfants. Je ne deviens pas gâteux à la vue de petites roues accrochées à l'arrière d'un vélo, mais dans l'ensemble je trouve les enfants beaucoup plus intéressants que leurs parents.

---

Le lendemain matin, au moment où le soleil se levait, Cody et moi longions lentement le canal situé tout près de chez moi à bord de mon Whaler de 17 pieds. Cody avait enfilé un gilet de sauvetage bleu et jaune et, assis sur la glacière, il ne bougeait plus. Il se tenait un peu courbé si bien que sa tête disparaissait presque dans le gilet, lui donnant l'air d'une tortue très colorée.

La glacière contenait des boissons gazeuses et le pique-nique que Rita nous avait préparé, un petit en-cas pour dix ou douze personnes. J'avais apporté des crevettes congelées

comme appât, étant donné que c'était la première sortie de Cody et que j'ignorais comment il réagirait au moment d'enfoncer un hameçon en métal pointu dans une bestiole encore vivante. J'y prenais plutôt plaisir, bien sûr – plus c'est vivant, mieux c'est –, mais on ne peut pas s'attendre à des goûts aussi raffinés de la part d'un enfant.

Nous quittâmes le canal pour pénétrer dans la baie de Biscayne, et nous nous dirigeâmes vers Cape Florida, en empruntant le chenal qui s'étire devant le phare. Cody ne souffla mot jusqu'à ce que nous arrivions en vue de Stiltsville, cet étrange groupement de maisons sur pilotis en plein milieu de la baie. Il me tira par la manche. Je me penchai pour pouvoir l'entendre par-dessus le grondement du moteur et du vent.

— Des maisons, dit-il.

— Oui, hurlai-je. De temps en temps il y a même des gens dedans.

Il contempla les maisons comme nous passions devant et, dès qu'elles commencent à disparaître derrière nous, il reprit sa place sur la glacière. Il se retourna une dernière fois pour les regarder quand elles furent presque hors de vue. Après, il resta immobile jusqu'à ce que l'on atteigne Fowey Rock et que je ralentisse. Je passai au point mort et glissai l'ancre par-dessus bord, m'assurant qu'elle soit bien fixée avant de couper le moteur.

— Voilà, Cody. C'est le moment de tuer des poissons, annonçai-je.

Il sourit, un phénomène exceptionnel.

— D'accord, dit-il.

Il m'observa avec une extrême attention tandis que je lui montrais comment accrocher la crevette sur l'hameçon. Puis il essaya lui-même, enfonçant très lentement et soigneusement le crochet, jusqu'à ce que la pointe ressorte de l'autre côté. Il regarda l'hameçon et leva les yeux vers moi. Je hochai la tête, et il considéra de nouveau la crevette, tendant le doigt pour toucher l'endroit où le crochet perçait la coquille.

— Très bien, dis-je. Maintenant, mets-la dans l'eau. Il me regarda. C'est là que se trouvent les poissons, ajoutai-je. Cody fit un signe de la tête, pointa l'extrémité de sa canne à pêche au-

dessus de l'eau et appuya sur le bouton de son petit moulinet Zebco pour lâcher l'appât. Je lançai également le mien, et nous demeurâmes ainsi immobiles, bercés doucement par les vagues.

Je regardais Cody pêcher avec une farouche et intense concentration. Peut-être était-ce la présence simultanée du grand large et d'un petit garçon, mais je ne pus m'empêcher de penser à Reiker. Même si je ne pouvais pas poursuivre mon enquête sur lui, je présumais qu'il était coupable. Quand apprendrait-il la disparition de MacGregor, et que ferait-il à ce moment-là ? Il était fort probable qu'il panique et tente de fuir, et pourtant, plus j'y réfléchissais, plus je m'interrogeais. L'être humain éprouve une réticence naturelle à abandonner une vie entière et partir tout recommencer ailleurs. Peut-être qu'il se contenterait d'être prudent pendant un temps. Si tel était le cas, je pourrais me consacrer au nouvel inscrit dans mon agenda social assez sélectif – le créateur du Légume Hurlant de NW 4th Street – ; et le fait que l'on aurait dit le titre d'une aventure de Sherlock Holmes n'en rendait la tâche pas moins urgente. Il fallait que je trouve le moyen de neutraliser Doakes. D'une façon ou d'une autre, bientôt, le plus tôt possible, il allait falloir que...

— Est-ce que tu vas devenir mon papa ? me demanda soudain Cody.

Par chance, je n'avais rien dans la bouche qui aurait risqué de m'étrangler, mais l'espace d'un instant il me sembla avoir quelque chose dans la gorge, un truc ayant approximativement la taille d'une dinde de Noël. Lorsque je pus respirer de nouveau, je réussis à balbutier :

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Il continuait à fixer le bout de sa canne à pêche.

— Maman dit que peut-être, répondit-il.

— Ah oui ? fis-je. Et il hocha la tête sans lever les yeux. Ma tête tourbillonnait. Que s'était imaginé Rita ? J'avais été si absorbé par mon projet visant à en mettre plein la vue à Doakes avec mon déguisement que je ne m'étais jamais vraiment demandé ce qui se passait dans la tête de Rita. Apparemment, j'aurais dû. Pouvait-elle réellement penser que, que... C'était inconcevable. Et pourtant, je suppose que d'une façon tout à fait

étrange cela pouvait paraître logique si l'on était un être humain. Par bonheur, ce n'est pas mon cas, et l'idée me semblait absolument incongrue. *Maman dit que peut-être ?* Je deviendrais peut-être le papa de Cody ? Ce qui signifiait que, euh...

— Eh bien..., commençai-je, ce qui était un très bon début étant donné que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais lui répondre. Heureusement pour moi, au moment où je m'apercevais qu'aucune réponse cohérente n'allait sortir de ma bouche, la canne à pêche de Cody se mit à bouger dans tous les sens.

— Tu as attrapé un poisson ! m'écriai-je. Et pendant les quelques minutes qui suivirent, tout ce que put faire Cody fut de s'accrocher à sa canne tandis que la ligne se déroulait en sifflant. Le poisson effectua de féroces zigzags vers la gauche, vers la droite, sous le bateau, puis droit vers l'horizon. Mais lentement, malgré plusieurs échappées au loin, Cody réussit à ramener le poisson plus près. Je lui recommandai de tenir sa canne à pêche bien droite, d'enrouler sa ligne et de tirer jusqu'à ce que je puisse la saisir par le bas et déposer le poisson dans le bateau. Cody le regarda s'agiter sur le pont, sa queue fourchue battant frénétiquement l'air.

— Une carangue bleue, dis-je. Un vrai poisson sauvage. Je me penchai pour le détacher, mais il se démenait trop et je n'arrivai pas à l'attraper. Un filet de sang sortit de sa bouche et s'écoula sur mon pont blanc impeccable, ce qui me contraria un peu.

— Beurk, fis-je. Je crois qu'il a avalé l'hameçon. On va être obligé de le lui enlever. Je sortis mon couteau à viande de son étui noir en plastique et le posai à côté de moi. Il va y avoir beaucoup de sang, avertis-je Cody. Je n'aime pas le sang et je ne voulais pas en avoir sur mon bateau, même du sang de poisson. Je fis deux pas en avant pour ouvrir le petit placard et attraper la vieille serviette que je réserve à cet usage.

— Ha, entendis-je derrière moi, à peine plus qu'un murmure. Je me retournaï.

Cody avait pris le couteau et l'avait planté dans le poisson ; il le regarda se débattre, puis il replanta soigneusement la

pointe. Cette fois, il enfonça profondément la lame dans les branchies du poisson, et une goutte de sang coula sur le pont.

— Cody, dis-je.

Il leva les yeux vers moi et, miracle, il sourit.

— J'aime pécher, Dexter, déclara-t-il.

## CHAPITRE X

Le lundi matin arriva et je n'avais toujours pas réussi à contacter Deborah. Je l'avais appelée tout le week-end à intervalles réguliers, et la petite musique de son répondeur m'était devenue si familière que je pouvais la fredonner, mais Deborah ne répondait jamais. C'était de plus en plus frustrant : à présent que j'avais découvert la façon de m'extraire des griffes de Doakes, je me retrouvais coincé par le téléphone. C'est terrible de devoir dépendre de quelqu'un d'autre.

Mais je me montrai persévérant et patient, comme le bon scout que je suis. Je laissai des dizaines de messages, tous aussi gais que spirituels, et cette attitude positive dut s'avérer efficace parce que je finis par obtenir une réponse.

Je venais de réinstaller à mon bureau pour terminer un rapport concernant un double homicide. Rien de très exaltant. Une seule arme, probablement une machette, et quelques instants de violent abandon. Les blessures initiales des deux victimes avaient été infligées au lit, où apparemment elles

avaient été surprises en flagrant délit. L'homme avait réussi à lever un bras ; un peu trop tard cependant pour protéger son cou. La femme était parvenue à atteindre la porte, mais un coup assené sur ses vertèbres cervicales avait maculé de sang le mur contre le chambranle. Une affaire de routine, le genre de scène fort déplaisante à laquelle je suis souvent confronté dans le cadre de mon travail. Il y a une telle quantité de sang chez deux êtres humains ; lorsque quelqu'un décide de le laisser s'écouler librement, cela donne un désordre indescriptible, que je trouve profondément choquant. Dès que je l'analyse et l'organise, je me sens beaucoup mieux, et mon métier peut par moments être extrêmement gratifiant.

Mais là, c'était un vrai désastre. J'avais trouvé des éclaboussures de sang jusque sur le ventilateur au plafond, projetées sans doute par la lame de la machette chaque fois que le tueur avait levé le bras pour frapper. Et comme le ventilateur était en marche, le sang avait giclé aux quatre coins de la pièce.

Dexter avait été bien occupé. J'étais juste en train de rédiger un paragraphe du rapport dans lequel j'indiquais qu'il s'agissait de ce que l'on nomme communément un crime passionnel, lorsque mon téléphone sonna.

— Salut, Dex, dit la voix, une voix si calme, si reposée, que je mis quelques secondes à comprendre que c'était Deborah.

— Ah, fis-je. Les rumeurs concernant ta mort étaient donc fausses.

Elle rit, et là encore ce fut de façon très détendue, pas son ricanement habituel.

— Ouais, dit-elle. Je suis toujours en vie. Mais Kyle m'a tenue bien occupée.

— Parle-lui de la législation du travail, frangine. Les sergents aussi ont droit au repos.

— Mmm, je ne sais pas, répondit-elle. Je me sens plutôt bien comme ça. Et elle émit un petit rire guttural pas du tout dans son genre et qui me surprit autant que si elle m'avait demandé de lui montrer la meilleure manière de découper une personne vivante.

J'essayai de me rappeler quand j'avais entendu pour la dernière fois Deborah dire qu'elle se sentait bien en paraissant absolument sincère. Rien ne me vint.

— Tu n'es pas toi-même, Deborah. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Cette fois son rire se prolongea un peu, mais fut tout aussi joyeux.

— Oh, rien de très original, répliqua-t-elle avant de rire à nouveau. Et toi, quoi de neuf ?

— Absolument rien, dis-je, feignant une parfaite innocence. Mon unique sœur disparaît pendant des jours et des jours sans donner de nouvelles puis resurgit toute mielleuse. Je suis donc curieux de savoir ce qui se passe, c'est tout.

— Merde alors, lâcha-t-elle. Je suis touchée. J'ai presque l'impression d'avoir un vrai frère humain tout à coup.

— Si c'est seulement presque, ça va.

— Et si on se retrouvait pour déjeuner ? proposa-t-elle.

— J'ai déjà faim, répondis-je. Au Relampago ?

— Mmm, non, fit-elle. Qu'est-ce que tu dis de l'Azul ?

Je suppose que le choix du restaurant était conforme au comportement de Deb ce matin-là, parce qu'il n'obéissait à aucune logique. Deborah avait plutôt des habitudes de col-bleu, et ce restaurant-là était le genre d'endroit fréquenté par la famille royale saoudienne quand elle se trouvait à Miami. Apparemment sa métamorphose était totale.

— Pas de problème, Deb. L'Azul. Je file vendre ma voiture pour pouvoir payer l'addition et je t'y retrouve aussitôt après.

— À une heure, dit-elle. Et ne t'inquiète pas pour le prix. C'est Kyle qui invite. Elle raccrocha. Et je fus à deux doigts de m'exclamer « Ah ha ! ». Tout s'éclairait.

Alors, comme ça, c'est Kyle qui invitait... Tiens, donc. Et à l'Azul, en plus.

Si les paillettes de South Beach attirent les fébriles prétendants à la célébrité, l'Azul est réservé à ceux qui trouvent la gloire amusante. Les petits cafés qui abondent à South Beach rivalisent d'efforts pour attirer l'attention, dans une débauche de couleurs tapageuses. L'Azul est si discret, par comparaison, qu'on se demande si son patron a jamais vu un seul épisode de *Deux flics à Miami*.

Je laissai ma voiture à l'inévitable voiturier dans une sorte de rond-point pavé, aménagé devant le restaurant. J'ai beau être très attaché à ma Dodge, je dois avouer qu'elle faisait pâle figure à côté de la file de Ferrari et de Rolls Royce. Néanmoins, l'employé n'osa pas refuser de la garer, même s'il devait se douter que cela ne lui vaudrait pas le genre de pourboire auquel il était habitué. J'imagine que ma chemise en rayonne et mon pantalon kaki étaient des preuves irréfutables que je n'avais ni titres au porteur ni pièces d'or à lui donner.

L'intérieur du restaurant baignait dans la pénombre et la fraîcheur, et il régnait un tel silence qu'on aurait pu entendre une carte American Express tomber par terre. Le mur du fond était en verre teinté et donnait sur une terrasse accessible par une porte vitrée. Et là, j'aperçus Deborah, assise dehors à une petite table d'angle, qui contemplait la mer au loin. En face d'elle, tourné vers le restaurant, se trouvait Kyle Chutsky, qui se chargerait de l'addition. Il portait des lunettes de soleil luxueuses, alors c'était peut-être vrai, après tout. Je m'approchai de la table et un serveur se matérialisa pour tirer une chaise qui était sans doute beaucoup trop lourde pour quiconque avait les moyens de manger dans ce genre de lieux. Il n'alla pas jusqu'à me faire une courbette, mais je vis bien que ce fut au prix d'un grand effort.

— Salut, mon pote ! me lança Kyle tandis que je m'asseyaïs.

Il tendit la main par-dessus la table. Puisqu'il semblait convaincu que j'étais son nouveau meilleur ami, je me penchai et lui serrai la main.

— Comment se portent les taches de sang ?

— Très bien, aucun risque de me retrouver au chômage, répondis-je. Et comment vont les affaires du mystérieux visiteur de Washington ?

— Elles n'ont jamais été aussi florissantes, dit-il. Il tint ma main dans la sienne quelques secondes de plus qu'il n'était nécessaire. Je regardai ses doigts : ses articulations étaient hypertrophiées comme s'il avait passé trop de temps à s'entraîner à la boxe contre un mur en béton, et j'eus un meilleur aperçu de la bague qu'il portait au petit doigt. Elle avait quelque chose d'incroyablement féminin ; on aurait presque dit

une bague de fiançailles. Quand il me lâcha enfin la main, il sourit et tourna la tête vers Deborah, bien qu'avec ses lunettes de soleil il fût impossible de savoir s'il la regardait ou s'il avait simplement bougé le cou.

Deborah lui rendit son sourire.

— Dexter s'inquiétait pour moi.

— Hé ! s'exclama Chutsky. À quoi servirait un frère sinon ?

Elle me lança un regard.

— Parfois je me le demande, dit-elle.

— Enfin, Deborah, tu sais que je ne cesse de veiller sur toi, protestai-je.

Kyle gloussa.

— Pendant ce temps, moi je te tiens éveillée, plaisanta-t-il. Et ils se mirent à rire tous les deux. Elle se pencha et lui prit la main.

— Toutes ces hormones et ce bonheur commencent à m'indisposer, remarquai-je. Dites, y a-t-il quelqu'un qui s'inquiète d'attraper le monstre inhumain, ou va-t-on rester tranquillement assis à faire des calembours douteux ?

Kyle me fit face de nouveau et haussa un sourcil.

— En quoi ça peut t'intéresser, mon pote ?

— Dexter a un certain penchant pour les monstres inhumains, expliqua Deborah. C'est un peu comme un hobby.

— Un hobby..., répéta Kyle, ses lunettes de soleil tournées vers moi. Je pense que c'était censé m'intimider, mais il pouvait parfaitement avoir les yeux fermés derrière. Je ne sais comment, je réussis à ne pas trembler.

— C'est un profiler amateur, en quelque sorte, ajouta Deborah.

Il n'eut aucune réaction pendant plusieurs secondes, et j'en vins à me demander s'il s'était endormi derrière ses verres fumés.

— Ah oui ? finit-il par dire, et il se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Eh bien, que t'inspire ce type, Dexter ?

— Oh, rien que de très flagrant, répondis-je. C'est quelqu'un qui a une grande expérience dans le domaine médical et les activités clandestines ; il a perdu la boule et souhaite faire passer un message, sans doute en rapport avec l'Amérique

centrale. Il va certainement recommencer, en programmant bien le moment afin de produire le maximum d'effet, sans forcément ressentir la nécessité impérieuse de tuer. Donc ce n'est pas vraiment un cas typique de... Quoi ? demandai-je. Kyle avait abandonné son sourire décontracté et s'était redressé sur son siège, les poings serrés.

— Qu'est-ce que tu veux dire par Amérique centrale ?

J'étais à peu près certain que nous savions tous les deux très bien ce que j'entendais par là, mais il me sembla que mentionner le Salvador serait un peu poussé. Je n'avais pas intérêt à trahir ma réputation de simple dilettante. Cependant, la raison de ma présence à cette table était d'en apprendre plus sur Doakes, alors puisque j'en avais l'occasion... Oui, j'avoue que je n'avais pas été très subtil, mais apparemment cela avait marché.

— Ah, fis-je. Je me trompe ?

Toutes ces années de pratique à imiter les expressions humaines portèrent leurs fruits à cet instant, comme je prenais un air à la fois curieux et parfaitement innocent.

Kyle, visiblement, n'arrivait pas à décider si je me trompais ou non. Il contracta les muscles de ses mâchoires et desserra les poings.

— J'aurais dû te prévenir, dit Deborah. Il est très fort.

Chutsky laissa échapper un gros soupir puis secoua la tête.

— Ouais, dit-il. Avec un effort manifeste, il s'appuya de nouveau à son dossier et se remit à sourire. En effet. Comment t'as trouvé tout ça, mon pote ?

— Oh, je ne sais pas, répondis-je modestement. Ça semblait évident. Le plus dur est de comprendre comment Doakes est impliqué là-dedans.

— Bon Dieu de bordel, lâcha-t-il en serrant les poings à nouveau.

Deborah me lança un regard et pouffa de rire. Ce n'était pas exactement le même rire qu'elle avait eu avec Kyle mais, malgré tout, c'était agréable de savoir que de temps à autre elle se rappelait qu'on faisait partie de la même équipe.

— Quand je te dis qu'il est fort, déclara-t-elle.

— Nom de Dieu, jura à nouveau Kyle. Il remua inconsciemment un index, comme s'il appuyait sur la détente d'un pistolet invisible, puis il dirigea ses lunettes de soleil du côté de Deb.

— Je veux bien te croire, dit-il, avant de se tourner de nouveau vers moi. Il me dévisagea un instant, sans doute pour voir si j'allais me précipiter vers la porte, ou me mettre à parler en arabe, puis il hocha la tête. Pourquoi tu parles du sergent Doakes ?

— Tu n'essaies pas simplement d'attirer des emmerdes à Doakes, hein ? me demanda Deborah.

— Dans la salle de conférences du commissaire Matthews, expliquai-je, lorsque Kyle a aperçu Doakes il m'a semblé l'espace d'un instant qu'il le reconnaissait.

— Je n'ai pas remarqué, dit Deborah en fronçant les sourcils.

— Tu étais trop occupée à piquer un fard, rétorquai-je. Ce qui la fit rougir de nouveau, une réaction un peu superflue selon moi. D'autre part, c'est Doakes qui a su qui appeler après avoir vu la scène du crime.

— Doakes sait des trucs, admit Chutsky. De son boulot dans l'armée.

— Quel genre de trucs ? demandai-je. Chutsky me regarda longuement ; ou disons que ses lunettes me regardèrent. Il donna plusieurs petits coups sur la table avec sa bague ridicule et le soleil fit étinceler le gros diamant. Quand il reprit la parole, il me sembla que la température à notre table avait chuté d'une bonne dizaine de degrés.

— Mon pote, dit-il, je ne veux pas t'attirer des ennuis, mais il faut que tu oublies cette affaire. N'insiste pas. Trouve un autre hobby. Ou alors tu vas te retrouver dans une merde noire, et quelqu'un va tirer la chasse d'eau.

Le serveur apparut soudain aux côtés de Kyle avant que je ne trouve une belle répartie à ces paroles. Chutsky garda ses lunettes fixées sur moi pendant un long moment. Puis il tendit le menu au serveur.

— La bouillabaisse est excellente ici, décréta-t-il.

---

Deborah disparut à nouveau pendant deux journées entières, ce qui porta quelque peu atteinte à mon amour-propre, car aussi pénible que ce fût pour moi de l'admettre, sans son aide j'étais bloqué. Je ne parvenais pas à trouver un autre plan d'action pour me débarrasser de Doakes. Il était toujours là, garé sous son arbre en face de mon appartement, ou dans mon rétroviseur quand j'allais voir Rita, et je n'avais aucune solution au problème. Mon cerveau autrefois si fier, tel un chien stupide, courait après sa propre queue et n'attrapait que de l'air.

Je sentais le Passager noir s'agiter en gémissant et se démener pour s'extraire du siège arrière afin de prendre le volant, mais la figure de Doakes surgissait, menaçante, derrière son pare-brise, et je n'avais d'autre choix que de mettre pied à terre et d'attraper une énième cannette de bière. J'avais travaillé trop dur et trop longtemps pour construire ma petite vie parfaite, je n'allais pas tout gâcher à présent. Le Passager et moi pouvions attendre un peu plus. Harry m'avait appris la discipline ; j'allais devoir être strict avec moi-même jusqu'à ce qu'arrivent des jours meilleurs.

---

— Être patient, m'avait dit Harry. Il s'interrompit pour tousser dans un kleenex. La patience est plus importante que l'intelligence, Dex. Tu es déjà intelligent.

— Merci, répondis-je. Et je voulais être poli, vraiment, parce que je ne me sentais pas du tout à l'aise, assis là dans la chambre d'hôpital de Harry. L'odeur des médicaments, du désinfectant et de l'urine, mêlée à l'atmosphère de chagrin contenu et de mort clinique, me donnait envie d'être n'importe où sauf là. Bien entendu, le monstre en herbe que j'étais ne se demandait pas s'il n'en allait pas de même pour Harry.

— Dans ton cas, il faudra être plus patient encore, parce que tu t'imagineras que tu es suffisamment malin pour t'en tirer comme ça, poursuivit-il. C'est faux. Personne n'est jamais assez malin. Il se tut pour tousser à nouveau, et cette fois ce fut plus

long et sembla venir de plus loin. Voir Harry dans cet état – mon superflic de père adoptif, l'indestructible Harry –, le voir trembler, devenir violet et larmoyer sous l'effort était presque trop pour moi. Je dus détourner le regard. Lorsque je baissai les yeux vers lui un moment plus tard, Harry me regardait à nouveau.

— Je te connais, Dexter. Mieux que tu ne te connais toi-même, reprit-il, et jusque-là je voulais bien le croire. Mais il ajouta : Au fond, tu es quelqu'un de bien.

— Ce n'est pas vrai, répliquai-je, pensant à ces actes sublimes que je n'avais pas encore été autorisé à commettre ; le seul fait de les imaginer excluait toute possibilité d'appartenance à la catégorie des gens bien. Sans compter que la plupart des autres choupinets boutonneux aux hormones en furie, qui étaient en général considérés comme de bons gars, entretenaient autant de ressemblance avec moi que des orangs-outans. Mais Harry ne voulait rien savoir.

— Si, je t'assure. Et tu dois me croire. Tu as bon cœur, en fait, Dex..., dit-il. Et sur ces paroles il fut pris d'une quinte de toux absolument épique. Elle me sembla durer plusieurs minutes, puis il laissa aller faiblement sa tête contre son oreiller. Il ferma les yeux quelques instants, mais lorsqu'il les rouvrit c'était à nouveau les yeux bleu acier de Harry, plus vifs que jamais dans la pâleur verdâtre de son visage de mourant.

— Sois patient, dit-il, et il réussit à prononcer ces mots avec vigueur, malgré la terrible souffrance et la faiblesse qu'il devait éprouver. Tu as encore beaucoup à apprendre, et moi je n'en ai plus pour très longtemps, Dexter.

— Oui, je sais, répondis-je. Il ferma les yeux.

— C'est exactement ce que je cherche à t'expliquer, dit-il. Tu es censé dire : Non, ne t'inquiète pas, tu as encore plein de temps devant toi.

— Mais ce n'est pas vrai, rétorquai-je, ne sachant trop où il voulait en venir.

— Tu as raison. Mais les gens font semblant. Pour que je me sente mieux.

— Et ça te fait te sentir mieux ?

— Non, répondit-il en rouvrant les yeux. Mais tu ne peux pas recourir à la logique concernant le comportement des hommes. Tu dois être patient, observer et apprendre. Sinon, tu te planteras. Tu te feras prendre et... La moitié de mon héritage. Il ferma les yeux de nouveau, et je perçus l'effort dans sa voix. Ta sœur sera un bon flic. Toi... Il sourit lentement, d'un air un peu triste. Tu seras autre chose. La vraie justice. Mais seulement si tu es patient. Si la chance n'est pas de ton côté, Dexter, attends qu'elle le soit.

Tous ces conseils étaient véritablement accablants pour un apprenti monstre de dix-sept ans. Je ne souhaitais rien d'autre que de passer à l'Acte, quoi de plus simple ? Aller danser au clair de lune avec la lame luisante qui volait dans ma main – un acte si aisément fait, si naturel, si doux – afin d'en finir avec toute cette absurdité et d'en venir au vif du sujet. Mais je ne pouvais pas. Harry rendait les choses compliquées.

— Je ne sais pas ce que je ferai quand tu seras mort, dis-je.

— Tu te débrouilleras très bien.

— Il y a tellement de choses à se rappeler.

Harry tendit une main et appuya sur la sonnette qui pendait au bout d'un cordon près de son lit.

— Tu t'en souviendras, dit-il. Il lâcha le cordon, qui retomba mollement sur le côté du lit, semblant lui avoir arraché ses dernières forces. Tu t'en souviendras. Il ferma les yeux et l'espace d'un instant je me retrouvai seul dans la pièce. Puis l'infirmière entra d'un air affairé avec une seringue et Harry ouvrit un œil.

— On ne peut pas toujours faire ce qu'on estime devoir faire. Alors quand tu n'as pas le choix, tu attends, poursuivit-il, tout en tendant son bras à l'infirmière. Quelle que soit... la pression... que tu puisses ressentir.

Je le regardai, allongé là, supportant la piqûre sans broncher et n'ignorant pas que le soulagement qu'elle apportait serait temporaire, que sa fin était proche, qu'il n'y pouvait rien changer, et je savais qu'il n'avait pas peur, qu'il subirait cette épreuve comme il le devait, de la même façon qu'il avait toujours tout fait dans sa vie. Et je savais aussi que Harry me comprenait. Personne d'autre ne m'avait jamais compris, et

personne d'autre ne me comprendrait jamais, pour le reste des temps. Il n'y avait que Harry.

Ma seule raison d'avoir parfois souhaité être un être humain, c'était de lui ressembler davantage.

## CHAPITRE XI

Alors je fus patient. Ce n'était pas facile, mais c'était ce qu'aurait voulu Harry. Je devais laisser tranquille le ressort en acier luisant, tendu et prêt à l'action, et attendre en silence, guetter, retenir la douce et tiède détente dans sa boîte froide bien close jusqu'à ce que ce soit le moment parfait « façon Harry » pour la laisser filer et virevolter dans la nuit. Tôt ou tard une ouverture apparaîtrait et nous pourrions nous faufiler dehors et entamer nos cabrioles. Tôt ou tard je découvriraient une manière de faire tiquer Doakes.

J'attendis.

Certaines personnes, bien sûr, trouvent l'attente plus difficile à supporter que d'autres, et à peine quelques jours plus tard, un samedi matin, mon téléphone se mit à sonner.

— Nom de Dieu ! s'écria Deborah sans préambule. J'étais presque soulagé d'entendre qu'elle avait retrouvé son bon vieux mauvais caractère.

— Bien, merci, et toi ? répondis-je.

— Kyle me fait tourner en bourrique, enchaîna-t-elle. Il me dit qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, mais il ne veut pas m'expliquer ce qu'on attend. Il disparaît pendant dix ou douze heures d'affilée et refuse de me dire où il va. Puis on continue à attendre. Je suis tellement fatiguée d'attendre que j'en ai mal aux dents.

— La patience est une vertu, déclarai-je.

— M'en fous de la vertu, rétorqua-t-elle. Et j'en ai ras-le-bol du petit sourire condescendant de Kyle dès que je lui demande comment on peut attraper ce type.

— Ma pauvre Deb, je ne sais pas ce que je peux faire à part t'offrir ma compassion. Je suis désolé pour toi.

— Je crois que tu peux beaucoup plus que ça.

Je soupirai bruyamment, afin d'en faire profiter Deborah. Les soupirs passent très bien au téléphone.

— C'est l'inconvénient d'avoir une réputation de tireur d'élite, Deb. Tout le monde croit que je peux abattre l'ennemi du premier coup, et à chaque fois.

— Oui, c'est ce que je crois, répondit-elle.

— Ta confiance en moi me réchauffe le cœur, Deborah, mais je ne comprends absolument rien au genre d'aventure auquel nous sommes confrontés cette fois. Elle me laisse totalement froid.

— Il faut que je trouve ce type, Dexter. Je veux mettre le nez de Kyle dans son caca.

— Je croyais qu'il te plaisait. Elle émit un grognement.

— Bon Dieu, Dexter. Tu n'y connais vraiment rien aux femmes ! Bien sûr qu'il me plaît. C'est justement pour ça que je veux lui mettre le nez dedans.

— Ah, bon, tout s'éclaire !

Elle se tut quelques secondes puis, d'un ton ingénu, reprit :

— Kyle m'a appris plusieurs petites choses intéressantes à propos de Doakes.

Je sentis mon ami aux dents acérées s'étirer légèrement au fond de moi et se mettre à ronronner.

— Tu deviens très subtile tout à coup, Deborah. Tu n'avais qu'à me demander.

— C'est ce que j'ai fait, et tout ce que tu as trouvé à me dire c'est que tu ne pouvais pas m'aider, rétorqua-t-elle, soudain redevenue elle-même, cette chère Deb si directe. Bon, alors. Qu'est-ce t'as pour moi ?

— Rien pour l'instant, répondis-je.

— Merde, lâcha-t-elle.

— Mais je pourrais peut-être trouver quelque chose.

— Pour quand ?

Je dois avouer que j'étais un peu contrarié par l'attitude que Kyle avait eue envers moi. Qu'avait-il dit ? Que je serais dans la merde, et quelqu'un allait tirer la chasse d'eau. Non, mais sans

rire, qui avait écrit son dialogue ? Et cet accès de subtilité de la part de Deborah, un domaine qui m'était traditionnellement réservé, n'arrangeait pas les choses. Alors je n'aurais pas dû lui faire ce plaisir, mais je répondis :

— Disons pour le déjeuner. Je devrais avoir trouvé quelque chose d'ici une heure. On n'a qu'à se rejoindre au Baileen, puisque c'est Kyle qui invite.

— Ça, je dois voir, dit-elle avant d'ajouter : les infos sur Doakes... Tu ne seras pas déçu. Puis elle raccrocha.

*Tiens, tiens*, pensai-je. Soudain l'idée de devoir travailler un peu un samedi matin ne me dérangea pas du tout. Car la seule autre possibilité était d'aller traîner chez Rita et de regarder la mousse croître sur le sergent Doakes. Alors que si je trouvais quelque chose pour Deb, j'allais peut-être avoir enfin un début de solution. Il suffisait de me montrer aussi malin que j'étais censé l'être.

Mais par où commencer ? J'avais très peu d'éléments sur lesquels me baser, puisque Kyle avait fermé la scène du crime à tout le département avant même, pour ainsi dire, qu'on ait eu le temps de chercher des empreintes. Il m'était souvent arrivé, par le passé, de gagner des bons points auprès de mes collègues de la police en les aidant à démasquer les êtres tordus et pervers qui ne vivent que pour tuer. Mais c'était parce que je les comprenais, étant moi-même l'un d'entre eux. Cette fois, impossible de compter sur le Passager noir pour me donner des indices : il avait été forcé de sombrer dans un sommeil difficile, le pauvre. Je ne pouvais me fier qu'à mon seul bon sens inné, qui pour l'instant demeurait lui aussi très discret, à mon grand désarroi.

Peut-être qu'en donnant du carburant à mon cerveau, je le ferais passer à la vitesse supérieure. Je me rendis à la cuisine et mangeai une banane. Elle était délicieuse, mais bizarrement elle ne déclencha aucune étincelle.

Je mis la peau dans la poubelle et lançai un coup d'œil à l'horloge. Eh bien, mon cher, voilà cinq bonnes minutes qui viennent de s'écouler. Parfait. Et tu as déjà réussi à déterminer que tu es incapable de trouver quoi que ce soit. Bravo, Dexter.

J'avais réellement très peu d'indications pour engager mes recherches. De fait, tout ce dont je disposais, c'était la victime et la maison. J'étais à peu près certain que la victime n'aurait pas grand-chose à nous apprendre, même à supposer qu'on lui rende sa langue ; il ne restait donc que la maison.

C'était étrange de laisser une maison en plan comme ça. Mais c'est bien ce qu'il avait fait, sans personne sur ses talons pour le forcer à battre en retraite précipitamment – ce qui signifiait qu'il avait agi de façon délibérée, que c'était programmé.

Cela impliquait qu'il avait un autre endroit où aller. Vraisemblablement dans la région de Miami, puisque Kyle l'y cherchait. C'était donc un point de départ, et j'y avais pensé tout seul. Quelle joie de te revoir parmi nous, Monsieur le Cerveau.

Les propriétés immobilières laissent en général des empreintes bien visibles, même lorsqu'on s'efforce de les couvrir. Au bout d'un quart d'heure de recherches sur mon ordinateur, j'avais trouvé quelque chose : pas une empreinte à proprement parler, mais une trace qui laissait deviner la forme des orteils.

La maison de NW 4th Street avait été intégralement payée, et aucune taxe n'était due, un arrangement judicieux pour quelqu'un qui devait absolument tenir à préserver sa vie privée. La maison avait été réglée en espèces en un seul paiement, un transfert par télégramme d'une banque au Guatemala. Ce détail me surprit : la piste commençait au Salvador et se perdait dans les méandres obscurs d'une mystérieuse agence gouvernementale à Washington ; pourquoi ce détour par le Guatemala ? Mais une étude rapide du blanchiment d'argent sur Internet m'indiqua que cela se tenait. Apparemment la Suisse et les îles Caïmans n'étaient plus à la mode ; si l'on désirait effectuer de discrètes opérations financières dans le monde hispanophone, le Guatemala faisait actuellement fureur.

J'en vins bien sûr à me demander quel était le capital du Docteur Démembrement, et comment il l'avait acquis. Mais c'était une question qui pour l'instant ne menait nulle part. Je devais partir du principe qu'il avait suffisamment d'argent pour

acheter une nouvelle maison quand il en aurait terminé avec la première, et sans doute dans le même ordre de prix.

Bon, très bien. Je retournai à ma base de données recensant les propriétés immobilières du comté de Dade et cherchai d'autres maisons qui auraient récemment été achetées de la même façon, par l'intermédiaire de la même banque. J'en trouvai sept : quatre d'entre elles avaient coûté plus d'un million de dollars, ce qui me parut un peu excessif pour des maisons jetables. Leurs sinistres acquéreurs devaient être de simples magnats de la drogue ou des P.D.G. de grosses firmes, en cavale.

Il restait donc trois propriétés sur ma liste. L'une d'elles se trouvait à Liberty City, un quartier déshérité de Miami dont la population était majoritairement noire. Mais après un examen plus approfondi, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un immeuble.

Des deux maisons restantes, l'une était située à Homestead, à proximité de l'énorme montagne que constituait la décharge publique, connue dans la région sous le nom de Mount Trashmore. La seconde se trouvait également à l'extrémité sud de la ville, non loin de Quail Roost Road.

Deux maisons : j'étais prêt à parier que dans l'une d'elles quelqu'un venait d'emménager et s'adonnait à des activités qui risquaient de surprendre les dames du quartier venues lui souhaiter la bienvenue. Aucune certitude, bien sûr, mais cela semblait fort vraisemblable et, de toute manière, c'était l'heure d'aller déjeuner.

Le Baileen est un restaurant très cher que je ne me serais pas offert avec mes modestes moyens. Ses murs lambrisés de chêne lui confèrent une élégance qui vous fait éprouver le besoin de porter une cravate et des demi-guêtres. C'est également l'un des endroits de Miami où l'on jouit de la meilleure vue sur la baie de Biscayne et, si la chance vous sourit, quelques tables permettent d'en profiter.

De deux choses l'une, soit Kyle avait de la chance, soit son charme avait opéré sur le maître d'hôtel, parce qu'il était installé à l'une de ces tables en compagnie de Deborah, devant une bouteille d'eau minérale et une assiette de ce qui semblait être des croquettes de crabe. J'en pris une et mordis dedans tout en me glissant dans le fauteuil en face de Kyle.

— Miam, fis-je. Voilà où doivent aller les bons crabes quand ils meurent.

— Debbie me dit que tu as quelque chose pour nous, répliqua Kyle.

Je lançai un regard à ma sœur, que l'on avait toujours appelée Deborah ou Deb, mais certainement pas Debbie. Elle ne broncha pas, cependant, paraissant disposée à accepter cette prodigieuse marque de familiarité, aussi je tournai de nouveau mon attention vers Kyle. Il portait ses lunettes de grande marque, et sa bague ridicule scintilla lorsqu'il passa négligemment la main dans ses cheveux.

— J'espère que c'est quelque chose, répondis-je. Mais j'aimerais, si possible, que personne ne tire la chasse d'eau.

Kyle me regarda pendant un long moment, puis il secoua la tête et un sourire vint presque à regret relever un coin de sa bouche.

— D'accord, dit-il. Tu m'as eu. Mais tu serais surpris de savoir à quel point ce genre de phrase est efficace.

— Je serais sidéré, c'est certain, répondis-je. Je lui tendis la feuille que j'avais imprimée.

— Pendant que je retiens mon souffle, tu voudras peut-être jeter un coup d'œil à ça.

Kyle fronça les sourcils et déplia le papier.

— C'est quoi ? demanda-t-il.

Deborah se pencha en avant avec une expression avide, comme le bon limier qu'elle était.

— Tu as trouvé quelque chose ! J'en étais sûre, s'exclama-t-elle.

— C'est juste deux adresses, remarqua Kyle.

— L'une d'elles pourrait très bien s'avérer être la cachette d'un médecin pas très orthodoxe ayant séjourné en Amérique centrale, dis-je. Et je lui expliquai comment je m'y étais pris. Je dois préciser, à son crédit, qu'il eut l'air impressionné, en dépit des lunettes de soleil.

— J'aurais dû y penser, dit-il. C'est bien. Il hocha la tête et donna une chiquenaude à la feuille de papier. Suivez l'argent. Ça marche à tous les coups.

— Bien sûr, je n'ai aucune preuve, dis-je.

— Eh bien, je suis prêt à parier, répondit-il. Je crois que tu as trouvé le Docteur Danco.

Je regardai Deborah ; elle secoua la tête, alors je me tournai de nouveau vers les lunettes de soleil.

— C'est un nom intéressant. C'est polonais ?

Chutsky s'éclaircit la voix et dirigea son regard au loin vers la mer.

— Ce n'est pas de votre génération, je suppose. Il y avait une réclame à l'époque qui disait : « Danco et sa machine à légumes. Elle coupe en cubes, elle coupe en rondelles... » Il braqua de nouveau ses lunettes noires sur moi. C'est le surnom qu'on lui avait donné. Docteur Danco. Il produisait des légumes hachés menus. C'est le genre de plaisanterie qu'on aime quand on est loin de chez soi et qu'on est confronté à l'horreur, expliqua-t-il.

— Sauf que maintenant ça a lieu tout près de chez soi, constatai-je. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— C'est une longue histoire, répondit Kyle.

— Ça veut dire qu'il ne veut pas t'en parler, intervint Deborah.

— Dans ce cas, je vais prendre une autre croquette de crabe, dis-je. Je me penchai et pris la dernière. Elles n'étaient vraiment pas mauvaises.

— Allons, Chutsky, dit Deborah. Il y a de fortes chances qu'on sache où se trouve ce type. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Il posa une main sur la sienne et sourit.

— Je vais déjeuner, répliqua-t-il. Et de son autre main il attrapa le menu.

Deborah considéra son profil pendant une minute. Puis elle retira sa main.

— Merde, lâcha-t-elle.

De fait, la cuisine était excellente, et Chutsky fit son possible pour être sociable, voire aimable, comme s'il avait décidé que quand on ne peut pas dire la vérité, autant jouer les charmeurs. Je ne pouvais pas vraiment le lui reprocher, étant donné que j'ai en général recours à la même tactique, mais Deborah n'avait pas l'air très heureuse. Elle boudait et chipotait en mangeant pendant que Kyle racontait des blagues et me demandait si je

me réjouissais que les Dolphins soient susceptibles d'aller en finale cette année. Les Dolphins pouvaient gagner le prix Nobel de littérature, je m'en fichais complètement, mais l'être humain artificiel bien programmé que j'étais avait plusieurs réponses en stock fort convaincantes sur le sujet, qui du reste semblaient satisfaire Chutsky, et il entretint la conversation le plus aimablement du monde.

Nous prîmes même un dessert, ce qui me parut pousser un peu loin le stratagème « Faisons-les manger pour les occuper », surtout dans la mesure où ni Deborah ni moi n'étions dupes. Mais on se régala vraiment, alors je serais passé pour un barbare si je m'étais plaint.

Bien sûr, Deborah s'était appliquée toute sa vie à se comporter en barbare alors, lorsque le serveur posa un énorme truc en chocolat devant Chutsky, que celui-ci se tourna vers Deb avec deux fourchettes et dit :

— Eh bien..., elle saisit l'occasion pour lancer une cuillère au beau milieu de la table.

— Non, lui dit-elle. Je ne veux pas un autre café, ni une putain de pièce montée au chocolat. Je veux une réponse, bordel. Quand est-ce qu'on va aller chercher ce type ?

Il la regarda avec une expression de légère surprise, voire avec une certaine tendresse, comme si les gens dans son genre trouvaient à la fois utiles et charmantes les femmes qui lançaient les couverts. Mais il devait tout de même penser qu'elle n'avait pas très bien choisi son moment parce qu'il répondit :

— Je peux finir mon dessert d'abord ?

## CHAPITRE XII

Deborah prit le volant et nous filâmes vers le sud le long de Dixie Highway. Oui, j'ai bien dit « nous ». À mon grand étonnement, j'étais devenu un membre précieux de la Coalition pour la Justice, et l'on m'informa que j'avais l'honneur de pouvoir exposer au danger mon irremplaçable personne. J'étais loin de me réjouir, mais un petit incident vint presque me faire oublier cette légère contrariété.

Comme nous attendions devant le restaurant que l'employé nous rapporte la voiture de Deborah, Chutsky marmonna soudain entre ses dents :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Et il s'éloigna d'un pas nonchalant. Je le suivis des yeux tandis qu'il se dirigeait vers la route et s'approchait d'une Taurus bordeaux, négligemment garée à côté d'un palmier. Deb me foudroya du regard comme si c'était de ma faute, et nous regardâmes tous les deux Chutsky taper à la fenêtre du conducteur, qui s'abaissa pour révéler, bien sûr, l'indéfectible sergent Doakes. Chutsky prit appui contre la voiture et dit quelques mots à Doakes, qui lança un coup d'œil dans ma direction, secoua la tête, puis remonta sa vitre et s'éloigna.

Chutsky ne fit aucune remarque quand il nous rejoignit. Mais il m'adressa tout de même un drôle de regard avant de prendre place sur le siège avant.

Nous en eûmes pour une vingtaine de minutes avant d'atteindre l'intersection entre Dixie Highway et Quail Roost Drive qui la coupe d'est en ouest, tout près d'un centre commercial. Un peu plus loin, une série de rues étroites mènent

à un quartier populaire plutôt tranquille constitué de petites maisons, pour la plupart assez soignées avec, en général, deux voitures garées dans la courte allée devant et plusieurs vélos éparpillés sur la pelouse.

L'une de ces rues faisait un coude vers la gauche et se terminait par un cul-de-sac, et c'est là, tout au fond de l'impasse, que se trouvait la première maison, une construction en stuc jaune pâle dont le jardin était à l'abandon. Il y avait dans l'allée une vieille camionnette grise cabossée sur laquelle on lisait en caractères rouge foncé : HERMANOS CRUZ – LIMPIADORES. Les Frères Cruz – Service de nettoyage.

Deb roula jusqu'au bout de l'impasse, puis remonta la rue sur une centaine de mètres, jusqu'à une maison devant laquelle une demi-douzaine de voitures étaient garées, sur la chaussée ou la pelouse, et d'où provenait du rap tonitruant. Elle effectua un demi-tour pour se retrouver face à notre cible et se gara sous un arbre.

— Qu'est-ce que t'en penses ? demanda-t-elle à Chutsky.

Il se contenta de hausser les épaules.

— Mmm, mmm. Possible, répondit-il. On va surveiller un moment. Et ce fut toute l'étendue de notre brillante conversation pendant plus d'une demi-heure. Un peu maigre pour maintenir l'esprit en éveil, et je me surpris à songer à l'étagère dans mon appartement où une petite boîte en bois de rose renferme un certain nombre de plaquettes en verre, de celles qu'on place sous un microscope. Chaque lamelle contient une seule goutte de sang – du sang parfaitement sec, bien entendu. Je ne pourrais pas avoir cette matière infecte chez moi, sinon. Quarante minuscules fenêtres ouvertes sur mon moi secret. Une goutte pour chacune de mes petites aventures. Il y avait d'abord eu la Première Infirmière, bien des années auparavant, qui tuait ses patients en leur administrant de prudentes overdoses, sous prétexte de soulager leur douleur. Et juste à côté dans la boîte, le Prof de Technologie qui étranglait des infirmières. Un merveilleux contraste ; j'adore l'ironie.

Tant de souvenirs... Et, tandis que je les contemplais un à un, il me vint le désir impérieux d'en fabriquer un nouveau, le numéro 41, même si le numéro 40, MacGregor, était à peine sec.

Mais parce qu'il était lié au prochain projet, et me donnait donc l'impression d'être inachevé, j'étais impatient de me mettre à l'œuvre. Dès que j'aurai une preuve pour Reiker et que j'aurai trouvé un moyen de...

Je me redressai sur la banquette. Le dessert trop riche avait dû boucher mes artères crâniennes parce que j'avais momentanément oublié mon pacte avec Deborah.

— Deborah ? dis-je.

Elle tourna la tête vers moi, les sourcils légèrement froncés par la concentration.

— Quoi ?

— Ben voilà, on y est, dis-je.

— Sans déconner.

— Non, justement. Je déconne pas du tout ; on est même là grâce à ma prodigieuse activité mentale. J'ai cru comprendre que toi aussi tu avais quelques petits renseignements pour moi... ?

Elle jeta un coup d'œil à Chutsky. Il regardait droit devant lui, les lunettes de soleil toujours sur le nez ; elles ne cillèrent pas.

— Bon, d'accord, répondit Deborah. Dans l'armée, Doakes faisait partie des Forces spéciales.

— Je le sais, ça. C'est dans son dossier.

— Ce que tu ne sais pas, mon pote, intervint Kyle, dont seule la bouche remuait, c'est qu'il y a un Côté obscur des Forces spéciales. Doakes était là-dedans. Un infime sourire plissa son visage durant une seconde ; ce fut si discret et si rapide que je pensai l'avoir imaginé. Quand on a rejoint le Côté obscur, c'est pour toujours. Impossible de revenir en arrière.

Je regardai un moment Chutsky qui restait figé sur son siège, puis je me tournai vers Deb. Elle haussa les épaules.

— Doakes était un bon tireur, commenta-t-elle. L'armée a permis aux types du Salvador de l'embaucher, et il a été chargé de tuer des gens pour eux.

— Une sorte de cow-boy qui louerait ses services, dit Chutsky.

— Ça explique sa personnalité, remarquai-je, pensant que cela expliquait bien d'autres choses encore, par exemple l'écho

qui venait de sa direction lorsque mon Passager Noir poussait ses cris.

— Il faut replacer les faits dans leur contexte, dit Chutsky.

C'était assez sinistre d'entendre cette voix sortir d'un visage si parfaitement immobile et impassible, comme si la voix provenait en fait d'un magnétophone qui aurait été placé dans son corps.

— On pensait qu'on sauvait le monde. On renonçait à nos vies et à tout espoir d'une existence normale et décente pour la Cause. En fin de compte, on ne faisait que vendre notre âme. Moi, Doakes...

— Et le Docteur Danco, dis-je.

— Et le Docteur Danco. Chutsky soupira et finit enfin par bouger, se tournant quelques secondes vers Deborah puis regardant de nouveau droit devant lui. Il secoua la tête, et ce fut un mouvement si ample et si théâtral, après ces longues minutes d'immobilité, que j'eus presque envie d'applaudir.

— Le Docteur Danco était un idéaliste au début, comme nous tous. Il avait découvert à l'école de médecine que quelque chose manquait en lui et qu'il pouvait faire du mal aux gens sans ressentir aucune empathie. Absolument aucune. C'est beaucoup plus rare qu'on ne croit.

— Oh, je n'en doute pas une seconde, répondis-je. Et Deb me lança un regard noir.

— Danco adorait son pays, poursuivit Chutsky. Alors il a rallié le Côté obscur lui aussi. A dessein, afin d'exercer son talent, qui s'est merveilleusement épanoui au Salvador... Il prenait la personne qu'on lui livrait et puis... Il s'interrompit, prit une profonde inspiration puis expira l'air lentement. Merde. Vous avez vu ce qu'il fait.

— Très original, dis-je. Très créatif.

Chutsky eut un petit rire rauque dépourvu d'humour.

— Créatif. Ouais. On peut dire ça. Il remua lentement la tête de droite à gauche. Ça ne le dérangeait pas de faire ces trucs, et au Salvador il s'est même mis à vraiment y prendre goût. Il assistait aux interrogatoires et posait des questions personnelles. Ensuite quand il commençait à... Il appelait la personne par son prénom, comme s'il se prenait pour un

dentiste ou je ne sais quoi, et disait : « Essayons le numéro cinq », ou le sept, et cetera. Comme s'il y avait tout un tas de combinaisons différentes.

— Quel genre de combinaison ? demandai-je. J'estimais que c'était une question tout à fait naturelle, témoignant un intérêt poli et venant alimenter la conversation. Mais Chutsky se retourna dans son siège et me regarda comme si j'étais une immondice dont seul un flacon entier de nettoyant ménager pourrait venir à bout.

— Tu trouves ça drôle, dit-il.

— Non, mais je sens que ça va l'être.

Il me dévisagea pendant ce qui me parut une éternité ; puis il se contenta de secouer la tête et de reprendre sa position.

— Je ne sais pas quel genre de combinaison, mon pote. J'ai jamais demandé. Désolé. J'imagine que c'était lié à ce qu'il coupait en premier. Une espèce de jeu pour se distraire. Et il leur parlait, les appelait par leur nom, leur montrait ce qu'il faisait. Chutsky fut parcouru d'un frisson. D'une certaine manière, ça rendait les choses pires. Vous auriez dû voir l'effet produit sur l'autre camp.

— Et l'effet produit sur toi ? demanda Deborah.

Il laissa son menton tomber sur sa poitrine, puis se redressa.

— Oui, aussi, dit-il. Enfin, bref, la situation finit par changer au pays, la politique, au sein du Pentagone. Un nouveau régime et tout ça ; ils ne voulaient plus être impliqués là-dedans. Alors la rumeur circula en douce que le Docteur Danco pourrait nous valoir un début de compromis politique avec l'autre camp si on le leur livrait.

— Vous avez vendu votre homme pour qu'il se fasse tuer ? demandai-je.

Pas très honnête comme procédé ; c'est vrai, mon sens moral n'est peut-être pas très développé, mais au moins je respecte les règles.

Kyle resta silencieux pendant de longues secondes.

— Je t'ai dit qu'on avait vendu notre âme, mon pote, répondit-il au bout d'un moment. Il sourit à nouveau, un peu

plus longuement cette fois. Ouais, on lui a tendu un piège et ils l'ont embarqué.

— Mais il n'est pas mort, intervint Deborah, toujours très pragmatique.

— On s'est fait baiser, répondit Chutsky. Les Cubains l'ont pris.

— Quels Cubains ? s'étonna Deborah. Tu as dit le Salvador.

— A l'époque, à chaque fois qu'il y avait des troubles dans un pays d'Amérique latine, les Cubains rappliquaient. Ils soutenaient un camp, nous l'autre. Et ils voulaient notre docteur. Je vous ai dit, il était spécial. Alors ils l'ont pris et ils ont essayé de le convertir. Ils l'ont envoyé à l'île des Pins.

— C'est un lieu de villégiature ? demandai-je.

Chutsky émit un rire bref semblable à un grognement.

— Oui, le dernier, peut-être. L'île des Pins est l'une des prisons les plus dures au monde. Le Docteur Danco y a passé des moments très privilégiés. Ils lui ont fait savoir que son propre camp l'avait trahi, et ils lui en ont fait vraiment baver. Quelques années plus tard, l'un de nos hommes se fait prendre et se retrouve comme ça : plus de bras ni de jambes, la totale. Danco travaille pour eux. Et maintenant... Il haussa les épaules. Soit ils l'ont libéré, soit il s'est fait la malle. Peu importe d'ailleurs. Il connaît les noms de ceux qui l'ont vendu ; il a une liste.

— Tu es sur la liste ? demanda Deborah.

— Peut-être, répondit Chutsky.

— Et Doakes ? demandai-je. Moi aussi, je peux me montrer pragmatique.

— Peut-être, répéta-t-il, ce qui ne m'avancait guère. Toute cette histoire concernant Danco était fort intéressante, mais j'étais là pour une raison très précise.

— Bref, conclut Chutsky. Voilà à qui nous avons affaire.

Personne ne sembla avoir grand-chose à ajouter, pas même moi. Je tournai dans tous les sens ces nouvelles informations, cherchant un moyen de me défaire du parasite Doakes. Je dois admettre que je ne voyais rien pour le moment, ce qui était assez mortifiant. Mais j'avais tout de même acquis une meilleure compréhension de ce cher Docteur Danco. Alors

comme ça, lui aussi était vide à l'intérieur ? Un loup déguisé en mouton. Et lui aussi avait trouvé un moyen d'utiliser son talent pour la bonne cause – tout comme ce cher vieux Dexter. Mais, à présent, il s'écartait du droit chemin et commençait à ressembler à n'importe quel prédateur, malgré l'orientation troublante que prenait sa technique.

Et bizarrement, avec cette observation, une autre pensée s'immisça à nouveau dans le chaudron bouillonnant du cerveau sombre de Dexter. M'étant d'abord apparue comme une lubie, elle me semblait, désormais, être une excellente idée. Pourquoi ne pas trouver le Docteur Danco moi-même, et exécuter une petite danse avec lui ? C'était un prédateur qui avait mal tourné, comme tous les autres sur ma liste. Personne, pas même Doakes, ne pourrait jamais objecter à sa disparition. Si jusqu'ici j'avais juste eu l'envie passagère de trouver le docteur, à présent je ressentais une urgence qui chassait ma frustration à propos de Reiker. Alors comme ça, il était comme moi ? C'est ce qu'on allait voir. Un frisson parcourut ma colonne vertébrale et hérissa tous mes poils. Je m'aperçus que j'étais vraiment impatient de rencontrer le docteur et de débattre en profondeur de son travail avec lui.

J'entendis au loin le premier roulement du tonnerre, annonçant l'orage de l'après-midi.

— Merde, dit Chutsky. Il va pleuvoir ?

— Comme tous les jours à cette heure-ci, répondis-je.

— Ça ne va pas du tout. Il faut qu'on fasse quelque chose avant qu'il pleuve. C'est toi qui t'y colle, Dexter.

— Moi ? m'exclamai-je, tiré de ma méditation sur ces méthodes médicales malséantes. J'avais bien voulu les accompagner, mais je ne m'attendais pas du tout à devoir intervenir moi-même. C'est vrai, quoi, nos deux guerriers endurcis allaient rester tranquillement planqués dans la voiture, pendant qu'on envoyait le Délicat et Douillet Dexter au-devant du danger. Où était la logique ?

— Oui, toi, répliqua Chutsky. Il faut que je reste par là pour voir ce qui se passe. Si c'est lui, je pourrai plus facilement le descendre. Et Debbie... Il lui adressa un sourire, bien qu'elle eût l'air de le regarder d'un air furieux. Debbie ressemble trop à un

flic. Elle a une démarche de flic, un regard de flic, et elle serait capable de sortir son carnet pour lui mettre un P.V Il la reconnaîtrait à un kilomètre. Donc c'est toi, Dexter.

— C'est moi qui quoi ? demandai-je. Et j'avoue que je ressentais une vive indignation.

— Marche simplement jusqu'à la maison, fais le tour du cul-de-sac et reviens. Ouvre bien les yeux et les oreilles, mais reste discret.

— Je suis la discréetion incarnée, dis-je.

— Super. Ça devrait être de la tarte alors.

Je voyais bien que ni la logique ni mon irritation parfaitement justifiée n'y changeraient rien, aussi j'ouvris la portière et sortis, mais je ne pus résister à décocher la flèche du Parthe. Je me penchai par la fenêtre ouverte de Deborah et lançai :

— J'espère survivre pour pouvoir regretter ce moment.

Et très obligeamment, le tonnerre se remit à gronder à cet instant, plus près cette fois.

Je marchai sans me presser vers la maison en suivant le trottoir. Il y avait des feuilles par terre, quelques briquettes de jus de fruit écrasées, les vestiges sans doute du goûter d'un enfant. A mon approche un chat détala en direction d'une pelouse puis s'installa subitement sur l'herbe pour se lécher les pattes et m'observer à bonne distance.

A l'intérieur de la maison devant laquelle toutes les voitures étaient garées, la musique changea et quelqu'un cria : « Youhou ! » J'étais content de savoir qu'au moins il y avait des gens qui s'amusaient pendant que je marchais au-devant de la mort.

Je tournai à gauche et longeai le virage du cul-de-sac. Je lançai un regard vers la maison à la camionnette, fier de mon attitude parfaitement discrète. La pelouse n'était pas entretenue, et il y avait plusieurs journaux détrempés dans l'allée. Je ne vis aucun amoncellement de morceaux de corps, et personne ne se précipita dehors pour me tuer. Mais en passant, j'entendis une télé brailler : un jeu télévisé en espagnol. Une voix d'homme s'éleva par-dessus celle, hystérique, de la présentatrice, et il y eut un bruit de vaisselle. Et tandis que le

vent apportait les premières grosses gouttes de pluie, il me fit parvenir une odeur d'ammoniaque en provenance de la maison.

Je finis de longer l'impasse, puis repartis en direction de la voiture. D'autres gouttes de pluie vinrent s'écraser au sol, et le tonnerre gronda à nouveau, mais on n'avait pas encore droit à l'averse. Je remontai dans la voiture.

— Rien de terriblement alarmant, rapportai-je. La pelouse aurait besoin d'être tondue, et il y a une odeur d'ammoniaque. J'ai entendu des voix à l'intérieur. Soit il parle tout seul, soit ils sont plusieurs.

— De l'ammoniaque, dit Kyle.

— Oui, je crois, répondis-je. Sans doute des produits de nettoyage.

Kyle secoua la tête.

— Les entreprises de nettoyage n'utilisent pas d'ammoniaque ; l'odeur est trop forte. Mais je sais qui en utilise.

— Qui ça ? demanda Deborah. Il lui adressa un grand sourire.

— Je reviens tout de suite, dit-il. Et il sortit de la voiture.

— Kyle ! cria Deborah. Mais il lui fit juste un signe de la main puis marcha d'un pas décidé jusqu'à la maison. Merde, marmotta Deborah tandis qu'il frappait à la porte et se tenait là, les yeux levés vers les nuages sombres de l'orage imminent.

La porte d'entrée s'ouvrit. Un homme apparut, petit et râblé, avec une peau brune, et des cheveux noirs qui lui tombaient sur le front. Chutsky lui dit quelque chose et l'espace d'un instant aucun des deux ne bougea. L'homme lança un coup d'œil vers la rue, puis regarda Kyle de nouveau. Celui-ci sortit la main doucement de sa poche et montra quelque chose au type – de l'argent ? L'homme baissa les yeux, regarda de nouveau Chutsky, puis lui fit signe d'entrer. Chutsky pénétra à l'intérieur. La porte se referma aussitôt.

— Merde ! répéta Deborah. Elle se mit à se ronger un ongle, un tic qu'elle n'avait pas eu, autant que je sache, depuis son adolescence. Apparemment il avait bon goût parce que dès qu'il eut sauté elle en attaqua un autre. Elle en était à son troisième lorsque la porte de la petite maison s'ouvrit de nouveau ; Chutsky en ressortit, souriant et agitant la main en guise

d'adieu. La porte se referma derrière lui, et il fut accueilli par des trombes d'eau à l'instant où l'orage finit par éclater. Il courut jusqu'à la voiture en martelant le pavé et s'engouffra à l'intérieur, tout dégoulinant.

— Bon Dieu ! cria-t-il. Je suis complètement trempé !

— C'est quoi cette histoire, bordel de merde ? aboya Deborah.

Chutsky haussa un sourcil en me regardant et repoussa une mèche de cheveux de son front.

— Quel langage châtié elle a, pas vrai ? dit-il.

— Kyle, nom de Dieu !

— L'ammoniaque, expliqua-t-il. Ça n'a pas un usage chirurgical, et aucune société de nettoyage ne l'emploierait.

— On le sait déjà, ça, répondit Deborah sèchement. Il sourit.

— Mais l'ammoniaque est utilisé pour fabriquer la méthadrine, dit-il. Et c'est effectivement ce que ces types sont en train de faire.

— Tu viens de te pointer dans une fabrique de méthadrine ? demanda Deb. Qu'est-ce que t'es allé foutre là-dedans ?

Il sourit et sortit un petit sachet de sa poche.

— J'en ai acheté trente grammes, dit-il.

## CHAPITRE XIII

Deborah garda le silence pendant près de dix minutes ; elle conduisait en regardant droit devant elle, les mâchoires serrées. Je voyais les muscles de ses joues se contracter, ainsi que ses épaules. La connaissant, j'étais sûr qu'elle allait exploser à un moment ou un autre mais, étant donné que j'ignorais comment Deb en proie à l'Amour pouvait réagir, je n'aurais su dire quand précisément. L'objet de ses foudres à venir, Chutsky, était à côté d'elle ; il se taisait lui aussi, mais il avait plutôt l'air content de rester assis là sans rien dire et de regarder le paysage.

Nous étions presque parvenus à la deuxième adresse et déjà bien en vue de Mount Trashmore lorsque Deb finit par éclater.

— Nom de Dieu, c'est illégal ! cria-t-elle, en frappant le volant du plat de la main pour accentuer ses propos.

Chutsky la regarda avec affection.

— Oui, je sais, répondit-il.

— Je suis une fonctionnaire de la police assermentée, bordel ! poursuivit Deborah. Je me suis engagée à lutter contre ce genre de conneries. Et toi !... Elle bredouilla, puis se tut.

— Il fallait que je vérifie, expliqua-t-il calmement. J'ai pensé que c'était la meilleure façon.

— Je devrais te passer les menottes ! cria-t-elle.

— Ce serait amusant, dit-il.

— Espèce de connard !

— T'as raison.

— Ne crois pas que je vais rallier ton putain de Côté obscur !

— Non, répondit-il. Je ne le tolérerais pas, Deborah.

Ces mots lui coupèrent le souffle et elle se tourna pour regarder Chutsky. Il la regarda aussi. Je n'avais encore jamais été témoin d'une conversation silencieuse ; celle-ci valait le détour. Les yeux de Deborah papillonnèrent, considérant tour à tour le côté gauche du visage de Kyle, puis le droit. Il se contentait de soutenir son regard, calme et impassible. C'était une scène d'une élégance fascinante, mais force me fut de constater que Deb avait apparemment oublié qu'elle était au volant.

— Je suis désolé de vous interrompre, intervins-je. Mais il me semble qu'un camion de bière fonce droit vers nous...

Elle ramena aussitôt sa tête dans l'axe et freina, juste à temps pour nous éviter de finir écrabouillés sous un chargement de bière Miller.

— J'appelle demain les Mœurs et je leur signale cette adresse, annonça-t-elle.

— D'accord, répondit Chutsky.

— Et tu vas me faire le plaisir de jeter ce sachet. Il eut l'air vaguement surpris.

— Il m'a coûté deux mille dollars, protesta-t-il.

— Tu le jettes quand même, insista-t-elle.

— Bon, d'accord, dit-il. Ils se regardèrent à nouveau, me laissant le soin de guetter d'éventuels camions fatals. Enfin, j'étais rassuré de voir que tout était arrangé et que l'univers avait retrouvé son harmonie, nous permettant ainsi de reprendre notre poursuite de l'ignoble monstre inhumain de la semaine, avec la certitude que l'amour l'emportera toujours. Ce fut donc une grande satisfaction de rouler tranquillement le long de South Dixie Highway tandis que s'achevait l'orage et, au moment où le soleil perçait les nuages, nous empruntâmes une route qui nous fit traverser un dédale de rues tortueuses jouissant toutes d'une vue fantastique sur le gigantesque tas de détritus de Mount Trashmore.

La maison que nous cherchions était située au milieu de ce qui semblait être la dernière rangée d'habitations avant que la civilisation ne cède le pas au règne des ordures. Elle se trouvait dans le virage d'une rue circulaire et nous passâmes deux fois devant pour être sûrs que c'était la bonne. C'était une modeste

maison, peinte en jaune pâle avec des moulures blanches, et le gazon était tondu ras. Il n'y avait aucune voiture dans l'allée ou sous l'auvent, et un panneau "À vendre" sur la pelouse avait été recouvert par un autre qui indiquait "Vendu !" en lettres rouge vif.

— Peut-être qu'il n'a pas encore emménagé, remarqua Deborah.

— Il faut bien qu'il soit quelque part, répondit Chutsky, et on pouvait difficilement réfuter sa logique. Gare-toi. Tu as une tablette à pince et du papier ?

Deborah gara la voiture, en fronçant les sourcils.

— Sous le siège. Je m'en sers pour la paperasse.

— J'en prendrai soin, dit-il, tout en farfouillant sous le siège pour en extraire une tablette en métal à laquelle était fixée une pile de formulaires officiels. Parfait. File-moi un stylo.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle, en lui tendant un stylo-bille blanc coiffé d'un capuchon bleu.

— Personne n'a jamais arrêté un mec muni d'une tablette, commenta Chutsky avec un grand sourire. Et avant que l'un de nous deux ait eu le temps de répondre quoi que ce soit, il était déjà sorti de la voiture et remontait la courte allée, du pas décidé d'un parfait employé de bureau. Il s'arrêta au milieu de l'allée et porta son attention sur ses papiers, tournant une feuille ou deux et lisant quelques lignes avant de relever les yeux vers la maison et de secouer la tête.

— Il a l'air très doué pour ce genre de chose, dis-je à Deborah.

— Il a intérêt, bordel, répliqua-t-elle. Elle se rongea un autre ongle ; je craignais qu'elle soit bientôt à court.

Chutsky continua de remonter l'allée tout en consultant ses feuilles, sans savoir qu'il allait être responsable d'une pénurie d'ongles dans la voiture. Il affichait un air naturel et désinvolte ; de toute évidence il avait beaucoup d'expérience dans la chicane ou le maquignonnage, selon le mot qui convient le mieux pour décrire des méfaits entérinés par la loi. Et voilà qu'à cause de lui Deborah se rongeait les ongles après avoir manqué d'emboutir un camion de bière. Peut-être n'avait-il pas une bonne influence sur elle en fin de compte. Mais je devais avouer que j'étais plutôt

content qu'elle ait trouvé une nouvelle cible pour sa mauvaise humeur et ses violents coups de poing. Je suis toujours disposé à partager mes ecchymoses avec quelqu'un.

Chutsky s'arrêta devant la porte d'entrée et écrivit quelque chose sur une feuille. Puis, quoiqu'il me fût impossible de voir comment il s'y prit, il ouvrit la serrure et pénétra à l'intérieur. La porte se referma derrière lui.

— Merde, dit Deborah. Entrée par effraction dans une propriété. Il va me faire détourner un avion bientôt.

— J'ai toujours rêvé de voir La Havane, observai-je avec obligeance.

— Deux minutes, dit-elle sèchement. Après j'appelle du renfort et je vais le chercher.

À en juger par la façon dont sa main s'agitait du côté de la radio, ce fut une minute et cinquante-neuf secondes plus tard que la porte d'entrée s'ouvrit et que Chutsky réapparut dehors. Il marqua un temps d'arrêt dans l'allée, écrivit quelque chose, puis regagna la voiture.

— Bon, dit-il en se glissant sur le siège avant. On peut rentrer chez nous.

— La maison est vide ? l'interrogea Deborah.

— Complètement, répondit-il. Il n'y a pas une seule serviette ou boîte de conserve qui traîne.

— Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle comme elle démarrait la voiture.

Il secoua la tête.

— Retour au plan A, dit-il.

— Et c'est quoi ton foutu plan A ? demanda-t-elle.

— On attend, répliqua-t-il.

---

Et donc, malgré un déjeuner délicieux suivi d'une petite virée très originale, nous étions revenus à la case départ. Plusieurs jours passèrent selon la même routine ennuyeuse. Le sergent Doakes ne semblait pas prêt à me lâcher les baskets avant ma complète transformation en un gros plein de bière se confondant avec le canapé, et je ne voyais d'autre solution que

de continuer à jouer à cache-cache ou au pendu avec Cody et Astor, et à exécuter ensuite des baisers d'adieu outranciers avec Rita, à l'intention de mon traqueur.

Puis la sonnerie du téléphone retentit en plein milieu de la nuit. C'était un dimanche, et je devais partir tôt au travail le lendemain matin : je m'étais entendu avec Vince Masuoka, et c'était mon tour d'apporter les doughnuts. Et voilà qu'à présent le téléphone sonnait le plus effrontément du monde comme si je n'avais pas le moindre souci et que les doughnuts se livreraient d'eux-mêmes. Je jetai un coup d'œil à mon réveil : 2h38. J'avoue que j'étais d'humeur passablement grincheuse lorsque je décrochai le combiné.

— Laisse-moi tranquille, dis-je d'emblée.

— Dexter. Kyle n'est plus là, m'annonça Deborah. Elle avait l'air exténuée, extrêmement tendue, et semblait ne pas savoir si elle avait envie de tuer quelqu'un ou de pleurer.

Je mis plusieurs secondes à mettre en route mon esprit surpuissant.

— Euh, tu sais, Deb, répondis-je. Un type comme ça, peut-être que ça vaut mieux pour toi...

— Il a disparu, Dexter. Il n'est plus là. Le... le mec l'a enlevé. Le mec qui a fait ces trucs à l'autre mec, bafouilla-t-elle. Et même si j'avais l'impression d'avoir été catapulté dans un épisode des *Sopranos*, je comprenais parfaitement ce qu'elle voulait dire. L'individu qui avait transformé la Chose sur la Table en une pomme de terre capable de chanter des tyroliennes avait enlevé Kyle, vraisemblablement pour lui faire subir le même traitement.

— Docteur Danco, précisai-je.

— Oui.

— Comment tu sais ? demandai-je.

— Il m'avait avertie que c'était possible. Kyle est la seule personne qui sait à quoi ressemble ce type. Il se doutait qu'à peine Danco apprendrait qu'il était dans les parages, il tenterait sa chance. On avait convenu d'un... d'un signal, et... Merde, Dexter, ramène-toi ici. Il faut qu'on le trouve, lança-t-elle avant de raccrocher.

C'est toujours sur moi que ça tombe, n'est-ce pas ? Je ne suis pas quelqu'un de particulièrement gentil, mais bizarrement c'est toujours moi qu'ils viennent trouver avec leurs problèmes.

*Oh, Dexter, un affreux monstre inhumain a enlevé mon petit ami !* Merde, moi aussi j'étais un affreux monstre inhumain. Cela ne me donnait-il pas le droit de me reposer un peu ?

Je soupirai. Apparemment non.

J'espérai que Vince comprendrait pour les doughnuts.

## CHAPITRE XIV

Il me fallait quinze minutes en voiture pour me rendre chez Deborah depuis mon appartement de Coconut Grove. Pour une fois, je ne vis pas le sergent Doakes dans mon rétroviseur, mais il utilisait peut-être l'un de ces vaisseaux invisibles des Klingon. Quoi qu'il en soit, la circulation était très fluide et je réussis même à avoir le feu vert sur la US1. Deborah habitait une petite maison de Medina Avenue dans Coral Gables, avec des arbres fruitiers laissés à l'abandon devant et un mur de corail qui se dégradait dans un coin. Je remontai doucement la courte allée pour garer ma voiture contre la sienne, et j'avais à peine mis le pied dehors que Deborah ouvrait déjà la porte d'entrée.

— Où étais-tu ? me lança-t-elle.

— Je suis allé à un cours de yoga, puis j'ai fait un saut au centre commercial pour m'acheter des chaussures, répliquai-je.

En réalité, je m'étais vraiment dépêché, arrivant à peine vingt minutes après son coup de fil, et j'étais assez vexé du ton qu'elle prenait.

— Entre, m'ordonna-t-elle, scrutant l'obscurité d'un air inquiet et se cramponnant à la porte comme si elle craignait qu'elle s'envole.

— Oui, votre Altesse, répondis-je et j'entrai.

La modeste demeure de Deborah était somptueusement décorée dans le style "Je n'ai pas de vie". Son salon ressemblait à une chambre d'hôtel bon marché qui aurait été occupée par un groupe de rock, et dont on aurait tout pillé à l'exception de la télé et du magnétoscope. Il y avait une chaise et une table près d'une porte-fenêtre qui menait à un patio complètement envahi

par les broussailles. Elle avait, cependant, réussi à dégoter une autre chaise quelque part, une chaise pliante à moitié branlante, et elle l'approcha de la table à mon intention. Je fus si touché par cette marque d'hospitalité que j'allai jusqu'à risquer ma vie en m'asseyant dessus.

— Alors, dis-je. Ça fait combien de temps qu'il a disparu ?

— Merde, répondit-elle. Trois heures et demie à peu près. Je crois. Elle secoua la tête et se laissa tomber sur l'autre chaise. On était censés se retrouver ici, et... il n'est pas venu. Je suis allée à son hôtel ; il n'y était pas.

— Et tu ne penses pas qu'il ait pu simplement aller quelque part ? demandai-je. Et j'en ai un peu honte, mais j'entretenais un certain espoir.

Deborah secoua la tête.

— Son portefeuille et ses clés étaient encore sur la commode. Le type l'a emmené, Dex. Il faut qu'on le trouve avant que... Elle se mordit la lèvre et détourna les yeux.

Je ne voyais pas très bien ce que je pouvais faire pour trouver Kyle. Comme je l'ai déjà dit, le genre d'aventure auquel nous étions confrontés m'était totalement étranger, et j'avais déjà fait preuve d'une grande imagination en songeant à suivre la piste de l'immobilier. Mais puisque Deborah disait "on", je n'avais pas vraiment le choix, semblait-il. Les liens de famille, et tout ça... Je tentai, néanmoins, de me tirer de ce mauvais pas :

— Excuse-moi si ma question te paraît stupide, Deb, mais tu as signalé sa disparition ?

Elle leva les yeux vers moi et répondit d'un ton hargneux :

— Ouais. J'ai appelé le commissaire Matthews. Il a eu l'air soulagé. Il m'a dit de ne pas me mettre dans tous mes états, comme si j'étais une vieille bonne femme qui a des vapeurs. Elle secoua la tête. Je lui ai demandé d'envoyer un message à toutes les patrouilles, et il m'a répondu : « Pour quoi faire ? » Elle fit siffler l'air entre ses dents. Pour quoi faire ?... Nom de Dieu, Dexter, je l'aurais étranglé, mais... Elle haussa les épaules.

— Mais il a raison, remarquai-je.

— Ouais. Kyle est le seul qui sache à quoi ressemble le type, poursuivit-elle. On ne sait pas quel véhicule il conduit et on ignore son vrai nom... Merde, Dexter. Tout ce que je sais c'est

qu'il a Kyle. Elle respira de façon saccadée. Quoi qu'il en soit, Matthews a appelé l'équipe de Kyle à Washington. Il a dit qu'il ne pouvait rien faire de plus. Elle secoua la tête à nouveau, l'air très abattue. Ils nous envoient quelqu'un mardi matin.

— Bon, très bien, dis-je avec optimisme. C'est vrai, on sait que ce type travaille très lentement.

— Mardi matin, répéta-t-elle. Deux jours. Par quoi tu crois qu'il commence, Dexter ? Il enlève une jambe d'abord ? Un bras ? Est-ce qu'il enlève les deux en même temps ?

— Non, répondis-je. L'un après l'autre. Elle me lança un regard noir. Quoi ? Ça paraît logique, non ?

— Pas à mes yeux, non. Rien dans toute cette histoire ne me paraît logique.

— Deborah, couper les bras et les jambes n'est pas le but principal de ce type. C'est juste la manière dont il s'y prend.

— Bon sang, Dexter, arrête de me parler en chinois.

— Son but véritable est de détruire totalement ses victimes. De les démolir à l'intérieur comme à l'extérieur, de façon irrémédiable. Il veut les transformer en des espèces de gros ballons musicaux qui ne connaîtront jamais rien d'autre qu'une terreur démente et sans fin. Couper les membres et les lèvres est juste la manière dont il... Quoi ?

— Oh, merde, Dexter, dit Deborah. Tout son visage se plissa et elle eut une expression que je ne lui avais pas vue depuis la mort de notre mère. Elle se détourna, et ses épaules se mirent à trembler. Cela me mit quelque peu mal à l'aise. C'est-à-dire, je ne ressens aucune émotion, et je sais que Deborah au contraire en éprouve assez souvent ; mais elle n'est pas du style à les montrer, à moins bien sûr qu'on compte l'irritation au nombre des émotions. Et voilà qu'à présent elle émettait des bruits de nez mouillés. Il allait certainement falloir que je lui tapote l'épaule et lui dise : "Allons, allons", ou d'autres paroles tout aussi profondes et humaines, mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. C'était Deb, ma sœur. Elle saurait forcément que je simulais et...

Et quoi ? Elle n'allait pas me couper les bras et les jambes ! Dans le pire des cas, elle me dirait d'arrêter et redeviendrait ce bon vieux sergent Grincheux. Ce qui serait déjà un grand

progrès par rapport à cette pantomime de fleur fanée. Quoi qu'il en soit, c'était manifestement l'une de ces situations qui requièrent une réaction humaine adéquate, et puisque je savais, grâce à mon étude approfondie de l'espèce, ce que ferait un être humain, je le fis. Je me levai et m'approchai d'elle. Je posai ma main sur son épaule et la lui tapotai gentiment en disant : "Voyons, Deb. Allons, allons." Dit tout haut, ça me semblait encore plus stupide que ce que j'avais imaginé, mais elle vint s'appuyer contre moi en reniflant, alors c'était sans doute la bonne chose à faire en fin de compte.

— Est-ce qu'on peut vraiment tomber amoureux de quelqu'un en une semaine ? me demanda-t-elle.

— Toute une vie ne me suffirait pas, personnellement, répondis-je.

— C'est trop dur, Dexter, dit-elle. Si Kyle se fait tuer, ou transformer en... Oh, mon Dieu, je ne sais pas ce que je ferai. Et elle se laissa aller contre moi à nouveau et se remit à pleurer.

— Allons, allons, répétais-je.

Elle renifla un bon coup, puis se moucha avec une serviette en papier qu'elle avait prise sur la table.

— Tu ne peux pas arrêter de dire ça, s'il te plaît ? protesta-t-elle.

— Je suis désolé, répondis-je. Je ne sais que te dire d'autre.

— Dis-moi ce que ce type fabrique. Dis-moi comment le trouver.

Je me rassis sur la petite chaise bancale.

— Je ne crois pas que je puisse, Deb. Je ne sais vraiment pas très bien ce qu'il fait, tu sais.

— Ça, c'est des conneries.

— Non, je suis sérieux. C'est vrai, quoi, à strictement parler il n'a tué personne en fait.

— Dexter, dit-elle, tu comprends plus de trucs sur ce type que Kyle, et lui le connaît. Il faut qu'on le trouve. Il le faut absolument. Elle se mordit la lèvre inférieure, et j'eus peur qu'elle ne recommence à sangloter, auquel cas je me serais senti totalement impuissant puisqu'elle m'avait déjà demandé de ne pas lui dire "Allons, allons". Mais elle se ressaisit, en bon

sergent endurci qu'elle était, et se contenta de se moucher de nouveau.

— Je vais essayer, Deb. Est-ce que je peux partir du principe que toi et Kyle avez fait tout le travail préliminaire ? Vous avez parlé aux témoins, et cetera ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'était pas nécessaire. Kyle savait... Elle s'interrompit en s'apercevant qu'elle parlait au passé, puis poursuivit, l'air déterminée. Kyle *sait* qui est l'auteur, et il sait qui devrait être la prochaine victime.

— Je te demande pardon. Il sait qui est le prochain ?

Deborah fronça les sourcils.

— Ne prends pas ce ton. D'après Kyle, il y a quatre types à Miami qui sont sur la liste. L'un d'entre eux a disparu ; Kyle pensait qu'il avait déjà été enlevé, mais ça nous laissait un peu de temps pour organiser la surveillance des trois autres.

— Qui sont ces quatre types, Deborah ? Et comment est-ce que Kyle les connaît ?

Elle soupira.

— Kyle ne m'a pas dit leur nom. Mais ils faisaient tous partie d'une même équipe. Au Salvador. Avec ce... Docteur Danco de merde. Alors... Elle écarta les mains, et eut l'air désarmée, une expression nouvelle chez elle. Et même si cela lui donnait un certain charme juvénile, personnellement je ne m'en sentais que plus exploité. L'univers entier se lance dans une folle course, se fourrant dans un pétrin invraisemblable, et après c'est au Distingué Dexter de tout arranger. Ça me semble vraiment injuste, mais que puis-je faire ?

Plus exactement, que pouvais-je faire maintenant ? Je ne voyais pas comment réussir à retrouver Kyle avant qu'il ne soit trop tard. Et je suis à peu près certain de ne pas avoir exprimé ce doute à voix haute, mais Deborah réagit comme si elle avait lu mes pensées. Elle frappa la table de la main et déclara :

— Il faut qu'on le trouve avant qu'il ne commence à découper Kyle. Avant qu'il ne puisse *commencer*, Dexter. Parce que... quoi, je suis censée espérer que Kyle ne perdra qu'un bras avant qu'on le retrouve ? Ou une jambe ? Dans tous les cas, Kyle

est... Elle laissa sa phrase en suspens et se détourna, plongeant les yeux dans l'obscurité de l'autre côté de la fenêtre.

Elle avait raison, bien sûr. J'avais comme l'impression que nous ne pouvions pas faire grand-chose pour récupérer Kyle intact. Parce que même avec beaucoup de chance, je voyais mal comment mon brillant esprit pouvait nous mener à lui avant que le travail ne commence. Et après... combien de temps pourrait tenir Kyle ? Je présumais qu'il devait avoir eu une sorte d'entraînement pour affronter ce genre de situation, et il savait ce qui l'attendait, alors...

Mais, attends une minute. Je fermai les yeux et essayai de réfléchir. Le Docteur Danco saurait que Kyle était un pro. Et comme je l'avais expliqué à Deborah, son objectif était de briser complètement sa victime et de la transformer en une espèce de débris hurlant irréparable. Par conséquent...

Je rouvris les yeux.

— Deb, dis-je. Elle me regarda. Je suis peut-être en mesure de t'offrir un peu d'espoir.

— Vas-y, accouche, rétorqua-t-elle.

— C'est juste une hypothèse, expliquai-je. Mais je pense que notre Docteur Dément risque de garder Kyle dans un coin pendant quelque temps sans s'occuper de lui.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi il ferait ça ?

— Pour que ça dure plus longtemps, et pour l'affaiblir. Kyle sait ce qui l'attend. Il y est préparé. Mais suppose qu'il soit laissé seul dans le noir, ligoté, pour que son imagination prenne le dessus. Je crois, ajoutai-je comme ma pensée se précisait, qu'il y a peut-être une autre victime avant lui. Le mec qui a disparu. Donc Kyle entend tout : les scies, les scalpels, les gémissements, les murmures. Il sent même les odeurs. Il sait qu'il va y passer lui aussi, mais il ne sait pas quand. Il sera déjà à moitié fou avant d'avoir perdu un seul ongle de pieds.

— Bon Dieu, dit Deborah. C'est ça, ta version de l'espoir ?

— Absolument. Ça nous laisse un peu plus de temps pour le trouver.

— Bon Dieu, répéta-t-elle.

— Je pourrais me tromper, précisai-je.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre.

— Ne te trompe pas, Dex. Pas cette fois, répondit-elle.

Je secouai la tête. Je pressentais un long travail fastidieux ; cela n'allait pas être une partie de rigolade. Je ne voyais que deux façons possibles de commencer, et aucune des deux n'était réalisable avant le lendemain matin. Je cherchai des yeux une horloge. D'après le magnétoscope, il était 12:00. 12:00. 12:00.

— Tu as une horloge ? demandai-je. Deborah fronça les sourcils.

— Pour quoi faire une horloge ?

— Pour savoir l'heure qu'il est. Elles servent à ça en général.

— Et quelle différence ça fera ?

— Deborah, on a très peu d'éléments qui puissent nous mettre sur la piste. On va devoir recommencer de zéro et faire tout le travail d'enquête habituel que le département a eu ordre de ne pas poursuivre. Par chance, on va pouvoir se servir de ton badge pour aller et venir librement et poser nos questions. Mais on est obligés d'attendre jusqu'à demain matin.

— Merde, répondit-elle. Je déteste attendre.

— Allons, allons, dis-je. Deborah m'adressa un regard mauvais mais ne souffla mot.

Je n'aimais pas attendre non plus, mais j'avais une telle pratique, depuis quelque temps, que cela me paraissait peut-être plus facile. Quoi qu'il en soit, nous attendîmes, sommeillant chacun sur notre chaise jusqu'à ce que le soleil se lève. Puis, étant donné que j'étais devenu un homme d'intérieur dernièrement, c'est moi qui préparai le café : une tasse après l'autre, puisque la cafetière de Deborah était l'une de ces machines à une seule tasse destinées aux gens qui n'ont pas l'intention de recevoir beaucoup et n'ont, d'ailleurs, pas de vie sociale. Je ne trouvai rien dans le frigo qui soit susceptible d'être mangé, sauf peut-être par un chien sauvage. Ce fut une grosse déception : Dexter est un garçon bien portant au métabolisme rapide, et la perspective de devoir affronter l'estomac vide une journée qui promettait d'être difficile était loin de me réjouir. Je sais que la famille vient en premier, mais n'est-ce pas censé être juste après le petit-déjeuner ?

Enfin, que voulez-vous ? Le Dévoué Dexter allait se sacrifier une fois de plus. Par simple grandeur d'âme : je ne m'attendais pas à ce qu'on me remercie. Mais on ne peut déroger à son devoir.

## CHAPITRE XV

Le docteur Mark Spielman était un homme très corpulent, qui ressemblait davantage à un footballeur américain à la retraite qu'à un médecin urgentiste. Mais c'est lui qui était de service lorsque l'ambulance avait apporté la Chose à l'hôpital Jackson Memorial, et il s'en serait bien passé.

— Si je dois jamais revoir une telle horreur, nous dit-il dans la salle du personnel où nous l'interrogions, je prends ma retraite et j'élève des teckels. Il secoua la tête. Vous savez comment est le service des urgences de Jackson. C'est l'un des plus fréquentés. On récolte tous les trucs les plus dingues, de l'une des villes les plus tarées du monde. Mais ça... Spielman frappa deux fois du poing sur la table. C'est autre chose, finit-il.

— Quel est votre pronostic ? lui demanda Deborah, et il se tourna vers elle vivement.

— Vous plaisantez, j'espère ? répliqua-t-il. Il n'y a pas de pronostic, et il n'y en aura pas. Sur le plan physique, on ne peut rien faire d'autre que de maintenir la personne en vie, si on tient à appeler ça comme ça. Sur le plan mental ? Il leva les deux mains en l'air, puis les fit retomber sur la table. Je ne suis pas psy, mais à mon avis il n'a plus rien du tout dans le ciboulot et il n'aura plus jamais un seul moment de lucidité, plus jamais jamais. Son seul espoir est qu'on lui administre tellement de drogues qu'il ne sache plus qui il est, jusqu'à sa mort. Qu'on devrait tous espérer prochaine, par égard pour lui. Il jeta un coup d'œil à sa montre, une très belle Rolex. Vous allez en avoir pour longtemps ? Je suis de service, vous savez.

— Avez-vous trouvé des traces de médicaments dans son sang ? demanda Deborah.

Spielman émit un grognement.

— Des traces, vous dites ! Son sang est un véritable cocktail. Je n'ai jamais vu un tel mélange. Tout un tas de substances censées à la fois le maintenir éveillé et calmer la douleur physique pour que le choc des amputations multiples ne le tue pas.

— Que pouvez-vous nous dire sur la façon dont tout a été découpé ? demandai-je.

— Le type a de l'entraînement, répondit Spielman. Il a eu recours à une technique chirurgicale parfaite. Mais n'importe quelle école de médecine au monde aurait pu la lui enseigner. Il exhala l'air de ses poumons et un léger sourire d'excuse passa sur son visage. Certaines plaies étaient déjà cicatrisées.

— Combien de temps a-t-il fallu d'après vous ? lui demanda Deborah.

Spielman haussa les épaules.

— Entre quatre et six semaines, répondit-il. Il a mis au moins un mois pour démembrer chirurgicalement le type, lentement, une partie après l'autre. Je ne peux rien imaginer de plus horrible.

— Il l'a fait devant un miroir, précisai-je, toujours très obligeant. Pour que la victime puisse voir.

Spielman eut une expression épouvantée.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Il resta assis sans rien dire durant une minute avant de répéter : Mon Dieu. Puis il secoua la tête et consulta à nouveau sa Rolex. Écoutez, je voudrais pouvoir vous aider, mais c'est tout ce que... Il écarta les mains avant de les laisser retomber sur la table. Je ne pense pas pouvoir ajouter quoi que ce soit d'utile. Mais permettez-moi de vous faire gagner un peu de temps. Ce monsieur, euh... Chesney ?

— Chutsky, corrigea Deborah.

— Oui, c'est ça. Il est passé et m'a conseillé de faire un scanner de la rétine pour obtenir une identification, auprès, euh, d'une certaine base de données en Virginie. Il haussa un sourcil et pinça les lèvres. Bref. J'ai reçu un fax hier me

transmettant l'identité de la victime. Je vais vous le chercher. Il se leva et disparut dans le couloir. Un instant plus tard, il revint avec une feuille de papier. Voilà. Il s'agit de Manuel Borges. Originaire du Salvador. Il travaillait dans l'importation. Il posa la feuille devant Deborah. Je sais que ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout ce que je peux vous dire. Dans l'état où il est... Il haussa les épaules. Je ne pensais pas qu'on pourrait en apprendre autant.

Un petit haut-parleur placé au plafond émit un marmonnement qui aurait pu provenir d'un poste de télévision. Spielman dressa la tête, fronça les sourcils, puis annonça :

— Il faut que j'y aille. J'espère que vous allez l'attraper. Et il quitta la pièce si rapidement que le fax voleta sur la table.

Je lançai un coup d'œil à Deborah. Elle ne semblait pas particulièrement réconfortée d'avoir appris le nom de la victime.

— Bon, fis-je. Je sais que ce n'est pas grand-chose. Elle secoua la tête.

— Pas grand-chose serait déjà beaucoup. C'est que dalle, ça. Elle considéra le fax, le parcourut d'un bout à l'autre. Le Salvador. Un parent du fameux colonel Bob.

— C'était notre camp, ça, observai-je. Elle leva les yeux vers moi. Le camp que les Américains ont soutenu. Je l'ai lu sur Internet.

— Génial. Alors on vient d'apprendre quelque chose qu'on savait déjà. Elle se leva et se dirigea vers la porte, pas tout à fait aussi vite que le docteur Spielman mais suffisamment pour que je doive presser le pas derrière elle, et je ne réussis à la rattraper qu'à l'entrée de l'hôpital, devant le parking.

Deborah conduisit à vive allure et en silence, les mâchoires serrées, tout le long du chemin, jusqu'à la petite maison de NW 4th Street où l'affaire avait commencé. Le ruban jaune n'y était plus, bien sûr, mais Deborah se gara tout de même n'importe comment, à la manière typique des flics, et sortit de la voiture. Je la suivis le long de la petite allée qui menait à la maison voisine de celle où nous avions rencontré le barrage d'agents. Deborah appuya sur la sonnette, toujours muette, et quelques secondes plus tard la porte s'ouvrit. Un homme d'âge moyen

portant des lunettes à monture en or et une chemise *guayabera* ocre nous regarda d'un air interrogateur.

— Nous souhaitons parler à Ariel Medina, dit Deborah, en lui montrant son badge.

— Ma mère est en train de se reposer, répondit-il.

— C'est urgent, insista Deborah.

L'homme la regarda, puis tourna ses yeux vers moi.

— Un instant, s'il vous plaît, dit-il. Il referma la porte. Deborah garda le regard fixé droit devant elle, et j'observai les muscles de ses mâchoires se contracter pendant quelques minutes, avant que l'homme ne réapparaisse et n'ouvre grand la porte.

— Entrez, nous invita-t-il.

Nous le suivîmes dans une petite pièce sombre encombrée d'une douzaine de tables basses, toutes garnies d'objets religieux et de photographies encadrées. Ariel, la vieille dame qui avait découvert la Chose et pleuré sur l'épaule de Deborah, était assise dans un large canapé rembourré, orné de napperons sur les accoudoirs et le dossier. Lorsqu'elle vit Deborah, elle lâcha un long « Aaahhh » et se leva pour la serrer dans ses bras. Deborah, qui aurait vraiment dû s'attendre à recevoir un *abrazo* de la part d'une vieille Cubaine, resta plantée là comme un piquet, avant de poser gauchement ses bras autour des épaules de la dame et de lui donner quelques tapes sur le dos. Elle recula dès qu'elle put décentrement le faire. Ariel reprit place sur le canapé et tapota le coussin à côté d'elle. Deborah s'assit.

La vieille dame se lança aussitôt dans un flot ininterrompu d'espagnol. Je parle un peu l'espagnol ; j'arrive même souvent à comprendre le cubain, mais je ne saisissais qu'un mot sur dix de la logorrhée d'Ariel. Deborah m'adressa un regard désespéré ; pour je ne sais quelles raisons farfelues, elle avait choisi d'étudier le français à l'école, et en ce qui la concernait la dame aurait pu tout aussi bien lui parler en étrusque.

— *Por favor, Señora*, intervins-je. *Mi hermana no habla español.*

— Ah ? Ariel regarda ma sœur avec un peu moins d'enthousiasme et secoua la tête. Lazaro !

Le fils s'approcha, et tandis qu'elle recommençait son monologue sans pratiquement reprendre son souffle, il se mit à traduire pour elle :

— Je suis arrivée de Santiago de Cuba en 1962. Sous Batista, j'ai vu des choses terribles. Les gens disparaissaient. Puis Castro est arrivé et pendant un temps j'ai eu espoir. Elle secoua la tête et écarta les mains. Croyez-le ou non, c'est ce qu'on pensait à l'époque ; tout allait changer. Mais bientôt, ce fut exactement pareil. Pire même. Alors je suis venue ici. Aux États-Unis. Parce qu'ici, les gens ne disparaissent pas. Les gens ne sont pas fusillés dans la rue ou torturés. C'est ce que j'imaginais. Et maintenant, ça... Elle agita un bras en direction de la maison voisine.

— Il faut que je vous pose quelques questions, lui dit Deborah, et Lazaro traduisit.

Ariel se contenta de hocher la tête et reprit son récit fascinant.

— Même avec Castro, ils ne feraient jamais un truc pareil. C'est vrai, ils tuent les gens. Ou les envoient à l'île des Pins. Mais jamais un truc comme ça. Pas à Cuba. Seulement en Amérique.

— Avez-vous eu l'occasion de voir l'homme qui vivait à côté ? l'interrompit Deborah. Celui qui a fait ça. Ariel étudia Deborah durant quelques secondes.

— Il faut que je sache, ajouta Deb. Il va y en avoir un autre si nous ne le trouvons pas.

— Pourquoi c'est vous qui me le demandez ? l'interrogea Ariel par l'intermédiaire de son fils. C'est pas un métier pour vous. Une jolie femme comme vous... Vous devriez avoir un mari. Une famille.

— *El victimo proximo es el novio de mi kermana*, expliquai-je. (La prochaine victime est le petit ami de ma sœur.) Deborah me lança un regard furieux, mais Ariel poussa un autre « Aaahhh », fit claquer sa langue, et hocha la tête.

— Eh bien, je ne sais ce que je pourrais vous dire. J'ai effectivement vu l'homme, deux fois peut-être. Elle haussa les épaules, et Deborah se pencha en avant avec impatience. Toujours la nuit, et jamais de très près. Je peux dire quand même que c'était un homme petit, très petit. Et maigrichon.

Avec de grosses lunettes. A part ça, je ne sais pas. Il ne sortait jamais, il était très tranquille. De temps en temps, on entendait de la musique. Elle sourit légèrement et ajouta : Tito Puente.

Et Lazaro reprit en écho, inutilement :

— Tito Puente.

— Ah, fis-je, et tous se tournèrent vers moi. Ça devait être pour couvrir le bruit, observai-je, un peu gêné d'être soudain le centre de l'attention.

— Est-ce qu'il avait une voiture ? demanda Deborah, et Ariel fronça les sourcils.

— Une camionnette, répondit-elle. Il conduisait une vieille camionnette blanche sans vitres. Elle était très propre, mais elle avait plusieurs taches de rouille et était assez cabossée. Je l'ai vue quelques fois mais, en général, il la laissait dans le garage.

— J'imagine que vous n'avez pas vu la plaque d'immatriculation ? lui dis-je. Et elle me regarda.

— Si, en fait, répondit-elle par l'entremise de son fils, en tendant la main, la paume vers nous. Pas pour noter le numéro, ça n'arrive que dans les vieux films. Mais je sais que c'était une plaque de Floride. La jaune avec le dessin de l'enfant, précisa-t-elle, puis elle s'arrêta de parler et me foudroya du regard parce que je pouffais de rire. C'est une réaction qui manque totalement de dignité, et ce n'est certainement pas dans mes habitudes, mais voilà, je riais et impossible de me contrôler.

Deborah me regarda méchamment elle aussi.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, bordel ? demanda-t-elle.

— La plaque, répondis-je. Je suis désolé, Deb, mais mince, tu ne sais pas ce qu'est la plaque jaune de Floride ? Que ce type en ait une et qu'il fasse ce qu'il fait... Je parvins à dominer mon envie de rire au prix d'un gros effort.

— C'est bon, merde, qu'est-ce qu'elle a de si drôle cette plaque jaune ?

— C'est une plaque spéciale, Deb, répondis-je. C'est celle qui dit : "Choisissez la vie".

Et alors de m'imaginer le Docteur Danco en train de trimballer dans cette camionnette ses victimes frétilantes, les bourrant de produits chimiques et les découpant avec un soin

extrême afin de les maintenir en vie malgré tout, je regrette, mais je me mis à pouffer à nouveau.

— Choisissez la vie, répétai-je.

Il fallait à tout prix que je rencontre ce type.

---

Nous regagnâmes la voiture en silence. Deborah monta à bord et appela le commissaire Matthews afin de lui transmettre la description de la camionnette, et il convint qu'il pourrait certainement émettre un avis de recherche. Pendant qu'elle parlait au commissaire, je jetai un coup d'œil aux alentours. De petites cours pavées parfaitement entretenues, constituées pour la plupart de galets colorés. Quelques vélos d'enfants attachés aux porches, et le stade Orange Bowl visible au loin. Un charmant quartier pour vivre, travailler, élever une famille... ou découper les bras et les jambes de quelqu'un.

— Monte, m'ordonna Deborah, interrompant ma rêverie. Je pris place à côté d'elle et nous démarrâmes. Un peu plus tard, comme nous étions arrêtés à un feu rouge, elle me lança un regard et remarqua : Tu as vraiment choisi ton moment pour te mettre à rire.

— Honnêtement, Deb, répondis-je. C'est le premier indice qu'on a concernant la personnalité de ce type. On sait qu'il a le sens de l'humour. C'est un grand pas en avant.

— Bien sûr. On va aller l'arrêter pendant qu'il joue ses sketchs sur scène.

— On va l'arrêter, Deb, dis-je, même si je n'y croyais pas plus qu'elle. Elle répondit par un grognement. Le feu passa au vert et elle appuya sur l'accélérateur avec rage, à croire qu'elle essayait de tuer un serpent venimeux.

Nous avions repris le chemin de sa maison. L'heure de pointe tirait à sa fin. Au coin de Flagler Street et de 34th Street, une voiture était montée sur le trottoir et était allée s'encastrer dans un lampadaire devant une église. Un flic se tenait près du véhicule entre deux hommes qui se hurlaient des insultes. Une petite fille pleurait assise sur le trottoir. Ah, les rythmes enchanteurs d'une nouvelle journée au paradis.

Quelques instants plus tard, nous tournâmes dans Medina Avenue et Deborah gara sa voiture à côté de la mienne dans l'allée. Elle coupa le contact et pendant un moment nous restâmes assis sans bouger à écouter le bruit du moteur qui refroidissait.

- Merde, lâcha Deborah.
  - Tout à fait d'accord, dis-je.
  - Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.
  - On dort. Je suis trop fatigué pour réfléchir.
- Elle frappa des deux mains sur le volant.
- Comment veux-tu que je dorme, Dexter ? En sachant que Kyle est... Elle cogna le volant à nouveau. Merde, répéta-t-elle.

— On va retrouver la camionnette, Deb. Tu le sais. La base de données va nous sortir toutes les camionnettes blanches qui ont une plaque « Choisissez la vie ». Et avec l'avis de recherche émis, ce n'est qu'une question de temps.

- Kyle n'a pas le temps, rétorqua-t-elle.

— Les êtres humains ont besoin de dormir, Deb. Et moi aussi.

Un camion Federal Express apparut au coin de la rue dans un crissement de pneus, puis vint brutalement s'arrêter devant la maison de Deborah. Le conducteur sauta de sa cabine, un petit paquet à la main, et se dirigea vers la maison. Deb répéta une dernière fois : "Merde", puis sortit de la voiture pour aller récupérer le paquet.

Je fermai les yeux et restai là encore un instant à méditer, ce que je fais quand je suis trop fatigué pour penser. Ce fut un effort bien inutile : rien ne me vint à part la question de savoir où j'avais laissé mes baskets. Avec mon nouveau sens de l'humour apparemment toujours à l'œuvre, cette pensée me sembla drôle, et à mon grand étonnement j'entendis un très léger écho en provenance du Passager Noir. *Qu'est-ce que ça a de drôle ?* lui demandai-je. *C'est parce que je les ai laissés chez Rita ?* Bien sûr, je n'obtins pas de réponse. Le pauvre continuait sans doute à bouder. Et pourtant, il avait gloussé. *C'est autre chose qui te fait rire ?* demandai-je. Là encore, pas de réponse ; un simple sensation de faim et d'impatience.

Le camion FedEx s'éloigna dans un bruit de ferraille et un grondement de moteur. À l'instant où j'allais bailler, m'étirer, et admettre que mes facultés mentales en général si performantes étaient ce jour-là déficientes, j'entendis une sorte de gémissement étranglé. J'ouvris les yeux et vis Deborah chanceler vers l'avant puis s'asseoir brusquement par terre dans son allée. Je sortis de la voiture et me précipitai vers elle.

— Deb ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle laissa tomber le paquet et cacha son visage dans ses mains, continuant à faire des bruits invraisemblables. Je m'accroupis à côté d'elle et ramassai le paquet. C'était une petite boîte, de la taille à peu près d'une montre-bracelet. Je soulevai le couvercle. À l'intérieur se trouvait un sachet avec une fermeture à glissière. Et dans le sachet, un doigt humain.

Un doigt avec une grosse bague brillante.

## CHAPITRE XVI

Il me fallut bien plus que des petites tapes sur l'épaule et quelques « Allons, allons » pour calmer Deborah. De fait, je dus la forcer à avaler un grand verre de schnaps à la menthe. Je savais qu'elle avait besoin d'absorber une substance chimique quelconque pour pouvoir se décontracter et même, si possible, dormir, mais elle n'avait rien de plus fort que du paracétamol dans son armoire à pharmacie, et ce n'était pas une buveuse. Je finis tout de même par trouver la bouteille de schnaps sous l'évier, et après m'être assuré que ce n'était pas un produit pour déboucher les canalisations, je lui en fis boire un verre d'un trait. À la réaction qu'elle eut, il aurait pu tout aussi bien s'agir de déboucheur. Elle frissonna et fut prise de haut-le-coeur, mais elle le but, trop épuisée et hébétée pour lutter.

Pendant qu'elle était avachie sur sa chaise, je jetai quelques vêtements à elle dans un sac à provisions et le déposai près de la porte d'entrée. Elle considéra le sac puis tourna les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que tu fais, dit-elle. Elle avait du mal à articuler et semblait se moquer complètement de la réponse.

— Tu vas rester chez moi pendant quelques jours, répondis-je.

— J'ai pas envie, protesta-t-elle.

— Tant pis. Tu n'as pas le choix.

Elle porta de nouveau le regard sur le sac de vêtements à côté de l'entrée.

— Pourquoi ?

Je m'approchai d'elle et m'accroupis près de la chaise.

— Deborah. Il sait qui tu es et où tu es. Essayons de lui rendre les choses un tout petit peu plus difficiles, d'accord ?

Elle frissonna à nouveau, mais elle n'ajouta pas un mot tandis que je l'aids à se lever et à marcher jusqu'à la porte. Une demi-heure plus tard et après une autre rasade de schnaps, elle était dans mon lit, en train de ronfler doucement. Je lui laissai un mot lui demandant de m'appeler dès qu'elle se réveillerait, puis je m'emparai de son petit paquet-surprise et partis au travail.

Je ne m'attendais pas à trouver d'importants indices en soumettant le doigt à des tests de labo, mais puisque je travaille dans le domaine médico-légal autant faire une petite vérification dans les règles. Et parce que je prends toutes mes obligations très au sérieux, je m'arrêtai en chemin et achetai des doughnuts. Comme j'approchais de mon cagibi au deuxième étage, Vince Masuoka apparut dans le couloir venant de la direction opposée. Je m'inclinai humblement et agitai le sachet.

— Je vous salue, *Sensei*, dis-je. Moi apporter cadeaux.

— Je te salue, disciple, répondit-il. Il existe une chose qu'on appelle le temps. Il te faudra explorer ses mystères. Il leva son poignet en l'air et indiqua sa montre. C'est la pause de midi, et tu m'apportes le petit-déjeuner ?

— Mieux vaut tard que jamais, répliquai-je. Mais il secoua la tête.

— Nan, fit-il. Mon estomac a passé la vitesse supérieure. Je m'en vais manger de la *ropa vieja et des plátanos*.

— Si tu rejettes mon présent, dis-je, je te montrerai du doigt. Il haussa un sourcil, et je lui tendis le paquet FedEx de Deborah. Est-ce que je peux prendre une demi-heure de ton temps avant que tu partes déjeuner ? Il regarda la petite boîte.

— Je ne suis pas sûr de vouloir ouvrir ça à jeun, remarqua-t-il.

— Eh bien, tu n'as qu'à prendre un doughnut.

Il nous fallut plus d'une demi-heure en fin de compte, mais lorsque Vince partit enfin déjeuner nous savions au moins que le doigt de Kyle n'avait rien à nous apprendre. Il avait été découpé très proprement et de façon très professionnelle, à l'aide d'un instrument extrêmement tranchant qui n'avait laissé

aucune trace dans la plaie. Il n'y avait rien sous l'ongle hormis un peu de crasse qui aurait pu provenir de n'importe où. Je retirai la bague, mais nous ne trouvâmes aucun fil, aucun poil ou fragment de tissu révélateur, et Kyle, curieusement, avait omis de graver une adresse ou un numéro de téléphone à l'intérieur de l'anneau. Le groupe sanguin de Kyle était AB +.

Je plaçai le doigt dans un local frigorifique et glissai la bague dans ma poche. Ce n'était pas exactement la procédure à suivre, mais j'étais à peu près certain que Deborah souhaiterait la garder si on ne parvenait pas à récupérer Kyle. Telles que les choses se présentaient, il semblait que si on devait le récupérer ce serait par FedEx, un morceau après l'autre. J'ai beau ne pas être sentimental, je m'imaginais que cela ne réchaufferait pas particulièrement le cœur de Deb.

A présent, je me sentais vraiment très fatigué et, puisque Deb n'avait pas encore appelé, je décidai que j'avais bien le droit de rentrer chez moi faire une petite sieste. La pluie de l'après-midi commençait à tomber au moment où je montais dans ma voiture. Je filai tout droit le long de Lejeune Road à travers la circulation relativement fluide, et arrivai chez moi après n'avoir reçu qu'une seule bordée d'injures, un record. Je courus sous la pluie jusqu'à mon appartement pour constater que Deborah était partie. Elle avait griffonné un mot sur un Post-it disant qu'elle m'appellerait plus tard. J'étais plutôt soulagé car je n'avais pas particulièrement envie de dormir sur mon canapé minuscule. Je me traînai jusqu'à mon lit et dormis sans interruption jusqu'à plus de six heures du soir.

Naturellement, même la machine puissante qu'est mon corps nécessite un minimum d'entretien et, lorsque je me redressai dans mon lit, je m'avisai que j'avais bien besoin d'une petite vidange. La longue nuit sans sommeil, le petit-déjeuner sauté, la tension et l'effort de trouver d'autres paroles que « Allons, allons » afin de réconforter Deborah : tout cela avait fini par avoir raison de moi. On aurait dit que quelqu'un était entré à la dérobée chez moi et avait rempli ma tête du sable de la plage, capsules de bouteille et mégots de cigarette compris.

Il n'y a qu'un remède à cet état occasionnel : l'exercice physique. Mais alors que je venais de décider que rien ne me

ferait autant de bien qu'un bon petit footing, il me revint à l'esprit que j'avais égaré mes baskets. Elles n'étaient pas à leur emplacement habituel près de la porte, pas plus que dans ma voiture. On vivait à Miami, alors il n'était pas exclu que quelqu'un soit entré par effraction et les ait volées ; c'était, après tout, une très jolie paire de New Balance. Mais il me semblait quand même plus probable que je les aie laissées chez Rita. Ni une ni deux, je pris ma voiture et me mis en route pour chez elle.

La pluie avait cessé depuis longtemps ; elle dure rarement plus d'une heure. Les rues étaient déjà sèches et encombrées de la foule joyeusement homicide de tous les soirs. Ma famille... La Taurus bordeaux surgit derrière moi au niveau de Sunset Drive et me suivit jusqu'au bout. J'étais content de voir que Doakes avait repris du service. Je m'étais senti légèrement abandonné. Comme toujours, il était occupé à se garer de l'autre côté de la rue au moment où je frappai à la porte. Il venait de couper le moteur lorsque Rita m'ouvrit.

— Tiens ! s'exclama-t-elle. Quelle surprise ! Elle me tendit son visage pour que je l'embrasse.

Je m'exécutai, rajoutant quelques fioritures afin de distraire le sergent Doakes.

— Je vais être très franc, dis-je. Je suis venu chercher mes baskets.

Rita sourit.

— Justement, je viens d'enfiler les miennes. Ça te dit qu'on aille transpirer un peu ensemble ? Et elle ouvrit grand la porte pour me laisser entrer.

— C'est la meilleure proposition qu'on m'ait faite de toute la journée, répondis-je.

Je trouvai mes chaussures dans son garage, à côté de la machine à laver, en même temps qu'un short et un tee-shirt sans manches, tout propres et prêts à l'emploi. Je me rendis à la salle de bains pour me changer et laissai ma tenue de travail soigneusement pliée sur le siège des toilettes. Quelques minutes plus tard, Rita et moi étions en train de longer le pâté de maisons à petites foulées. Je fis un signe au sergent Doakes en passant. Nous suivîmes la rue sur quelques centaines de mètres

puis fîmes le tour du parc tout proche. Nous avions déjà emprunté ce parcours ensemble ; nous avions estimé sa longueur à quatre kilomètres et demi, et nous courions à peu près au même rythme. Et donc, une demi-heure plus tard environ, en sueur, mais prêts une fois de plus à affronter les défis d'une nouvelle soirée passée sur la planète Terre, nous étions de retour devant la porte de la maison de Rita.

— Si ça ne te dérange pas, je vais aller me doucher en premier, me dit-elle. Comme ça, je pourrai commencer à préparer le dîner pendant que tu te laves.

— Pas de problème, répondis-je. Je vais m'asseoir là un moment et me sécher un peu.

Rita sourit.

— Je vais te chercher une bière, dit-elle. Un instant plus tard elle m'en tendait une, avant de rentrer en refermant la porte derrière elle. Je m'installai sur la marche, et bus ma bière à petites gorgées. Les quelques jours précédents avaient été un tel chaos, ma vie avait été si chamboulée que j'appréciais réellement ce moment de contemplation paisible, assis là à siroter une bière tandis que, quelque part dans la ville, Chutsky était en train de se délester de ses pièces de recharge. La ville continuait à tourbillonner autour de moi avec ses chairs tailladées, ses strangulations et ses démembrements, mais sur le Domaine de Dexter c'était l'heure de la Miller... Je levai ma cannette pour porter un toast au sergent Doakes.

Quelque part à l'intérieur de la maison, il y eut une vive agitation. J'entendis des cris suraigus, comme si Rita venait de découvrir les Beatles dans sa salle de bains. Puis la porte d'entrée s'ouvrit à la volée et Rita m'empoigna par le cou en serrant de toutes ses forces. Je lâchai ma bière.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? demandai-je en suffoquant. Je vis Astor et Cody nous regarder dans l'entrebattement de la porte. Je suis terriblement désolé. Je ne recommencerai plus, ajoutai-je. Mais Rita m'étranglait de plus belle.

— Oh, Dexter ! s'exclama-t-elle, et à présent elle pleurait. Astor me sourit et joignit les mains sous son menton. Cody nous observait simplement, en hochant un peu la tête. Oh, Dexter, répéta Rita.

— S'il te plaît, implorai-je, en essayant désespérément de respirer. Je te jure que c'était un accident et que je n'en avais pas l'intention. Qu'est-ce que j'ai fait ? Rita se laissa enfin flétrir et desserra sa prise mortelle.

— Oh, Dexter, répéta-t-elle une dernière fois avant de mettre ses mains sur mon visage et de me regarder avec un sourire radieux et des yeux embués de larmes. Oh, TOI ! dit-elle, même si pour être parfaitement honnête je ne me ressemblais pas tellement à cet instant. Je suis désolée, c'était un accident, expliqua-t-elle, reniflant à présent. J'espère que tu n'avais pas prévu un truc vraiment spécial.

— Rita, s'il te plaît, qu'est-ce qu'il se passe ?

Son sourire s'élargit de plus en plus.

— Oh, Dexter. Sincèrement, je... C'était un... Astor a eu besoin d'aller aux toilettes, et quand elle a pris tes vêtements, c'est tombé par terre et... Oh, Dexter, elle est tellement belle ! À force de m'entendre appeler O'Dexter, je commençais à me sentir un peu irlandais, mais je n'avais toujours pas la moindre idée de ce qui se passait.

... Jusqu'à ce que Rita lève sa main en l'air. Sa main gauche. Maintenant parée à l'annulaire d'une grosse bague sur laquelle scintillait un diamant.

La bague de Chutsky.

— Oh, Dexter, répéta-t-elle encore en enfouissant son visage au creux de mon épaule. Oui oui OUI ! Oh, tu me rends si heureuse !

— D'accord, souffla Cody.

Et après ça, que voulez-vous dire à part « félicitations » ?

Le reste de la soirée se passa dans un brouillard d'incrédulité et de bière Miller. Je savais très bien que quelque part dans l'espace devait flotter une série de mots parfaits, calmes et logiques, qu'il me suffirait d'aligner et de prononcer afin de faire comprendre à Rita que je ne lui avais pas réellement demandé sa main ; nous rigolerions tous du quiproquo puis nous nous souhaiterions bonne nuit. Mais plus je cherchais cette phrase magique insaisissable, plus elle se dérobait. Et j'en vins à me convaincre que peut-être une autre bière m'aiderait à ouvrir les portes de la perception puis, après

plusieurs cannettes, Rita se rendit à la boutique du coin et revint avec une bouteille de champagne. Nous bûmes le champagne et tout le monde sembla follement heureux ; alors, une chose en amenant une autre, je ne sais comment je me retrouvai de nouveau dans le lit de Rita, témoin d'actes aussi invraisemblables qu'indignes.

Et une fois de plus, j'en vins à me demander, tandis que, hébété et incrédule, je me laissais gagner petit à petit par le sommeil : *pourquoi est-ce toujours à moi que ces choses terribles arrivent ?*

---

Se réveiller après une telle nuit n'est jamais très agréable. Mais se réveiller en sursaut au milieu de la nuit en pensant : "Mon Dieu, Deborah !" est encore pire. Vous pourriez penser que je me sentais coupable ou gêné d'avoir oublié quelqu'un qui comptait sur moi, auquel cas vous vous tromperiez complètement. Comme je l'ai dit maintes fois, je ne ressens presque aucune émotion. Je sais, en revanche, ce qu'est la peur, et la perspective de subir la rage potentielle de ma sœur me fit paniquer. Je me rhabillai en quatrième vitesse et réussis à m'éclipser dehors sans réveiller personne. Le sergent Doakes n'occupait plus son poste de l'autre côté de la rue. J'étais content d'apprendre que même Doakes avait besoin de dormir de temps à autre. À moins qu'il n'ait estimé qu'un homme tout juste fiancé méritait un peu d'intimité. Le connaissant, j'en doutais fort, néanmoins. Il était plus vraisemblable qu'il ait été élu pape et se soit envolé pour le Vatican.

En un rien de temps, je fus chez moi, et je vérifiai aussitôt mon répondeur. J'avais un message laissé par une voix automatique m'exhortant à acheter un nouveau train de pneus avant qu'il ne soit trop tard, ce qui était certainement de sinistre présage, mais aucun message de Deb. Je me préparai du café puis guettai le bruit sourd du journal du matin contre la porte. J'étais pénétré d'un sentiment d'irréalité qui n'était pas entièrement dû aux effets du champagne. Fiancé, moi ? Pas possible. J'aurais aimé pouvoir me passer un savon et me

demander ce qui avait bien pu me traverser l'esprit. Mais la vérité, malheureusement, c'est que je n'avais rien fait de mal. J'étais la vertu et le zèle incarnés. Et je n'avais rien fait non plus d'extrêmement stupide, loin de là. J'avais mené ma vie de façon noble, voire exemplaire, veillant à me mêler de mes propres affaires tout en aidant ma sœur à retrouver son petit ami, soucieux de faire de l'exercice, de manger plein de légumes verts, sans même prendre la peine de découper d'autres monstres. Et voilà ce que j'y gagnais. Une bonne action ne reste jamais impunie, comme disait si bien Harry.

Comment pouvais-je arranger la situation à présent ? Rita ne manquerait pas de revenir à la raison. Non, mais sans rire : MOI ? Qui pouvait en toute conscience vouloir se marier avec MOI ? Il devait y avoir de meilleures perspectives, comme devenir nonne, ou s'engager dans le Corps des volontaires de la paix. C'est de Dexter qu'on parlait, hein ! Dans une ville de la taille de Miami, ne pouvait-elle trouver quelqu'un qui était humain au moins ? Et puis pourquoi cet empressement à se remarier ? Cela n'avait pas été une expérience particulièrement heureuse la première fois, mais apparemment elle était prête à se relancer aussi sec dans l'aventure. Les femmes tenaient-elles donc tant que ça au mariage ?

Bien sûr, il fallait penser aux enfants. La croyance populaire prétendait qu'ils avaient besoin d'un père, et il y avait du vrai là-dedans, car que serais-je devenu sans Harry ? D'ailleurs, Astor et Cody avaient semblé si heureux. Même si je parvenais à expliquer à Rita qu'il s'était agi d'une erreur cocasse, les enfants pourraient-ils le comprendre ?

J'en étais à ma deuxième tasse de café lorsque le journal arriva. Je parcourus rapidement les pages principales et fus soulagé de constater que des choses terribles continuaient à se produire un peu partout. Au moins le reste du monde n'était-il pas devenu fou.

Vers sept heures, je m'avisai qu'il était raisonnable d'appeler Deborah sur son portable. Elle ne répondit pas ; je laissai un message, et un quart d'heure plus tard elle me rappela.

— Bonjour, frangine, dis-je, étonné de parvenir à prendre un ton aussi enjoué. Tu as réussi à dormir ?

— Un peu, grommela-t-elle. Je me suis réveillée vers quatre heures hier après-midi. J'ai suivi la trace du paquet FedEx jusqu'à une boîte postale de Hialeah. J'ai vadrouillé dans le secteur une bonne partie de la nuit à la recherche de la camionnette blanche.

— S'il a déposé le paquet du côté de Hialeah, il est sans doute venu exprès de Key West pour le faire, remarquai-je.

— Je le sais, bordel ! lança-t-elle. Mais qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre ?

— Je ne sais pas, admis-je. N'est-ce pas aujourd'hui qu'arrive le gars de Washington ?

— On ne sait rien de lui. Ce n'est pas parce que Kyle est bon que ce type va forcément l'être.

Elle semblait avoir oublié que Kyle ne s'était pas montré particulièrement bon, du moins en public. Il n'avait réussi qu'à se faire capturer et se faire couper le petit doigt. Mais ce n'était peut-être pas très diplomatique de m'étendre sur le sujet, alors je me contentai de dire :

— Eh bien, partons du principe que le nouveau gars sera un peu plus éclairé que nous sur cette affaire.

— Ça ne devrait pas être très difficile, grogna Deborah. Je t'appellerai quand il sera arrivé.

Elle raccrocha, et je me préparai pour le travail.

## CHAPITRE XVII

À midi et demi, Deb entra d'un pas raide dans mon modeste domaine, à l'arrière du labo médico-légal, et jeta une microcassette sur mon bureau. Je levai les yeux vers elle ; elle n'avait pas l'air heureuse, mais ce n'était pas franchement nouveau.

— Un message trouvé sur mon répondeur à la maison, m'expliqua-t-elle. Écoute-le.

J'ouvris le petit boîtier de mon appareil et insérai la cassette que Deb m'avait lancée. J'appuyai sur la touche "messages". Il y eut un grand bip, puis une voix inconnue parla :

— Sergent, euh, Morgan ? Oui, c'est ça. Ici, Dan Burdett de, euh... Kyle Chutsky m'avait demandé de vous appeler. Je suis à l'aéroport. Je vous rappellerai pour qu'on essaie de se retrouver dès que j'arriverai à mon hôtel, qui est le... Il y eut un bruissement et il dut éloigner le téléphone de sa bouche car sa voix devint moins distincte. Quoi ? Ah, c'est très gentil ! D'accord, merci. Sa voix fut plus nette à nouveau. Je viens de rencontrer votre chauffeur. Merci d'avoir envoyé quelqu'un. Bon, je vous rappellerai de l'hôtel.

Deborah se pencha par-dessus mon bureau et éteignit la machine.

— Je n'ai envoyé personne à l'aéroport, bordel ! s'exclama-t-elle. Et le commissaire Matthews non plus, j'en suis sûre. Est-ce que tu as envoyé quelqu'un à l'aéroport, Dexter ?

— Je n'ai pas pu : ma limousine n'avait plus d'essence.

— C'est bien ce que je pensais, bordel de merde ! cria-t-elle. Et je ne pouvais que me rallier à son point de vue.

— En tout cas, au moins, on est fixés maintenant sur la valeur du remplaçant de Kyle, observai-je.

Deborah se laissa tomber sur la chaise pliante à côté de mon bureau.

— On se retrouve à la putain de case départ, dit-elle. Et Kyle est... Elle se mordit la lèvre et ne termina pas sa phrase.

— Tu as averti le commissaire Matthews ? lui demandai-je. Elle secoua la tête. Eh bien, il faut qu'il les contacte. Ils enverront quelqu'un d'autre.

— Ouais, génial. Ils vont envoyer quelqu'un d'autre qui cette fois réussira peut-être à aller jusqu'au hall de livraison des bagages. Merde, Dexter.

— Il faut qu'on les avertisse, Deb, insistai-je. Au fait, qui sont-ils exactement ? Est-ce que Kyle t'a jamais dit pour qui il travaillait ?

Elle soupira.

— Non. Il disait en plaisantant qu'il travaillait pour l'OGA, mais il ne m'a jamais expliqué ce que ça avait de drôle.

— En tout cas, il faut qu'ils soient tenus au courant, dis-je. J'ôtai la cassette du boîtier et la posai sur mon bureau devant Deb. Ils doivent pouvoir faire quelque chose.

Pendant quelques secondes, Deborah ne bougea pas.

— J'ai comme l'impression qu'ils l'ont déjà fait, et que c'était Burdett, remarqua-t-elle. Puis elle saisit la cassette et quitta mon bureau d'un pas traînant.

---

J'étais en train de siroter un café et de digérer mon repas de midi à l'aide d'un énorme cookie aux pépites de chocolat, lorsque je reçus un appel concernant un homicide dans le secteur de Miami Shores. Je me rendis sur les lieux en compagnie d'Angel-aucun-rapport. Un corps avait été trouvé dans la carcasse d'une petite maison au bord d'un canal que l'on avait entrepris de démolir puis de reconstruire. Les travaux avaient été interrompus car le propriétaire et l'entrepreneur étaient en procès. Deux adolescents qui séchaient l'école s'étaient glissés à l'intérieur et avaient découvert le corps. Il

était disposé sur une épaisse bâche en plastique au-dessus d'une planche de contreplaqué installée sur deux chevalets de scieur de bois. Le tueur s'était servi d'une scie électrique et avait soigneusement tranché la tête, les bras et les jambes. L'ensemble avait été laissé tel quel : le tronc au milieu et les morceaux simplement détachés, éloignés de quelques centimètres.

Bien que le Passager Noir eût gloussé et murmuré des mots doux à mon oreille, je mis sa réaction sur le compte de la jalouse et m'attelai à mon travail. De fait, il y avait assez d'éclaboussures de sang pour me tenir occupé, toutes encore très fraîches, et j'aurais sans doute passé une journée efficace et satisfaisante à essayer de les repérer et de les analyser si je n'avais surpris la conversation entre le policier qui s'était trouvé le premier sur place et un inspecteur.

— Le portefeuille était juste là, à côté du corps, disait l'agent Snyder. Il a un permis de conduire de Virginie au nom de Daniel Chester Burdett.

*Ah, d'accord,* dis-je à la voix qui jacassait gaiement dans le siège arrière de mon cerveau. *Je comprends mieux maintenant.* Je considérai de nouveau le corps. Même si l'ablation de la tête et des membres avait été rapide et sauvage, la disposition soigneuse avait, certes, un côté familier, et le Passager Noir gloussa joyeusement en signe d'assentiment. Entre le tronc et chaque morceau, l'espace était précisément le même, comme s'il avait été mesuré, et l'ensemble ressemblait presque à une leçon d'anatomie. L'os de la hanche disjoint de l'os de la jambe.

— Les garçons qui l'ont trouvé sont dans la voiture, indiqua Snyder à l'inspecteur. Je lançai un regard aux deux hommes, me demandant comment leur annoncer la nouvelle. Bien sûr, il se pouvait que je me trompe, mais...

— *Coño*, le salopard, entendis-je quelqu'un marmonner. Je me retournai pour voir Angel-aucun-rapport accroupi de l'autre côté du corps. Cette fois aussi, il avait sorti sa pince pour attraper un petit bout de papier. Je m'approchai et regardai par-dessus son épaule.

D'une écriture tremblée, quelqu'un avait tracé le mot : "POGUE"<sup>1</sup> puis l'avait rayé d'un trait.

— C'est quoi Pogue ? demanda Angel. C'est son nom ?

— C'est quelqu'un qui est assis derrière un bureau et qui donne des ordres aux vraies troupes, lui expliquai-je.

Il me dévisagea.

— Comment tu sais toutes ces conneries ?

— Je regarde beaucoup de films, répondis-je.

Angel porta de nouveau son attention sur le bout de papier.

— Je crois que c'est la même écriture, remarqua-t-il.

— Comme l'autre, dis-je.

— Celui qui n'a jamais eu lieu, précisa-t-il. Je sais, j'y étais aussi.

Je me redressai et inspirai profondément, ravi d'apprendre que je ne m'étais pas trompé.

— Celui-ci n'a pas eu lieu non plus, dis-je, avant de me diriger du côté de la fenêtre, où l'agent Snyder discutait avec l'inspecteur.

L'inspecteur en question était un homme en forme de poire du nom de Coulter. Il tenait à la main une grosse bouteille en plastique de boisson gazeuse dont il buvait régulièrement de petites gorgées, le regard tourné vers le canal qui s'étirait le long du jardin de derrière.

— Ça doit valoir combien, à votre avis, un endroit comme ça ? demanda-t-il à Snyder. Au bord d'un canal. A un kilomètre à peine de la baie, hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Un demi-million ? Plus ?

— Excusez-moi, inspecteur, l'interrompis-je. Je crois que nous avons affaire à une situation un peu particulière. Je tentai de prendre un air important, mais Coulter n'eut pas l'air impressionné.

— Ah oui ?

— Burdett est un agent fédéral, poursuivis-je. Vous devez appeler tout de suite le commissaire Matthews pour l'avertir.

— Tiens donc ! fit Coulter.

---

<sup>1</sup> Mot sans équivalent français utilisé lors de la guerre du Vietnam pour désigner les soldats de l'arrière (Ndt).

— Ce truc est lié à quelque chose qu'on n'est pas censés toucher, expliquai-je. Des gens sont intervenus depuis Washington et ont demandé au commissaire de battre en retraite.

Coulter but sa boisson.

— Et le commissaire a battu en retraite ?

— Comme une armée en déroute, répondis-je.

Coulter se tourna et considéra le corps de Burdett.

— Un agent fédéral, dit-il. Il reprit une gorgée tout en fixant les morceaux de corps tranchés. Puis il secoua la tête. Ces types, le moindre stress les fout en l'air, déclara-t-il. Il regarda de nouveau par la fenêtre puis sortit son téléphone portable.

Deborah arriva juste au moment où Angel-aucun-rapport replaçait son matériel dans la camionnette, à savoir trois minutes avant le commissaire Matthews. Je ne veux pas paraître désobligeant ou injuste envers le commissaire. Deb n'avait pas eu besoin de s'asperger d'Aramis, alors que lui si, et refaire le nœud de sa cravate avait dû également lui prendre un certain temps. À peine quelques instants plus tard arriva une autre voiture que je commençais à connaître aussi bien que la mienne : une Ford Taurus bordeaux, conduite par le sergent Doakes.

— Salut, salut ! Ça y est, l'équipe est au grand complet ! lançai-je joyeusement. L'agent Snyder me regarda comme si j'avais suggéré que l'on se mette à danser tout nus, mais Coulter se contenta d'enfoncer l'index dans le goulot de sa bouteille, et la laissa pendre ainsi tandis qu'il marchait à la rencontre du commissaire.

Deborah avait observé la scène du crime depuis l'extérieur et demandé au collègue de Snyder de reculer un peu le ruban jaune. Lorsqu'elle se décida enfin à venir me parler, j'étais arrivé à une conclusion surprenante. J'avais d'abord joué avec l'idée, n'y voyant qu'une sorte de lubie amusante, mais elle avait fini par s'imposer et je n'arrivais plus à la chasser. Je m'approchai de la fenêtre et regardai au-dehors, m'appuyant au mur et examinant attentivement mon idée. Pour une raison curieuse, le Passager Noir la trouvait extraordinairement drôle et commença à murmurer son affreux contrepoint. En fin de

compte, même si j'avais l'impression de m'apprêter à vendre des secrets nucléaires aux Talibans, je compris qu'il n'y avait pas d'autre solution.

— Deborah, dis-je, comme elle s'avançait d'un pas raide vers moi. Il n'y aura pas de renfort cette fois.

— Tu déconnes, Sherlock, répliqua-t-elle.

— Il n'y a que nous sur l'affaire et nous ne sommes pas à la hauteur.

Elle écarta une mèche de cheveux de son visage et poussa un long soupir.

— C'est ce que je te dis depuis le début, dit-elle.

— Mais tu n'en as pas tiré la conclusion qui s'impose, Deb. Puisque nous ne sommes pas à la hauteur, nous avons besoin d'aide, de quelqu'un qui en sache un peu plus...

— Putain, Dexter ! On a offert à ce type ses victimes sur un plateau !

— Ce qui signifie que le seul candidat qui reste à l'heure actuelle est le sergent Doakes.

Il serait peut-être un peu exagéré de dire qu'elle fut estomaquée. Mais elle me dévisagea un moment, bouche ouverte, avant de se tourner du côté de Doakes, qui se tenait près du corps de Burdett et parlait avec le commissaire Matthews.

— Le sergent Doakes, répétais-je. L'ex-sergent Doakes. Des Forces spéciales. En détachement au Salvador.

Elle me regarda, puis tourna de nouveau les yeux vers Doakes.

— Deborah, dis-je, si on veut trouver Kyle, il faut qu'on en sache plus. Il faut qu'on apprenne les noms qui sont sur cette fameuse liste, qu'on comprenne de quelle sorte d'équipe il s'agissait pour y voir plus clair dans cette affaire. Doakes est la seule personne à ma connaissance qui soit au courant.

— Doakes veut ta peau, répondit-elle.

— Aucune situation professionnelle n'est parfaite, répliquai-je. Je lui adressai un grand sourire visant à lui montrer ma joyeuse persévérance. Et je crois qu'il est tout aussi pressé que Kyle de voir cette affaire réglée.

— Sans doute pas autant que Kyle, protesta Deborah. Pas autant que moi, non plus.

— Bon, eh bien, ça vaut le coup d'essayer.

Deborah, curieusement, n'avait toujours pas l'air convaincue.

— Le commissaire Matthews ne voudra pas se défaire aussi facilement de Doakes. Il faudrait qu'on obtienne son accord.

Je pointai mon doigt vers le commissaire qui était justement en train de s'entretenir avec Doakes.

— Ben, voilà, dis-je.

Deborah se mordilla la lèvre un moment avant de finir par reconnaître :

— Merde. Ça pourrait marcher.

— C'est même la seule chose qui puisse marcher, d'après moi, répondis-je.

Elle prit une profonde inspiration puis, comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton, elle se dirigea, mâchoires serrées, vers Matthews et Doakes. Je la suivis d'un pas nonchalant, faisant mon possible pour me fondre dans le décor afin d'éviter que Doakes ne bondisse et ne m'arrache le cœur.

— Commissaire, intervint Deborah. Il faut que nous adoptions une stratégie plus agressive.

Bien que Deb se fût efforcée d'adopter le jargon de Matthews, celui-ci la regarda comme s'il avait découvert un cafard dans sa salade.

— Ce qu'il faut, rétorqua-t-il, c'est que ces... gens... à Washington... nous envoient quelqu'un de compétent pour liquider cette affaire.

Deborah indiqua du doigt Burdett.

— Ils nous ont envoyé cet homme, dit-elle.

Matthews jeta un coup d'œil au corps et eut une moue dubitative.

— Que suggérez-vous ?

— Nous avons quelques pistes, dit-elle en faisant un geste vers moi. J'aurais vraiment préféré qu'elle s'abstienne, car Matthews tourna vivement la tête dans ma direction et Doakes également, ce qui était bien pire. À en juger par son air de chien affamé, ses sentiments pour moi ne s'étaient pas radoucis.

— Quel rôle jouez-vous là-dedans ? me demanda Matthews.

— Il assure l'expertise médico-légale, répondit Deborah. Et je hochai la tête modestement.

— Merde, lâcha Doakes.

— Il y a le facteur temps à prendre en compte, reprit Deborah. Il faut qu'on trouve ce type avant que... avant qu'il y ait de nouvelles victimes. On ne va pas pouvoir continuer à étouffer l'affaire très longtemps.

— Je crois que le terme « soumission à la loi des médias » est approprié, suggérai-je, toujours serviable. Matthews me lança un regard noir.

— J'ai une petite idée de ce que Kyle... de ce que Chutsky essayait de faire, poursuivit Deborah. Mais je ne peux pas prendre le relais parce que je ne connais rien du contexte. Elle pointa le menton en direction de Doakes. Le sergent Doakes, si.

Doakes prit l'air surpris, une expression à laquelle de toute évidence il ne s'était pas suffisamment exercé. Mais, avant qu'il puisse ouvrir la bouche, Deborah continua sa démonstration laborieuse :

— Je pense qu'à nous trois nous pouvons réussir à attraper ce type avant qu'un autre agent fédéral débarque et essaie de comprendre la situation.

— Merde, répéta Doakes. Vous voulez que je travaille avec *lui* ? Il n'avait pas besoin de me montrer du doigt pour que tout le monde sache de qui il parlait, mais il le fit tout de même, pointant son index noueux directement dans ma figure.

— Oui, parfaitement, répondit Deborah.

Le commissaire Matthews se mordillait la lèvre, l'air indécis, et Doakes répéta encore “Merde”. J'espérais sincèrement que la qualité de sa conversation s'améliorerait si nous étions amenés à travailler ensemble.

— Vous disiez que vous savez des choses à propos de cette affaire, dit Matthews à Doakes. Et le sergent cessa à regret de me fusiller du regard pour se tourner vers le commissaire.

— Mmm, mmm, fit Doakes.

— De votre, euh... de l'armée, précisa Matthews. Il ne semblait pas terriblement effrayé par l'expression de rage de

Doakes, mais peut-être que c'était juste l'habitude de commander.

— Mmm, mmm, fit de nouveau Doakes.

Le commissaire Matthews fronça les sourcils, s'efforçant le plus possible de paraître comme un homme d'action sur le point de prendre une décision importante. Nous réussîmes tout de même à ne pas avoir la chair de poule.

— Morgan, finit par dire le commissaire. Il regarda Deb, puis s'interrompit. Une camionnette sur laquelle on lisait les mots ACTION NEWS vint s'arrêter devant la petite maison, et des gens en sortirent.

— Nom de Dieu, s'exclama Matthews. Il jeta un coup d'œil au corps, puis à Doakes. Vous pouvez le faire, sergent ?

— Ça ne va pas leur plaire à Washington, répondit Doakes. Et ça ne me plaît pas tellement non plus, d'ailleurs.

— Je commence à me moquer un peu de ce qu'ils peuvent penser à Washington, rétorqua Matthews. Nous avons nos propres problèmes. Pouvez-vous vous charger de l'affaire ?

Doakes me regarda. Je tentai de prendre un air sérieux et motivé, mais il hochâ simplement la tête.

— Ouais, dit-il. Je peux m'en charger. Matthews lui donna une tape sur l'épaule.

— Vous êtes un chic type, lança-t-il avant de se précipiter dehors pour aller parler à l'équipe de journalistes.

Doakes continuait à me fixer. Je soutins son regard.

— Imaginez comme ce sera plus facile de me surveiller à présent, remarquai-je.

— Quand tout ça sera fini, dit-il. Toi et moi...

— Mais pas avant que ce soit fini, répondis-je. Et au bout d'un moment il hochâ la tête, juste une fois.

— Tu perds rien pour attendre, dit-il.

## CHAPITRE XVIII

Doakes nous amena dans un café de Calle Ocho, en face d'un concessionnaire de voitures. Il nous fit nous asseoir à une petite table du fond et se plaça de façon à avoir vue sur la porte.

— On peut parler ici, dit-il. Et je me crus tellement dans un film d'espionnage que je regrettai de ne pas avoir apporté de lunettes de soleil. Celles de Chutsky, toutefois, nous arriveraient peut-être par la poste. Sans le nez attaché, de préférence.

Avant que nous puissions commencer à parler, un homme surgit d'une arrière-salle et serra la main de Doakes.

— Alberto, dit-il. *Como estás*? Et Doakes lui répondit dans un très bon espagnol — meilleur que le mien, honnêtement, même si j'aime bien penser que mon accent est plus juste.

— Luis, dit-il. *Más o menos*. Ils bavardèrent ensemble un instant, puis Luis nous apporta des tasses minuscules d'un café cubain horriblement sucré et une assiette de *pastelitos*. Il fit un signe de tête à Doakes avant de disparaître à l'arrière.

Deborah observa toute la scène avec une impatience grandissante et, dès que Luis nous laissa seuls, elle ouvrit le feu.

— Il nous faut les noms de tous ceux qui étaient au Salvador, lança-t-elle.

Doakes se contenta de la regarder en sirotant son café.

— Ce serait une longue liste, finit-il par répondre.

— Vous savez ce que je veux dire, dit Deborah en fronçant les sourcils. Nom de Dieu, Doakes, il a Kyle !

Doakes montra les dents.

— Ouais, Kyle commence à se faire vieux. Il ne se serait jamais laissé attraper dans sa jeunesse.

— Et vous, que faisiez-vous là-bas exactement ? lui demandai-je. C'était un peu hors de propos, je sais, mais ma curiosité l'emporta.

Le sourire toujours aux lèvres, si on peut appeler ça un sourire, Doakes me regarda et répondit :

— A votre avis ?

Et juste en dessous du seuil d'audibilité, je perçus un léger grondement de jubilation féroce, qui trouva aussitôt un écho au plus profond de mon siège arrière, deux prédateurs se répondant l'un à l'autre par une nuit de clair de lune. Et sincèrement, qu'aurait-il pu faire d'autre là-bas ? De même que Doakes savait qui j'étais, je connaissais sa véritable nature : un tueur froid. Même sans le témoignage de Chutsky, je n'aurais eu aucun doute sur l'occupation de Doakes dans le carnaval sanglant qu'avait été le Salvador. Il devait être l'un des maîtres de cérémonie.

— C'est bon, arrêtez votre concours de regards, intervint Deborah. Il me faut des noms.

Doakes prit un des *pastelitos* et se cala au fond de sa chaise.

— Dites-moi plutôt où vous en êtes, suggéra-t-il. Il croqua dans son gâteau, et Deborah tapota du doigt sur la table avant de décider que c'était plus logique, en effet.

— Bon, d'accord, dit-elle. On a une vague description du type qui fait ça, et de sa camionnette. Elle est blanche.

Doakes secoua la tête.

— On s'en fout. On sait qui c'est.

— On a aussi pu identifier la première victime, ajoutai-je. Un homme du nom de Manuel Borges.

— Tiens, tiens, dit Doakes. Ce vieux Manny ? Vous auriez vraiment dû me laisser le buter.

— Un ami à vous ? demandai-je. Mais Doakes ne releva pas.

— Qu'est-ce que vous avez d'autre ? voulut-il savoir.

— Kyle a une liste de noms, répondit Deborah. Des hommes de la même unité. Il pensait que l'un d'eux serait la prochaine victime. Mais il ne m'a pas donné les noms.

— Bien sûr que non, dit Doakes.

— Alors il faut que vous nous les donniez, dit-elle.

Doakes sembla réfléchir quelques secondes.

— Si j'étais un superpro comme Kyle, je choisirais un de ces types et je le surveillerais. Deborah pinça les lèvres et hocha la tête. Le problème, c'est que je ne suis pas un superpro. Je suis juste un simple flic qui vient de la campagne.

— Vous voulez un banjo ? demandai-je. Mais, bizarrement, cela ne le fit pas rire.

— Je ne connais qu'un gars de l'ancienne équipe qui soit ici à Miami, poursuivit-il, après m'avoir lancé un méchant regard. Oscar Acosta. Je l'ai croisé au supermarché il y a deux ans. On pourrait le filer. Il pointa le menton vers Deborah. J'ai deux autres noms en tête. Vous pouvez les vérifier, voir s'ils sont à Miami. Il écartera les mains. C'est tout ce que j'ai. Je pourrais peut-être appeler d'anciens potes en Virginie, mais je sais pas trop dans quoi ça nous embarquerait. Il ajouta en grognant : De toute manière, ça leur prendrait deux jours pour décider ce que je leur demande vraiment et comment ils doivent réagir.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda Deborah. On file ce gars ? Celui que vous avez vu ? Ou on va lui parler ?

Doakes secoua la tête.

— Il se souvenait de moi. Je peux aller lui parler. Si vous essayez de le surveiller, il s'en apercevra aussitôt et disparaîtra. Il consulta sa montre. Trois heures moins le quart. Oscar sera rentré dans deux heures environ. Attendez que je vous appelle. Puis il m'adressa son sourire carnassier, puissance 120 watts, et me lança : Vous n'avez qu'à aller attendre avec votre jolie fiancée, avant de se lever et de quitter le café, en nous laissant l'addition.

Deborah me dévisagea.

— Ta fiancée ? s'étonna-t-elle.

— Ce n'est pas vraiment définitif, répondis-je.

— Quoi ? Tu es *fiancé* ?

— J'allais te le dire.

— Quand ça ? Lors du troisième anniversaire de mariage ?

— Quand je saurai comment ça m'est arrivé, dis-je. Je n'y crois toujours pas vraiment.

— Moi non plus, grommela-t-elle. Elle se leva. Allez, radine-toi. Je te ramène au boulot. Et après tu pourras aller attendre chez ta *fiancée*.

Je laissai de l'argent sur la table puis la suivis docilement.

Vince Masuoka passait dans le couloir au moment où Deborah et moi sortions de l'ascenseur.

— *Shalom*, mon petit poulet, lança-t-il. Comment va ?

— Il est fiancé, annonça Deborah avant que j'aie pu lui répondre. Vince la regarda comme si elle lui avait dit que j'étais enceinte.

— Il est quoi ? ? ?

— Fiancé. Il va bientôt se marier, expliqua-t-elle.

— Marié ? Dexter ? Son visage parut avoir du mal à trouver l'expression appropriée, ce qui se concevait puisque lui aussi passait son temps à simuler, l'une des raisons pour lesquelles je m'entendais avec lui : deux humains artificiels, aussi synthétiques l'un que l'autre. Il finit par se décider pour une mimique censée exprimer la surprise ravie, pas très convaincante, mais le choix était judicieux.

— *Mazel tov !* s'exclama-t-il. Et il me serra maladroitement dans ses bras.

— Merci, dis-je, encore complètement déconcerté moi-même par la nouvelle, me demandant si je serais obligé d'aller jusqu'au bout.

— Bon, fit-il, en se frottant les mains l'une contre l'autre, eh bien, cet événement ne peut pas rester impuni. Demain soir chez moi ?

— Pour quoi faire ? demandai-je.

Il m'adressa son plus beau sourire bidon.

— Un ancien rituel japonais qui remonte au shogunat Tokugawa. On se bourre la gueule et on regarde des films cochons, expliqua-t-il, puis il se tourna vers Deborah avec un regard concupiscent. On pourrait demander à ta sœur de surgir d'un gâteau en petite tenue.

— Tu peux te le foutre au cul ton gâteau, rétorqua Deb.

— C'est très gentil, Vince, mais je ne crois pas que... répondis-je, cherchant à éviter toute situation qui rendrait mes fiançailles plus officielles, et souhaitant également les empêcher d'échanger leurs petites remarques cinglantes avant que je n'attrape un gros mal de tête. Mais Vince ne me laissa pas finir.

— Non, non, dit-il, c'est absolument nécessaire. C'est une question d'honneur, pas moyen d'y échapper. Demain soir, à huit heures, précisa-t-il et, se tournant de nouveau vers Deborah alors qu'il s'éloignait, il ajouta : Il te reste vingt-quatre heures pour t'entraîner à danser avec tes pompons.

— Occupe-toi plutôt des tiens, répliqua-t-elle.

— Ha ! Ha ! fit-il de son horrible rire feint. Et il disparut au bout du couloir.

— Espèce de taré, marmonna Deborah, et elle partit dans la direction opposée. Tu n'as qu'à rester avec ta *fiancée* après le boulot. Je t'appellerai dès que j'aurai des nouvelles de Doakes.

La journée de travail était presque finie, de toute manière. Je fis un peu de rangement, commandai une caisse de Luminol auprès de notre fournisseur et accusai réception d'une demi-douzaine de notes de service qui s'étaient accumulées dans ma boîte e-mail. Puis, avec un sentiment de profonde satisfaction, je regagnai ma voiture afin de participer au carnage rassurant de l'heure de pointe. Je fis une halte chez moi pour prendre des habits de rechange ; Deb n'avait pas l'air d'être là, mais le lit était défait donc elle était passée. Je fourrai mes affaires dans un sac puis repris la route, cette fois pour me rendre chez Rita.

La nuit était tombée le temps que j'arrive dans sa rue. Je n'avais pas vraiment envie d'y aller, mais je ne savais trop que faire d'autre. Deborah s'attendait à m'y trouver si elle avait besoin de moi, et elle utilisait mon appartement. Alors je me garai dans l'allée de Rita et sortis de la voiture. Par pur réflexe, je jetai un coup d'œil de l'autre côté de la rue, à l'emplacement habituel du sergent Doakes. Il n'y était pas, évidemment. Il était occupé à parler avec Oscar, son ancien pote de l'armée. Et je pris soudain conscience que j'étais libre, délivré du regard hostile de ce chien de chasse qui m'avait si longtemps empêché d'être moi-même. Un hymne lent d'une pure joie noire monta en moi, accompagné par le contrepoint brutal d'une lune qui s'était mise à suinter à travers un long nuage bas, une lune aux trois-quarts, écarlate, encore vacillante et énorme dans le ciel sombre. Et la musique beuglait dans les haut-parleurs, atteignant les gradins supérieurs de l'Arène Diabolique de Dexter, où les murmures sournois se changèrent en une folle

acclamation afin de s'accorder au chant de la lune, scandant les mots *Fais-le, fais-le, fais-le* sur un rythme frénétique. Mon corps fut parcouru de frémissements comme je tombai en arrêt et pensai *Pourquoi pas ?*

Pourquoi pas, en effet ? Je pouvais m'éclipser pour quelques heures grisantes – en emportant, bien sûr, mon téléphone portable ; je tenais à me conduire de façon responsable. Mais pourquoi ne pas profiter de cette nuit de lune sans Doakes et m'aventurer dans la brise nocturne ? Les bottes rouges m'attiraient vers elles avec la force d'une marée d'équinoxe. Reiker ne vivait qu'à quelques kilomètres de là. Je pouvais y être en dix minutes, me glisser chez lui et mettre la main sur la preuve que je cherchais, puis... J'imaginai qu'il me faudrait improviser, mais la voix qui était juste en deçà du seuil de perception regorgeait d'idées, ce soir-là, et nous saurions certainement trouver le moyen de parvenir à la douce délivrance dont nous avions tous les deux tant besoin. Oh, fais-le, Dexter, hurlaient les voix et, alors que je me haussais sur la pointe des pieds pour les écouter et pensais à nouveau *Pourquoi pas ?* sans trouver d'objection valable...

... La porte de la maison de Rita s'ouvrit toute grande et Astor apparut sur le seuil.

— C'est lui ! cria-t-elle au reste de la maisonnée. Il est là ! Eh oui. J'étais bien là, et non là-bas. Prêt à me vautrer sur le canapé au lieu d'aller danser dans l'obscurité. Muni du masque ennuyeux de Dexter l'Habitué du Divan au lieu de la lame luisante du Justicier Noir.

— Salut, toi ! me lança Rita, m'accueillant avec une telle chaleur et une telle gaieté que j'en grinçai des dents, et la foule au fond de moi hurla sa déception tout en sortant du stade, le match étant fini, car que pouvions-nous faire d'autre ? Rien, bien sûr, et nous suivîmes donc docilement à l'intérieur la joyeuse procession de Rita, Astor et Cody le silencieux. Je réussis à ne pas gémir, mais vraiment, n'était-ce pas pousser le bouchon un peu loin ? N'étions-nous pas tous en train de profiter un peu trop du naturel enjoué de Dexter ?

Le dîner fut affreusement agréable, comme pour me prouver que je m'embarquais dans une existence faite de

bonheur et de côtelettes de porc, et je jouai le jeu, même si le cœur n'y était pas. Je découpai ma viande en petits morceaux, regrettant qu'il ne s'agisse pas d'autre chose, tout en pensant aux cannibales du Pacifique sud qui appelaient les humains du "porc long". Cela s'y prêtait, vraiment, parce que c'est cet autre porc que je mourais d'envie de trancher, et non ce truc tiède recouvert de sauce aux champignons dans mon assiette. Mais je souriais tout en plantant mon couteau dans les haricots verts et, je ne sais comment, je parvins à tenir ainsi jusqu'à la fin du repas. Épreuve par la côtelette : je survécus.

Après le dîner, Rita et moi bûmes tranquillement le café tandis que les enfants mangeaient de petites portions de yaourt glacé. Le café a beau être un stimulant, il ne m'aida en rien à trouver un moyen de me sortir de là, ne serait-ce que pour quelques heures, sans parler de la possibilité de m'arracher à cette félicité qui s'était approchée de moi en douce et m'avait sauté à la gorge. J'avais l'impression de perdre mes contours petit à petit et de disparaître derrière mon déguisement. Un beau jour, le joyeux masque en caoutchouc se confondrait avec mes traits et je finirais par devenir ce que j'avais fait semblant d'être, ayant pris l'habitude d'amener les enfants aux matchs de foot, d'acheter des fleurs lorsque j'avais trop bu, de comparer toutes les lessives et de faire des économies, au lieu de délester les scélérats de leur chair superflue. C'était une vision extrêmement déprimante et j'aurais peut-être eu un coup de blues si l'on n'avait sonné à la porte juste à ce moment-là.

— Ce doit être Deborah, dis-je. Je suis à peu près certain de ne pas avoir laissé percer dans ma voix l'espoir d'une délivrance. Je me levai et me dirigeai vers la porte d'entrée, l'ouvrant vivement pour me retrouver face à une femme corpulente aux longs cheveux blonds, l'air plutôt sympathique.

— Ah, dit-elle. Vous devez être heu... Est-ce que Rita est là ?

Eh bien, je devais effectivement être heu, même si je n'en avais pas eu connaissance jusqu'à présent. J'appelai Rita qui vint à la porte en souriant.

— Kathy ! s'écria-t-elle. Ça me fait plaisir de te voir. Comment vont les garçons ? Kathy vit juste à côté, m'expliqua-t-elle.

— Ah ha, fis-je. Je connaissais la plupart des enfants du quartier, mais pas leurs parents. Cette femme, manifestement, était la mère du petit voisin de onze ans, un peu vicieux sur les bords, et d'un frère plus âgé presque toujours absent. Partant du principe qu'elle n'était pas venue déposer une bombe ou une fiole d'anthrax, je souris et rejoignis Cody et Astor à table.

— Jason est en camp d'été, annonça Astor. Nick traîne toute la journée à la maison à attendre que la puberté lui fasse pousser la moustache.

— Seigneur ! s'exclama Rita.

— Nicky est un petit con, souffla Astor. Il voulait que je baisse mon pantalon pour qu'il puisse voir.

Cody fouetta son yaourt glacé le transformant en crème glacée.

— Écoute, Rita, je suis désolée de te déranger en plein repas, dit Kathy.

— On vient de terminer. Je peux t'offrir un café ? proposa Rita.

— Oh, non, je n'en bois plus qu'une tasse par jour, répondit Kathy. Ce sont les ordres du docteur. Mais je viens au sujet de notre chien : je me demandais si vous aviez vu Fripon ? Cela fait deux jours qu'il a disparu et Nick se fait un sang d'encre.

— Moi, je ne l'ai pas vu. Attends que je demande aux enfants, répondit Rita.

Mais alors qu'elle se tournait vers nous, Cody me regarda, se leva sans un mot puis quitta la pièce. Astor se leva également.

— On l'a pas vu, dit-elle. Pas depuis qu'il a renversé la poubelle la semaine dernière.

Et elle sortit elle aussi. Ils avaient laissé leur dessert sur la table, alors qu'il en restait la moitié.

Rita les regarda s'en aller bouche bée, puis elle se tourna de nouveau vers sa voisine.

— Je suis désolée, Kathy. Personne ne l'a vu, apparemment. Mais on ouvrira l'œil, promis ! Je suis sûre qu'il va revenir. Dis à Nick de ne pas s'inquiéter. Elle continua à papoter une minute avec Kathy tandis que je considérais le yaourt glacé et m'étonnais de la scène qui venait de se dérouler sous mes yeux.

La porte d'entrée se referma et Rita vint se rasseoir devant son café tiède.

— Kathy est très gentille, déclara-t-elle. Mais ses garçons ne lui laissent pas une minute de répit. Elle est divorcée. Son ex a acheté une maison à Islamorada : il est avocat. Il vit là-bas, alors Kathy a dû élever les enfants toute seule et je trouve qu'elle n'est pas toujours très ferme. Elle travaille comme infirmière dans le cabinet d'un podologue du côté de l'université.

— Et quelle est sa pointure ? l'interrompis-je.

— Je parle comme une commère, c'est ça ? demanda Rita. Elle se mordit la lèvre. Pardon. C'est peut-être parce que je m'inquiète un peu... Je suis sûre que c'est... Elle secoua la tête et me regarda. Dexter, est-ce que tu as...

Je ne sus jamais la suite parce qu'à cet instant mon téléphone portable se mit à sonner.

— Excuse-moi, dis-je en m'approchant de la table près de l'entrée, là où je l'avais posé.

— Doakes vient d'appeler, m'annonça Deborah sans prendre la peine de me saluer. Le type à qui il a parlé est en train de s'enfuir. Doakes le suit pour voir où il va, mais il a besoin de notre renfort.

— Vite, mon cher Watson, il n'y a pas une minute à perdre répliquai-je. Mais Deborah n'était pas d'humeur littéraire.

— Je passe te prendre dans cinq minutes, dit-elle.

## CHAPITRE XIX

Je quittai Rita après une brève explication et sortis attendre dehors. Deborah tint parole et cinq minutes et demie après son appel nous filions vers le nord, le long de Dixie Highway.

— Ils sont à Miami Beach, m'informa-t-elle. Doakes m'a dit qu'il était allé voir le mec, Oscar. Il lui a expliqué ce qui se passait. Oscar lui a demandé de le laisser un peu réfléchir. Doakes a dit d'accord, je t'appelle. Mais il s'est posté dans la rue pour surveiller la maison et, dix minutes plus tard, voilà que le mec est sorti de chez lui muni d'un sac de voyage et a sauté dans sa voiture.

— Pourquoi chercherait-il à s'enfuir maintenant ?

— Tu ne t'enfuirais pas si tu savais que Danco voulait ta peau ?

— Non, répondis-je, tout en imaginant avec un certain plaisir ce que je ferais si je me retrouvais nez à nez avec le Docteur. Je lui préparerais un piège et j'attendrais qu'il vienne. Et là..., pensai-je, sans en faire part à Deborah.

— Oui, bon, Oscar, ce n'est pas toi.

— Si peu de gens le sont... remarquai-je. Où est-ce qu'il va ? Elle fronça les sourcils et secoua la tête.

— Pour l'instant il a l'air de rouler sans but et Doakes est en train de le filer.

— Où est-ce qu'il pourrait nous conduire ? demandai-je.

Deborah secoua de nouveau la tête et doubla une vieille Cadillac décapotable pleine d'adolescents hystériques.

— On s'en fiche, dit-elle en remontant la bretelle qui menait à Palmetto Expressway le pied au plancher. Oscar est la

meilleure piste qu'on ait. S'il essaie de quitter la région, on le cueille, mais tant qu'il reste dans les parages il faut qu'on le suive de près pour voir ce qui se passe.

— Très bien, c'est vraiment une excellente idée, mais que risque-t-il de se passer exactement ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on en sache, Dexter ? rétorqua-t-elle brusquement. Ce qu'on sait, c'est que ce type sera une cible, tôt ou tard. Et lui aussi le sait maintenant. Peut-être qu'il essaie juste de voir s'il est suivi avant de s'enfuir. Merde, dit-elle en donnant un coup de volant pour éviter un vieux camion à plateforme remplie de cageots de poulets. Il devait rouler à cinquante à l'heure, n'avait pas de feux arrière et trois hommes étaient assis sur le chargement, retenant leur chapeau cabossé d'une main et s'agrippant à la cargaison de l'autre. Deborah les gratifia d'un coup de sirène alors qu'elle les dépassait. Les trois hommes ne bronchèrent pas.

— Bref, dit-elle en redressant le volant avant d'accélérer de nouveau. Doakes nous veut du côté de Miami au cas où Oscar se montrerait un peu trop téméraire. On va rester en face et remonter Biscayne Boulevard.

C'était logique : tant qu'Oscar restait sur Miami Beach, il ne pouvait fuir dans aucune direction. S'il tentait d'emprunter à toute vitesse l'un des ponts ou de filer vers le nord après Haulover Park, puis de traverser, on était là pour le pincer.

A moins qu'il n'ait un hélicoptère planqué quelque part, il était coincé. Je laissai Deborah conduire en paix ; elle continua à foncer vers le nord et réussit à ne tuer personne.

Parvenus à l'aéroport, nous bifurquâmes vers l'est sur la 836. La circulation se fit un peu plus dense, et Deborah, très concentrée, se faufila adroitement entre les voitures. Je gardai mes pensées pour moi tandis qu'elle déployait ses années de pratique à conduire dans Miami et gagnait ce qui s'apparentait à une course suicide à cent à l'heure contre un millier de participants. Nous arrivâmes sans encombre à l'échangeur de l'I-95 et continuâmes jusqu'à Biscayne Boulevard. Je pris une profonde inspiration puis expirai doucement, tandis que Deborah se glissait dans la circulation du centre-ville et retrouvait une vitesse normale.

La radio grésilla et la voix de Doakes se fit entendre dans le haut-parleur.

— Morgan, quelle est votre position ? Deborah saisit le micro et répondit :

— Biscayne, devant le pont de MacArthur Causeway.

Il y eut un bref silence, puis Doakes reprit :

— Il s'est arrêté près du pont mobile de Venetian Causeway. Postez-vous de l'autre côté.

— Message reçu, répondit Deborah, et je ne pus m'empêcher d'observer :

— Je me sens très important tout à coup de t'entendre dire ça.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

— Oh, rien, répondis-je.

Elle me lança un regard, son regard de flic sérieux, mais son visage était encore jeune et, l'espace d'un instant, il me sembla que nous étions redevenus gosses, assis dans la voiture de police de Harry en train de jouer aux gendarmes et aux voleurs sauf que, cette fois-ci, je jouais le rôle d'un gentil, une sensation des plus troublantes.

— Tu sais, c'est pas un jeu, Dexter, dit-elle, parce que bien sûr elle partageait ce souvenir. Il y va de la vie de Kyle. Et ses traits reprurent leur expression de gros poisson sévère tandis qu'elle poursuivait : Je me doute que ça ne signifie rien pour toi, mais je suis vraiment attachée à cet homme. Il me fait me sentir si... Merde. Tu vas te marier et pourtant tu ne pigeras jamais. Nous étions arrivés au feu de NE 15th Street et elle prit à droite. Ce qui restait de l'Omni Mall se dressait sur la gauche tandis que devant nous s'étirait le pont de Venetian Causeway.

— Je ne suis pas très doué pour les sentiments, Deb, expliquai-je. Et cette histoire de mariage me rend plus que perplexe. Mais je sais que je n'aime pas beaucoup te voir malheureuse.

Deborah s'arrêta de l'autre côté de la petite marina qui jouxte le vieux bâtiment du Miami Herald et fit demi-tour pour garer la voiture face à Venetian Causeway. Elle resta silencieuse un moment, puis elle fit siffler l'air entre ses dents et dit :

— Excuse-moi.

Je fus un peu pris au dépourvu car je dois avouer que je m'apprêtais à lui dire une phrase très similaire, afin de huiler les rouages de la machine sociale. Je l'aurais certainement formulée d'une façon légèrement plus ingénieuse, mais le message aurait été le même.

— De quoi ? demandai-je.

— Je ne cherche pas à... Je sais que tu es différent, Dex. J'essaie vraiment de m'y faire et... Mais il n'empêche que tu es mon frère.

— Adoptif, précisai-je.

— C'est des conneries, et tu le sais très bien. Tu es mon frère. Et je sais que tu es là uniquement pour moi.

— En fait, j'espérais avoir l'occasion de dire "Message reçu" à la radio tout à l'heure.

Elle s'étrangla de rire.

— D'accord, fais le con. Mais merci quand même.

— Y'a pas de quoi. Elle attrapa la radio.

— Doakes, qu'est-ce qu'il fait ?

Au bout d'un instant, Doakes répondit :

— On dirait qu'il parle dans un téléphone portable. Deborah fronça les sourcils et se tourna vers moi.

— S'il se fait la malle, qui pourrait-il appeler de son portable ?

Je haussai les épaules.

— Il est peut-être en train de chercher un moyen de quitter le pays. À moins que...

Je m'interrompis. L'idée était bien trop bête pour y songer sérieusement, et elle aurait dû quitter mon esprit aussitôt, mais, bizarrement, elle s'accrochait, se plantait dans la matière grise et agitait un petit drapeau rouge.

— Quoi ? voulut savoir Deborah. Je secouai la tête.

— Impossible. Insensé. Juste une pensée absurde qui refuse de partir.

— D'accord. Je t'écoute.

— Et si... Je t'ai avertie, c'est vraiment idiot.

— C'est encore plus bête de tourner autour du pot comme ça, rétorqua-t-elle d'un ton sec. Vas-y, accouche.

— Et si Oscar était en train d'appeler le Bon Docteur pour essayer de négocier son départ du pays ? avançai-je. En effet, ça paraissait vraiment stupide.

— Négocier avec quoi ? grogna Deb.

— Eh bien, Doakes a dit qu'il avait un sac. Il pourrait transporter de l'argent, des titres au porteur, une collection de timbres, que sais-je ? Mais il détient sans doute quelque chose qui pourrait avoir encore plus de valeur pour notre ami chirurgien.

— Comme quoi ?

— Il sait probablement où se cachent tous les autres membres de l'ancienne équipe.

— Merde, lâcha Deb. Il vendrait tous les autres en échange de sa vie ? Elle se mordilla la lèvre tout en réfléchissant. Au bout d'une minute, elle secoua la tête. Ça me semble vraiment tiré par les cheveux, dit-elle.

— Carrément ? Tu trouves donc ça plus qu'idiot...

— Comment Oscar aurait-il su où joindre le Docteur ?

— Un espion a toujours les moyens d'en dénicher un autre. Il y a des listes, des bases de données, des contacts mutuels, tu le sais très bien. T'as pas vu le film *La mémoire dans la peau* ?

— Si, mais comment sais-tu que Oscar l'a vu ? demanda-t-elle.

— Je cherche juste à t'expliquer que c'est possible.

— Mmm, mmm, dit-elle. Elle regarda par la fenêtre, pensive, puis fit une grimace et secoua la tête. Kyle m'a dit un truc, qu'au bout d'un moment on oubliait à quelle équipe on appartenait, comme au baseball quand on ne dépend d'aucune équipe. Si bien qu'on finissait par se lier avec des types de l'autre camp, et... Merde, ça c'est vraiment idiot.

— Donc quel que soit le camp de Danco, Oscar pourrait très bien trouver un moyen de le contacter.

— On s'en fout de toute manière. Nous, on peut pas, lança-t-elle.

Nous gardâmes tous les deux le silence un moment. Je supposai que Deb pensait à Kyle et se demandait si on le retrouverait à temps. Je tentai de m'imaginer éprouver les mêmes sentiments pour Rita, mais c'était peine perdue. Comme

Deborah l'avait si finement souligné, j'étais fiancé et pourtant je ne pigeais toujours pas. Et je ne pigerais jamais, d'ailleurs, ce que j'ai plutôt tendance à considérer comme une chance. Il m'a toujours semblé préférable de penser avec mon cerveau plutôt qu'avec certaines parties fripées situées légèrement plus bas. Non, mais c'est vrai ! Les gens ne se voient-ils pas lorsqu'ils se mettent à soupirer et à se pâmer, tout larmoyants et ramollis, rendus complètement idiots par quelque chose que même les animaux ont suffisamment de bon sens pour expédier au plus vite afin de pouvoir se consacrer à des occupations plus sensées, comme trouver de la viande fraîche ?

Nous étions bien d'accord : je ne pigeais pas. Alors je tournai mon attention de l'autre côté de la baie, vers les lumières tamisées des foyers que l'on apercevait tout au bout de la voie surélevée. Quelques immeubles se dressaient près du poste de péage, ainsi que plusieurs maisons dispersées. Peut-être que si je gagnais à la loterie, je pourrais demander à un agent immobilier de m'en montrer une qui aurait une petite cave, juste assez grande pour y dissimuler sous le sol le corps d'un certain photographe. Et comme me venait cette pensée, un doux murmure s'éleva de mon siège arrière personnel, mais évidemment je ne pouvais rien faire, si ce n'est peut-être applaudir la lune suspendue au-dessus de l'eau. Et par-delà les flots irisés retentit une sonnerie métallique, signalant que le pont mobile s'apprétrait à se lever.

La radio grésilla.

— Il repart, nous informa Doakes. Il va franchir le pont. Guettez-le. C'est un 4x4 Toyota.

— Je le vois, répondit Deborah dans le micro. On le suit. Le gros 4x4 déboucha sur la voie surélevée puis sur 15th Street quelques secondes à peine avant que le pont ne se lève. Après l'avoir laissé prendre un peu d'avance, Deborah déboîta et entama la poursuite. Arrivé à Biscayne Boulevard, il tourna à droite et un instant plus tard nous fimes de même.

— Il a pris le boulevard et se dirige vers le nord, annonça Deborah sur la radio.

— Faites pareil, répondit Doakes. Je continue de ce côté-ci.

Le 4x4 roulait à vitesse normale au milieu de la circulation relativement fluide, dépassant à peine la limite de vitesse, ce qui à Miami est considéré comme une allure de touriste, suffisamment lente pour justifier des coups de klaxon de la part des autres automobilistes. Mais Oscar n'avait pas l'air de s'en soucier. Il respectait tous les feux de signalisation et restait dans la file de droite, roulant tranquillement comme s'il n'allait nulle part en particulier, comme s'il effectuait une simple petite promenade nocturne.

Tandis que nous approchions de la voie surélevée de 79th Street, Deborah prit la radio.

— On est au niveau de 79th Street, dit-elle. Il n'a pas l'air pressé. Il se dirige vers le nord.

— Message reçu, répondit Doakes, et Deborah me lança un coup d'œil.

— Je n'ai rien dit, protestai-je.

— Tu l'as pensé très fort, dit-elle.

Nous continuâmes à rouler vers le nord, nous arrêtant à deux feux. Deborah s'efforçait de rester derrière plusieurs voitures, ce qui n'était pas une mince affaire à Miami, la plupart essayant par tous les moyens de contourner, dépasser ou éjecter les autres véhicules. Un camion de pompiers passa dans la direction opposée en faisant hurler sa sirène et en klaxonnant à chaque intersection. À en juger par l'effet produit sur les autres conducteurs, il aurait pu tout aussi bien s'agir d'un mouton qui bêlait. Ils ne tinrent aucun compte de la sirène et refusèrent de céder leur place durement gagnée dans la file anarchique. L'homme au volant du camion, étant un conducteur de Miami lui-même, réussit malgré tout à se frayer un chemin au rythme mêlé de la sirène et du klaxon. Duo pour un Bouchon.

Nous atteignîmes 123rd Street, le dernier endroit pour retourner à Miami Beach avant la 826 qui traverse North Miami Beach, mais Oscar poursuivit vers le nord. Deborah en informa Doakes.

— Mais où est-ce qu'il va, bon sang ? marmonna Deborah entre ses dents en reposant la radio.

— Peut-être qu'il se promène simplement, répondis-je. C'est une nuit magnifique.

— Mmm, mmm. Tu veux écrire un sonnet ?

Dans des circonstances normales, j'aurais eu une excellente riposte à cette petite pique mais, peut-être en raison de la nature palpitante de notre expédition, rien ne me vint. Quoi qu'il en soit, une petite victoire, si insignifiante fût-elle, ne pouvait pas faire de mal à Deb.

Quelques centaines de mètres plus loin, Oscar accéléra soudain dans la voie de gauche et tourna en coupant la route aux véhicules qui arrivaient en sens inverse, déclenchant un concert de klaxons furieux de la part des conducteurs qui circulaient dans les deux sens.

— Il a changé de direction, signala Deborah à Doakes. Il part vers l'ouest sur 135th Street.

— Je traverse derrière vous, répondit Doakes. Sur Broad Causeway.

— Qu'est-ce qu'il y a sur 135th Street ? me demanda Deb.

— L'aéroport d'Opa-Locka, l'informai-je. C'est tout droit, juste à quelques kilomètres d'ici.

— Merde, dit-elle en attrapant la radio. Doakes, l'aéroport d'Opa-Locka est dans cette direction.

— J'arrive, répliqua-t-il. Et j'entendis sa sirène se déclencher avant qu'il ne coupe la radio.

L'aéroport d'Opa-Locka était un lieu fréquenté de longue date par les trafiquants de drogue ainsi que par les groupes impliqués dans des opérations clandestines : un arrangement plutôt pratique quand on sait que la ligne de démarcation entre les deux est souvent assez floue. Oscar pouvait très bien avoir un petit avion qui l'attendait là-bas, prêt à l'emporter loin de ce pays en un clin d'œil, et à le conduire dans presque n'importe quel coin des Caraïbes, d'Amérique centrale ou du Sud, relié, évidemment, au reste du monde, même si je doutais qu'il ait en tête de rejoindre le Soudan ou Beyrouth ; un pays des Caraïbes paraissait plus vraisemblable. Dans tous les cas, fuir le pays semblait une sage décision vu les circonstances, et l'aéroport d'Opa-Locka était l'endroit le plus approprié pour le faire.

Oscar roulait un peu plus vite à présent, bien que 135th Street fût moins large que Biscayne Boulevard. Nous passâmes au-dessus d'un petit pont qui franchissait un canal, et au

moment où Oscar parvint de l'autre côté il accéléra brutalement, faisant crisser ses pneus dans un virage.

— Nom de Dieu, il a pris peur, dit Deborah. Il a dû nous repérer. Elle força son allure pour ne pas le perdre, restant toujours deux ou trois voitures derrière, même s'il semblait à peu près inutile désormais de prétendre ne pas le suivre.

Oscar avait pris peur, en effet, car il conduisait comme un fou à présent, risquant à tout instant d'emboutir les autres véhicules ou de monter sur le trottoir et, naturellement, Deb n'allait pas s'avouer vaincue à ce concours de bravache. Elle ne le lâcha pas, donnant de brusques coups de volant pour éviter les voitures qui essayaient encore de se remettre de leur rencontre avec Oscar. Un moment plus tard, il se déporta dans la file de gauche, forçant une vieille Buick à tournoyer sur elle-même, après quoi elle alla heurter le bord du trottoir puis enfonce une clôture grillagée devant le jardin d'une maison bleu clair.

La vue de notre petite voiture banalisée pouvait-elle être responsable d'un tel changement d'attitude ? C'était plutôt flatteur de penser que oui ; cela me faisait me sentir très important, mais je n'y croyais pas : jusqu'à présent, il s'était comporté avec calme et sang-froid. S'il avait voulu nous semer, il aurait certainement tenté une manœuvre plus subtile, comme essayer de traverser le pont basculant au moment où il se levait. Alors pourquoi avait-il paniqué tout à coup ? Juste histoire de m'occuper, je me penchai en avant et jetai un coup d'œil dans le rétroviseur de droite. Un avertissement sur le miroir m'informait que les objets étaient plus proches qu'ils ne paraissaient. En l'occurrence, ce fut loin d'être une pensée réjouissante car la seule chose qui apparaissait dans le rétroviseur à cet instant...

... c'était une camionnette blanche toute cabossée.

Elle nous suivait, et suivait Oscar. Elle roulait à la même vitesse que nous et se faufilait elle aussi entre les voitures.

— O.K., dis-je. Pas si bête, en fait. Et je haussai la voix pour couvrir le crissement des pneus et les klaxons des autres automobilistes. Dis, Deborah. Je ne veux pas te distraire de ta

conduite, mais lorsque tu auras une seconde, pourras-tu regarder dans ton rétro ?

— Ça veut dire quoi, bordel ? lança-t-elle d'un ton hargneux. Mais elle jeta tout de même un coup d'œil dans le rétroviseur. Par chance la route était toute droite à cet endroit-là, parce que l'espace d'une seconde elle oublia presque qu'elle était en train de conduire. Oh merde, souffla-t-elle.

— Oui, c'est exactement ce que je pensais.

La voie surélevée de l'I-95 venait couper la route en hauteur un peu plus loin devant et, juste avant de passer dessous, Oscar fit une violente embardée vers la droite, traversa les trois voies, puis bifurqua dans une rue transversale qui longeait l'autoroute. Deborah jura et donna un grand coup de volant pour le suivre.

— Dis-le à Doakes ! m'ordonna-t-elle et, saisissant la radio, je m'exécutai.

— Sergent Doakes, nous ne sommes pas seuls. La radio émit un sifflement.

— Ça veut dire quoi, bordel ? s'exclama Doakes. À croire qu'il avait entendu la réponse de Deborah quelques secondes plus tôt et qu'il tenait absolument à la répéter.

— On vient juste de tourner à droite sur 6th Avenue et on est suivis par une camionnette blanche. Il n'y eut pas de réponse, alors je repris : Ai-je précisé que la camionnette était blanche ? Et cette fois j'eus la grande satisfaction d'entendre le sergent Doakes grommeler :

— L'enculé.

— C'est exactement ce qu'on pensait, répondis-je.

— Laissez passer la camionnette devant et suivez-la, ordonna-t-il.

— Sans déconner, marmonna Deborah entre ses dents, puis elle dit quelque chose de bien pire. Je fus tenté d'exprimer quelque chose de similaire, parce qu'au moment où Doakes déconnecta sa radio, Oscar entreprit de remonter la bretelle menant à l'I-95, avec notre voiture toujours dans son sillage, puis, à la dernière seconde, il braqua à fond pour repartir dans l'autre sens, redescendit la route et rejoignit 6th Avenue. Son 4x4 rebondit sur la chaussée et fit plusieurs zigzags vers la droite avant d'accélérer de nouveau et de se redresser. Deborah

freina brutalement et nous exécutâmes un demi-tour sur nous-mêmes ; la camionnette blanche nous dépassa, rebondit elle aussi sur la pente puis réduisit la distance avec le 4x4. Aussitôt, Deborah rétablit notre trajectoire et suivit les deux autres véhicules.

La route sur laquelle nous roulions à présent était étroite, bordée à droite par une rangée de maisons et à gauche par un haut talus en ciment jaune qui soutenait l'I-95. Nous continuâmes ainsi sur plusieurs centaines de mètres, reprenant de la vitesse. Un vieux couple tout ratatiné qui se tenait par la main marqua un temps d'arrêt sur le trottoir, pour regarder passer en trombe notre étrange défilé. C'est peut-être mon imagination, mais je crus les voir vaciller sous l'effet du souffle causé par le passage de la voiture d'Oscar et de la camionnette.

Nous réussîmes à nous rapprocher un peu de la camionnette, laquelle rejoignit presque le véhicule tout-terrain. Mais Oscar continuait à accélérer. Il brûla un stop, nous obligeant à faire une embardée devant une fourgonnette qui décrivait un cercle au milieu de la route dans le but d'éviter le 4x4 et la camionnette. Elle essaya maladroitement de se dégager en marche arrière et finit par aller s'écraser contre une bouche d'incendie. Mais Deb serra juste un peu plus les mâchoires et contourna la fourgonnette en faisant crisser ses pneus, puis dépassa l'intersection, sans prêter attention aux klaxons ni à la fontaine d'eau qui s'échappait de la bouche d'incendie brisée, avant de réduire de nouveau la distance avec les deux autres véhicules.

Oscar se trouvait à quelques centaines de mètres d'un carrefour important, et le feu était rouge. Même de là où j'étais, je pouvais voir qu'un flux continu de voitures franchissait l'intersection. Bien sûr, personne n'est éternel ici-bas mais ce n'était vraiment pas la façon dont j'aurais souhaité mourir si l'on m'avait donné le choix. Regarder la télé avec Rita me parut nettement plus attrayant tout à coup. Je voulus trouver un moyen poli mais convaincant de persuader Deborah de ralentir pour humer l'air un instant mais, juste au moment où j'en avais le plus besoin, mon puissant cerveau parut s'arrêter et, avant

que je parvienne à le faire redémarrer, Oscar ne fut plus qu'à quelques mètres du feu.

Il est fort probable qu'Oscar était allé à la messe cette semaine-là parce que le feu passa au vert à l'instant où il s'engageait à fond dans le carrefour. La camionnette blanche le suivait de près et freina à mort pour éviter une petite voiture bleue qui avait dû passer à l'orange. Puis ce fut notre tour ; le feu était franchement vert à présent. Nous contournâmes la camionnette et réussîmes presque à arriver en face, mais on était à Miami, il ne fallait pas l'oublier : une bétonnière brûla le feu derrière la voiture bleue, nous passant juste devant. Ma gorge se serra tandis que Deborah enfonçait furieusement la pédale du frein. Nous dérapâmes sur la chaussée et allâmes violemment heurter le bord du trottoir ; les deux roues de gauche montèrent alors sur le trottoir avant de rebondir sur le macadam.

— Très joli, observai-je comme Deborah accélérerait de nouveau. Et elle aurait peut-être pris la peine de me remercier de mon compliment si la camionnette n'avait choisi de profiter de notre ralentissement pour remonter à notre niveau et nous tamponner. L'arrière de notre voiture pivota vers la gauche, mais Deborah réussit à la redresser.

La camionnette nous percuta à nouveau, plus fort cette fois, juste derrière ma portière et, alors que je fus propulsé en avant sous le coup, elle s'ouvrit brusquement. La voiture fit une embardée et Deborah freina ; peut-être pas la meilleure stratégie car la camionnette accéléra en même temps et cette fois donna un coup si fort que ma portière se détacha et tomba en rebondissant sur la chaussée, puis alla percuter la camionnette au niveau de sa roue arrière avant de tournoyer sur le sol, comme une roue déformée, en jetant des étincelles.

Je vis la camionnette osciller légèrement puis j'entendis le clappement d'un pneu éclaté. Le mur blanc se rabattit alors de nouveau contre nous. Notre voiture eut deux roues soulevées du sol un instant, puis elle fit une embardée vers la gauche, monta sur le trottoir avant de passer à travers une clôture grillagée qui séparait la route d'une bretelle d'accès à l'I-95. Nous tournoyâmes sur place comme si les pneus glissaient sur du

beurre. Deborah se cramponna au volant en montrant les dents, et nous réussîmes presque à atteindre l'autre côté de la chaussée. Mais bien sûr, moi je n'étais pas allé à la messe cette semaine-là, et au moment où nos deux roues avant atteignaient le bord du trottoir d'en face, un énorme 4x4 rouge vint percuter notre aile arrière. Nous fûmes projetés sur la partie herbeuse de l'intersection de l'autoroute qui entourait un large étang. Je n'eus que quelques secondes pour m'apercevoir que l'herbe rase semblait permutter avec le ciel nocturne. Puis la voiture rebondit violemment sur le sol et l'airbag du passager m'explosa à la figure. J'eus l'impression de m'être battu à coups de coussin avec Mike Tyson. J'étais encore groggy lorsque la voiture retomba sur le toit, en plein dans l'étang, et commença à se remplir d'eau.

## CHAPITRE XX

Je n'ai aucune gêne à parler de mes modestes talents. Par exemple, j'admetts sans complexe que je suis plus fort que la moyenne à formuler des remarques intelligentes, et j'ai aussi le don de me faire apprécier des gens. Mais il faut me rendre cette justice, je suis également toujours disposé à reconnaître mes faiblesses et, en l'occurrence, une rapide introspection m'obligea à concéder que respirer sous l'eau n'entrait pas dans mes compétences. Et tandis que, suspendu par ma ceinture de sécurité, complètement sonné, je regardais l'eau envahir la voiture en tourbillonnant autour de moi, je commençai à me dire que c'était un énorme défaut.

La dernière vision que j'eus de Deborah avant que l'eau ne recouvre sa tête n'était pas plus réconfortante. Pendue également par sa ceinture, immobile, elle avait les yeux fermés et la bouche ouverte, tout à l'inverse de d'habitude, ce qui n'était certainement pas bon signe. Puis l'eau monta jusqu'à mes yeux, et je ne vis plus rien.

Il me plaît aussi à penser que je suis prompt à réagir dans les situations d'urgence, alors j'ose espérer que mon état d'apathie soudain était dû au fait d'avoir été secoué dans tous les sens puis assommé par un airbag. Quoi qu'il en soit, je restai ainsi suspendu à l'envers pendant ce qui me parut une éternité, et j'ai un peu honte d'avouer que je passai l'essentiel du temps à pleurer ma mort. Ce Cher Dexter Défunt... il était promis à un tel avenir, il lui restait tant de compagnons de voyage à disséquer, le voilà tragiquement fauché dans la fleur de l'âge. Hélas, Passager Noir, je le connaissais bien. Sans compter que le

pauvre garçon était enfin sur le point de se marier. Quelle immense tristesse. Je me représentai Rita vêtue de blanc en train de sangloter devant l'autel, deux bambins gémissant à ses pieds. L'adorable petite Astor, ses cheveux relevés en une coiffure bouffante, sa robe de demoiselle d'honneur vert clair à présent trempée de larmes. Et le silencieux Cody dans son minuscule smoking, le regard fixé vers le fond de l'église, qui attendait, tout en repensant à notre matinée de pêche et en se demandant quand il aurait de nouveau l'occasion de planter son couteau dans un poisson, puis de tourner la pointe lentement, pour regarder le sang rouge vif perler sur la lame, le sourire aux lèvres, et...

Attends une minute, Dexter. D'où me venait cette image ? Question purement rhétorique, bien sûr ; je n'avais pas besoin que le sourd grondement amusé de mon vieil ami intérieur me donne la réponse. Mais, avec son encouragement, je réussis à assembler quelques morceaux éparpillés en une moitié de puzzle et pris conscience que Cody...

N'est-ce pas étrange ces pensées qui nous viennent lorsque nous sommes sur le point de mourir ? La voiture reposait à présent sur son toit aplati et n'était plus animée que d'un très léger balancement ; elle était remplie d'une eau si épaisse et boueuse que j'aurais été incapable de voir une fusée de détresse s'embraser devant mon nez. Et pourtant je voyais Cody très clairement, plus clairement même que la dernière fois où nous nous étions trouvés dans la même pièce ; et derrière cette image très nette de sa petite silhouette se dressait une ombre géante, une forme noire sans traits qui néanmoins avait l'air de rire.

Était-ce possible ? Je repensai à nouveau à la façon dont il avait enfoncé si joyeusement le couteau dans son poisson. Je pensai à la curieuse réaction qu'il avait eue à l'annonce de la disparition du chien des voisins : la même que la mienne à son âge lorsqu'on m'avait questionné à propos d'un chien du quartier que j'avais capturé pour me livrer à mes expériences. Et je me souvins que lui aussi avait vécu un traumatisme psychique lorsque son père biologique, sous l'emprise de la drogue, l'avait attaqué, lui et sa sœur, et dans un accès de fureur terrifiante les avait battus avec une chaise.

C'était absolument inconcevable. Une pensée ridicule, mais... Tous les éléments concordaient. C'était d'une logique et d'une poésie parfaites.

J'avais un fils.

Quelqu'un qui était Exactement Comme Moi.

Mais lui n'aurait pas de père adoptif avisé pour accompagner ses premiers pas dans le monde des couteaux et des scies, pas de Harry omniscient pour lui apprendre à vivre selon sa vraie nature, pour l'aider à évoluer, de l'enfant désœuvré, qu'il était – ressentant juste le besoin impérieux de tuer – en un grand Justicier, personne pour le guider, patiemment et à pas prudents à travers tous les obstacles, sur la voie de la lame luisante ; il n'y aurait absolument personne pour Cody si Dexter mourait maintenant.

Ce serait bien trop mélodramatique d'affirmer : "Cette pensée me poussa immédiatement à agir", et je n'ai pas recours au mélodrame sans raison ; je le réserve toujours à une audience. Néanmoins, à l'instant où je pris conscience de la véritable nature de Cody, j'entendis, comme en écho, une voix désincarnée qui disait : "Défais ta ceinture, Dexter." Et, je ne sais comment, je réussis à déplacer mes doigts, devenus soudain énormes et gourds, jusqu'à l'attache de la ceinture et à chercher à tâtons le poussoir. J'avais l'impression d'essayer de faire passer un jambon par le chas d'une aiguille, mais à force d'appuyer et de pousser je sentis enfin quelque chose céder. Le résultat, évidemment, fut que ma tête alla heurter le plafond, assez fort d'ailleurs quand on songe que j'étais sous l'eau. Le choc que je reçus sur le crâne finit de me remettre les idées en place ; je me redressai et me tournai vers l'ouverture ménagée à l'endroit de la portière. Je parvins à m'extraire de la carrosserie et me retrouvai le nez dans la boue qui tapissait le fond de l'étang.

Je m'accroupis et poussai du pied pour rejoindre la surface. Ce mouvement ne fut pas des plus énergiques, mais il suffit car l'étang n'était profond que d'un mètre. Je m'agenouillai d'abord avant de me relever complètement en chancelant, et je restai immobile dans l'eau quelques instants, à tousser et aspirer l'air délicieux. L'air, un élément merveilleux et sous-évalué. Il est si

vrai que nous n'appréciions les choses qu'au moment de les perdre. Que c'était terrible de songer à tous les pauvres gens du monde qui sont privés d'air, des gens comme...

... Deborah ?

Un véritable être humain aurait peut-être pensé beaucoup plus tôt à sa sœur qui était en train de se noyer, mais bon, après tout ce que je venais d'endurer, il ne fallait pas trop en demander à l'imitation que j'étais. Et puis je pensais à elle maintenant ; sans doute n'était-il pas trop tard pour remédier à la situation. Même si je ne rechignais pas à lui venir en aide, je ne pouvais m'empêcher de me dire que, ce soir, l'on exigeait beaucoup du Docile et Dévoué Dexter. À peine sorti de l'eau, il fallait qu'il y replonge.

Mais la famille, c'est la famille, et me plaindre ne m'avait jamais été d'un grand secours. Je pris une profonde inspiration et me glissai à nouveau dans l'eau fangeuse, tâtonnant autour de moi pour retrouver le passage de la portière avant de m'introduire à l'avant de la voiture renversée. Quelque chose me gifla le visage puis m'attrapa vivement par les cheveux ; j'espérais que c'était Deborah elle-même, car tout autre créature qui se serait trouvée sous l'eau aurait certainement eu des dents beaucoup plus acérées. Je levai le bras et essayai de lui faire lâcher prise. Il m'était déjà suffisamment difficile de retenir mon souffle et d'essayer de me déplacer à l'aveuglette sans avoir en plus à subir une coupe de cheveux improvisée. Mais Deborah serrait fort ; un bon signe en soi, puisque cela signifiait qu'elle était encore en vie, mais j'en vins à me demander lesquels de mes poumons ou de mon cuir chevelu céderaient en premier. Ça ne pouvait pas durer ; je me servis de mes deux mains et réussis enfin à détacher ses doigts de ma fragile chevelure. Puis je suivis son bras jusqu'à l'épaule et tâtonnai tout autour afin de trouver la ceinture de sécurité. Je glissai alors ma main le long de la courroie jusqu'à l'attache, et appuyai sur le poussoir.

Ah mais, bien sûr, il était bloqué. On savait déjà que c'était une de ces journées où rien n'allait. Les ennuis n'avaient pas cessé de s'enchaîner, et il n'était pas question d'espérer que le moindre événement se déroule normalement. Comme pour confirmer cette réflexion, un blurp se fit entendre près de mon

oreille, et je m'aperçus que Deborah n'avait plus d'air et s'essayait à présent à respirer l'eau. Il était possible qu'elle y parvienne mieux que moi, mais j'en doutais un peu.

Je m'enfonçai davantage dans l'eau et calai mes genoux contre le toit de la voiture, puis coinçai mon épaule au niveau de la taille de Deb et poussai, afin de dégager son poids de la ceinture de sécurité. Puis je relâchai autant que je pus la ceinture en la faisant coulisser. Prenant alors appui sur mes pieds, je tirai Deborah pour la libérer. Elle était toute molle dans mes bras ; peut-être que malgré tous mes vaillants efforts il était trop tard. Je me faufilai par l'ouverture en la tirant derrière moi. Ma chemise s'accrocha quelque part et se déchira, mais je finis de m'extirper de la voiture et me redressai pour la seconde fois en chancelant dans l'air nocturne.

Deborah était un poids mort dans mes bras et un filet d'eau vaseuse s'écoulait de sa bouche. Je la hissai sur mon épaule et pataugeai dans la boue en direction de l'herbe. Chaque pas me coûta, et je perdis ma chaussure gauche avant même d'avoir fait deux mètres. Mais, après tout, les chaussures sont plus faciles à remplacer que les sœurs, alors je persévérai jusqu'à ce que je finisse par grimper sur l'herbe et déposer Deborah sur le dos à même la terre ferme.

Non loin de là une sirène retentit, suivie presque aussitôt par une autre. Suprême Bonheur : l'aide n'allait pas tarder à arriver. Peut-être, d'ailleurs, m'apporterait-on une serviette. Mais je n'étais pas certain que Deborah tienne aussi longtemps. Alors je me laissai tomber à côté d'elle, la renversai sur mon genou et lui fis expulser autant d'eau qu'il me fut possible. Puis je l'allongeai sur le dos, ôtai avec mon doigt un peu de boue de ses lèvres et me mis à lui faire du bouche-à-bouche pour la réanimer.

Ma seule récompense d'abord fut de recevoir un autre filet d'eau vaseuse, ce qui ne rendit en rien mon travail plus agréable. Mais je persistai, et bientôt Deborah fut secouée par une convulsion avant de dégurgiter une grosse quantité d'eau – en grande partie sur moi, malheureusement. Elle toussa horriblement, prit une inspiration qui rappelait le bruit que font les gonds rouillés en s'ouvrant, puis lâcha :

— Bordel...

Pour une fois, j'appréciai réellement son attitude de dure à cuire.

— Content de te revoir parmi nous, dis-je. Deborah roula faiblement sur le ventre et essaya de se relever à quatre pattes. Mais elle s'écroula de nouveau, la respiration coupée par la douleur.

— Oh, non. Merde, j'ai quelque chose de cassé, gémit-elle.

Elle tourna la tête sur le côté et vomit encore un peu, cambrant le dos et aspirant péniblement de grosses goulées d'air entre deux spasmes. Je la regardai, et j'avoue que je me sentis assez fier de moi. Dexter le Canard Plongeur s'en était bien tiré et avait sauvé la situation.

— C'est pas génial de vomir ? lui lançai-je. Disons, par rapport à l'autre possibilité ? Bien sûr, une réplique cinglante était au-dessus des forces de ma pauvre sœur, mais je fus content de constater qu'il lui restait suffisamment d'énergie pour murmurer : "Va te faire foutre."

— Où est-ce que ça fait mal ? lui demandai-je.

— Nom de Dieu, dit-elle, d'une voix très faible. J'arrive pas à bouger mon bras gauche. Tout le bras...

Elle s'interrompit et essaya de bouger le bras en question, ne réussissant qu'à s'infliger une énorme douleur. Elle aspira l'air en sifflant, ce qui la fit à nouveau tousser faiblement, puis elle retomba sur le dos et respira de façon très saccadée.

Je m'agenouillai à côté d'elle et tâtaï doucement le haut de son bras.

— Là ? lui demandai-je. Elle secoua la tête. Je remontai ma main, touchant l'articulation de l'épaule puis la clavicule, et je n'eus pas besoin de lui demander si c'était l'endroit. Elle retint brusquement sa respiration, battit des paupières et, même à travers la boue qui maculait son visage, je la vis pâlir considérablement.

— Ta clavicule est cassée, déclarai-je.

— C'est pas possible, protesta-t-elle d'une voix faible et râpeuse. Il faut que je retrouve Kyle.

— Non, répliquai-je. Il faut que tu ailles aux urgences. Si tu essaies de te déplacer dans l'état où tu es, tu vas finir à côté de lui, ligotée sur une table, et on ne sera pas plus avancé.

— Je *dois* le trouver, insista-t-elle.

— Deborah, je viens de t'extraire d'une voiture engloutie et d'abîmer par la même occasion une très jolie chemise. Tu voudrais que mon sauvetage héroïque n'ait servi à rien ?

Elle toussa à nouveau, et grogna de douleur comme sa clavicule suivait les mouvements de sa respiration spasmodique. Je voyais bien qu'elle n'avait pas fini de discuter, mais elle commençait à s'apercevoir qu'elle souffrait le martyre. Et puisque notre conversation ne menait nulle part, je ne fus pas mécontent de voir Doakes arriver, suivi presque aussitôt par deux ambulanciers.

Le bon sergent me regarda méchamment, comme si c'était moi qui avais poussé la voiture dans l'étang avant de la retourner sur le toit.

— Vous les avez perdus, hein, dit-il. Un reproche qui me parut terriblement injuste.

— Oui, cela s'est avéré beaucoup plus dur que je ne croyais de les suivre dans une voiture à l'envers et sous l'eau, répondis-je. La prochaine fois, vous n'aurez qu'à essayer et nous on restera là à râler.

Doakes se contenta de me lancer un regard furieux et d'émettre un grognement. Puis il s'agenouilla à côté de Deborah et lui demanda :

— Vous êtes blessée ?

— La clavicule, répondit-elle. Elle est cassée.

À présent que l'état de choc passait, elle luttait contre la douleur en se mordant la lèvre et en prenant de petites inspirations saccadées. J'espérai que les ambulanciers auraient quelque chose de plus efficace pour elle.

Doakes resta silencieux. Il leva juste ses yeux vers moi, avec la même expression furieuse. Deborah tendit vers lui son bras qui n'était pas blessé et agrippa sa manche.

— Doakes, dit-elle, et il tourna ses yeux vers elle. Trouvez-le.

Il la regarda sans rien dire tandis qu'elle s'arrêtait de respirer et serrait les dents sous l'effet d'une nouvelle vague de douleur.

— On arrive, lança l'un des ambulanciers. C'était un jeune homme maigre aux cheveux dressés en pointes sur le crâne. Lui et son collègue, plus âgé et plus corpulent, avaient fait passer leur brancard par le trou que la voiture de Deborah avait formé dans la clôture grillagée. Doakes voulut se relever pour les laisser s'approcher de Deborah, mais celle-ci se cramponna à son bras avec une force surprenante.

— Trouvez-le, répéta-t-elle.

Doakes ne fit que hocher la tête, mais cela suffit à Deb ; elle lâcha son bras et il se leva. Les ambulanciers fondirent sur Deborah, l'examinèrent rapidement puis la hissèrent sur le brancard qu'ils roulèrent aussitôt en direction de l'ambulance. Je la regardai s'éloigner, me demandant ce qu'il était advenu de notre cher ami à la camionnette blanche. Il avait un pneu crevé : jusqu'où pourrait-il aller ? Il était assez vraisemblable qu'il tente de s'emparer d'un autre véhicule, plutôt que d'appeler son assistance automobile pour qu'on vienne l'aider à changer son pneu. On allait donc probablement retrouver dans les parages la camionnette abandonnée, et une voiture serait sans doute signalée disparue.

Sous une impulsion qui me parut extrêmement généreuse compte tenu de son attitude envers moi, je m'approchai de Doakes pour lui communiquer ma pensée. Mais je n'avais fait qu'un pas vers lui lorsque j'entendis un gros raffut du côté de la rue. Je me tournai pour voir.

Je vis un homme trapu d'âge moyen vêtu juste d'un boxer courir vers nous en plein milieu de la rue. Son ventre retombait par-dessus l'élastique du short et était ballotté dans tous les sens par la course ; il était évident qu'il n'était pas très entraîné, et il ne se facilitait pas la tâche en agitant les bras au-dessus de la tête et en hurlant : « Hé ! Hé ! Hé ! » tout en courant. Le temps qu'il traverse la bretelle de l'I-95 et arrive jusqu'à nous, il était hors d'haleine, incapable d'articuler le moindre mot, mais j'avais une idée assez précise de ce qu'il voulait nous dire.

— La camionnette... réussit-il à balbutier avec un accent cubain.

— Une camionnette blanche ? Avec un pneu à plat ? Et votre voiture a disparu ? demandai-je. Et Doakes me regarda.

L'homme à bout de souffle secouait la tête.

— Une camionnette blanche, ça oui. J'ai entendu dedans des bruits de chien que je croyais blessé, expliqua-t-il, avant de s'interrompre pour prendre une profonde inspiration et pouvoir communiquer toute l'horreur de ce qu'il avait vu. Et alors...

Mais il dépensait sa salive, et son souffle surtout, pour rien. Doakes et moi remontions déjà la rue à toutes jambes dans la direction d'où il était venu.

## CHAPITRE XXI

Apparemment le sergent Doakes oublia qu'il était censé me suivre parce qu'il arriva à la camionnette bien avant moi. Évidemment, il avait l'énorme avantage de courir avec ses deux chaussures, mais tout de même il allait vraiment vite. La camionnette était montée sur le trottoir, devant une maison orange pâle entourée d'un mur de corail. Le pare-chocs avant avait heurté un poteau d'angle qui s'était affaissé ; l'arrière du véhicule faisait face à la rue, de sorte qu'on pouvait voir la plaque d'immatriculation jaune vif "Choisissez la vie".

Le temps que je rattrape Doakes, il avait déjà ouvert la portière arrière, et j'entendis l'espèce de gémississement s'échapper de l'intérieur. On n'aurait pas tout à fait dit un chien cette fois, ou alors c'est juste que je commençais à m'habituer. Le ton était légèrement plus aigu, et le rythme un peu plus saccadé ; cela ressemblait davantage à un gargouillement strident qu'à une tyrolienne, mais pas de doute, c'était bien, de nouveau, le cri d'un mort vivant.

Il était attaché à une banquette de voiture sans dossier qui avait été disposée le long d'un des côtés du véhicule. Les yeux dépourvus de paupières roulaient avec frénésie dans tous les sens, et la bouche sans lèvres et sans dents était figée en un O ; il se tortillait comme le font les bébés, mais sans les bras et les jambes il avait du mal à effectuer de vrais mouvements.

Doakes était penché au-dessus de lui et regardait ce qu'il restait de son visage avec un manque total d'expression.

— Franck, dit-il. Et la créature roula ses yeux vers lui. Le hurlement cessa quelques secondes, puis reprit sur un ton encore plus aigu, un cri d'agonie aux accents suppliants.

— Vous le reconnaisez, celui-ci ? demandai-je.

Doakes hocha la tête.

— Franck Aubrey, répondit-il.

— Comment pouvez-vous être si sûr ? demandai-je.

Parce que, honnêtement, on aurait tendance à croire que tous les êtres humains qui se retrouvaient dans cet état seraient horriblement difficiles à différencier. Les seules marques distinctives que je discernais étaient les rides sur le front.

Doakes, les yeux toujours rivés sur lui, émit un grognement et, de la tête, indiqua le côté du cou.

— Le tatouage. C'est Franck. Il grogna de nouveau, se pencha en avant et toucha du doigt un petit morceau de papier scotché à la banquette. Je m'approchai pour jeter un coup d'œil : de la même écriture tremblée, le Docteur Danco avait cette fois tracé le mot « HONNEUR ».

— Appelez les ambulanciers, me lança Doakes.

Je courus jusqu'à l'ambulance dont ils étaient juste en train de refermer les portières.

— Vous pouvez en caser un autre ? leur demandai-je. Il ne prendra pas beaucoup de place mais il va avoir besoin d'une forte dose de calmants.

— Dans quel état il est ? demanda l'infirmier bizarrement coiffé.

C'était une question très pertinente pour quelqu'un qui exerçait ce métier-là, mais les seules réponses qui me vinrent me semblaient un peu désinvoltes, alors je répondis simplement :

— Vous aurez sans doute aussi besoin d'une bonne dose de calmants.

Ils me dévisagèrent, l'air de croire que je plaisantais et que je ne me rendais pas vraiment compte de la gravité de la situation. Puis ils se regardèrent et haussèrent les épaules.

— O.K., dit l'homme plus âgé. On va lui faire une petite place.

L'autre secoua la tête, mais il se tourna et rouvrit les portières de l'ambulance afin d'en extraire un brancard.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la camionnette accidentée de Danco, je grimpai à l'arrière du véhicule pour voir comment se portait Deb. Elle avait les yeux fermés et était très pâle, mais elle semblait respirer un peu plus aisément. Elle ouvrit un œil et me regarda.

— On n'avance pas, remarqua-t-elle.

— Docteur Danco s'est planté avec la camionnette.

Elle se raidit et tenta de se redresser, les deux yeux grand ouverts.

— Vous l'avez arrêté ?

— Non, Deb. Il n'y avait que son passager. Il s'apprêtait sûrement à le livrer parce qu'il est terminé.

Je la trouvais déjà pâle, mais là je crus qu'elle allait s'évanouir.

— Kyle, dit-elle.

— Non. D'après Doakes, c'est quelqu'un qui s'appelle Franck.

— Tu en es sûr ?

— Il a l'air formel. Il y a un tatouage sur son cou. Ce n'est pas Kyle, Deb.

Deborah ferma les yeux et se laissa retomber sur son lit à roulettes, comme un ballon qui se dégonfle.

— Dieu merci, souffla-t-elle.

— J'espère que ça ne te dérange pas de partager ton taxi avec Franck.

Elle secoua la tête.

— Non, non, répondit-elle, puis ses yeux se rouvrirent. Dexter. Fais pas le con avec Doakes. Aide-le à trouver Kyle. S'il te plaît.

Le sédatif avait vraiment dû faire effet, parce que j'aurais pu compter sur un seul doigt le nombre de fois où elle m'avait demandé quelque chose d'un ton si plaintif.

— D'accord, Deb. Je vais faire de mon mieux, répliquai-je, et ses yeux se refermèrent doucement.

— Merci, dit-elle.

Je regagnai la camionnette de Danco juste à temps pour voir, à quelques mètres de là, l'infirmier plus âgé se redresser, sans doute après avoir vomi, et se tourner vers son collègue assis sur le bord du trottoir qui marmonnait tout seul, couvrant les bruits que Franck continuait de faire à l'intérieur.

— Allez, Michael, dit le plus âgé. Allez, mon pote.

Michael n'avait pas l'air d'avoir envie de bouger, si ce n'est se balancer d'avant en arrière tout en répétant : « Oh, mon Dieu. Oh, nom de Dieu. Oh, mon Dieu. » J'estimai qu'il n'avait pas besoin de mon encouragement et je me dirigeai vers la portière du conducteur. Elle était ouverte ; je jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Le Docteur Danco avait dû être pressé parce qu'il avait laissé un scanner de fréquence qui semblait très onéreux, de ceux qu'utilisent les journalistes et les fans de la police pour capter les transmissions radio d'urgence. C'était extrêmement rassurant de savoir que Danco avait retrouvé notre trace au moyen de cet appareil, et non grâce à des pouvoirs magiques.

À part ça, la camionnette était propre. Aucune boîte d'allumettes révélatrice, aucune feuille de papier comportant une adresse ou un mot sibyllin en latin gribouillé au dos. Rien qui puisse nous fournir la plus petite piste. On trouverait peut-être des empreintes, mais vu que nous savions déjà de qui il s'agissait, elles ne nous seraient pas d'une grande utilité.

Je pris le scanner et fis le tour de la camionnette. Doakes se tenait à côté de la portière ouverte tandis que l'infirmier plus âgé avait enfin réussi à faire se lever son collègue. Je tendis l'appareil à Doakes.

— C'était sur le siège avant, l'informai-je. Il nous écoutait.

Doakes y jeta à peine un coup d'œil puis le posa à l'intérieur du véhicule. Face à ce manque de réaction, je lui demandai :

— Vous avez une petite idée de ce qu'on devrait faire maintenant ?

Il me fixa sans rien dire et je soutins son regard, attendant une réponse ; je suppose qu'on aurait pu rester ainsi jusqu'à prendre racine, si les ambulanciers n'étaient intervenus.

— C'est bon, les gars, dit le plus âgé, et nous nous rangeâmes sur le côté pour les laisser s'approcher de Franck.

L'infirmier trapu semblait aller parfaitement bien à présent, comme s'il s'apprêtait à poser une attelle à un garçon qui s'était foulé la cheville. Son collègue, lui, avait l'air toujours aussi malheureux et, même à deux mètres de distance, je pouvais l'entendre respirer.

Je restai près de Doakes et les regardai glisser Franck sur le brancard puis s'éloigner vers l'ambulance. Lorsque je considérai Doakes de nouveau, il était en train de me fixer. Il m'adressa une fois de plus son sourire très antipathique.

— Plus que vous et moi, dit-il. Et je sais pas ce que vous valez. Il s'appuya contre la vieille camionnette cabossée et croisa les bras. J'entendis les infirmiers refermer les portières de l'ambulance, et un instant plus tard la sirène retentit.

— Juste vous et moi, répéta Doakes. Et plus aucun arbitre.

— C'est encore votre sagesse paysanne qui parle ? lui demandai-je.

Parce que, mince, je venais de sacrifier ma chaussure gauche ainsi qu'une très jolie chemise, sans parler de mon hobby, ni de la clavicule de Deborah, ou encore d'une voiture banalisée en parfait état de marche, et lui, qui n'avait pas un pli à sa chemise, s'amusait à faire des remarques énigmatiques et hostiles. Vraiment, c'en était trop.

— J'veux pas confiance, dit-il.

Je trouvai très positif que le sergent Doakes s'ouvre à moi en me faisant partager ses doutes et ses sentiments. Néanmoins, il me semblait préférable de rediriger son attention sur le problème présent.

— Peu importe, répondis-je. Le temps commence à presser. Avec Franck terminé et livré, Danco va s'attaquer à Kyle.

Il pencha la tête puis la secoua lentement.

— On s'en fout de Kyle, lança-t-il. Il savait dans quoi il s'embarquait. Ce qu'il faut c'est attraper le docteur.

— Kyle compte pour ma sœur, répliquai-je. C'est la seule raison pour laquelle je suis là.

Doakes hocha la tête.

— Assez convaincant, dit-il. J'aurais presque pu vous croire. Bizarrement, c'est à ce moment-là que j'eus une idée.

J'avoue que Doakes m'agaçait terriblement ; et ce n'était pas seulement parce qu'il m'avait détourné de mes propres recherches cruciales, même si, bien sûr, c'était déjà grave en soi. Mais voilà maintenant qu'il critiquait mon jeu d'acteur, ce qui dépassait vraiment les limites de la décence. Alors peut-être que c'est de l'agacement que naît l'invention, en fin de compte. Ce n'est pas très poétique, mais bon... Quoi qu'il en soit, une petite porte s'ouvrit dans la boîte crânienne poussiéreuse de Dexter et une minuscule lumière se mit à luire ; un véritable début d'activité mentale. Doakes, évidemment, risquait de ne pas être très emballé, à moins que je ne lui fasse voir à quel point c'était une bonne idée. Je décidai de tenter le coup. J'avais un peu l'impression d'être Bugs Bunny qui essaie d'attirer Elmer Fudd dans un piège mortel, sauf que mon bonhomme à moi savait à quoi s'en tenir.

— Sergent Doakes, dis-je, Deborah est toute la famille que j'ai, et c'est injuste que vous remettiez en cause mon engagement. Surtout, poursuivis-je – et je devais lutter contre l'envie de me polir les ongles à la manière de Bugs Bunny – quand on sait que jusqu'à présent vous n'avez pas remué le petit doigt.

Le sergent Doakes avait beau être un tueur froid, il était manifestement capable d'éprouver des émotions. C'était peut-être la grosse différence qui existait entre nous, la raison pour laquelle il souhaitait garder sa casquette de chasseur vissée sur la tête et se battre contre ce qui aurait dû être son propre camp. Dans tous les cas, je vis une onde de colère passer sur son visage et, au plus profond de lui, il y eut un grondement presque audible de la part de son ombre intérieure.

— Pas remué le petit doigt... répéta-t-il. Bonne formule aussi.

— Parfaitement, dis-je d'un ton ferme. Deborah et moi avons fait tout le travail d'enquête et pris tous les risques, vous le savez très bien.

Pendant un bref instant, ses mâchoires s'avancèrent comme si elles allaient bondir de son visage et me sauter à la gorge, et le grondement intérieur assourdi se mua en un rugissement qui parvint aux oreilles de mon Passager Noir, lequel se redressa et

répondit. Et nous demeurâmes ainsi face à face, nos deux ombres géantes se raidissant et se défiant invisiblement devant nous.

Il aurait peut-être fini par y avoir des lambeaux de chair et des flaques de sang dans la rue, si une voiture de police n'avait choisi ce moment pour venir s'arrêter dans un crissement de pneus et nous interrompre. Un jeune flic en sortit ; Doakes attrapa machinalement son badge et le tendit d'une main sans me quitter des yeux. De son autre main il lui fit signe de s'éloigner, si bien que l'agent n'insista pas et passa la tête dans la voiture pour consulter son collègue.

— D'accord, finit par me dire le sergent Doakes. Vous avez pensé à un truc ?

C'était loin d'être parfait. Bugs Bunny y aurait certainement pensé lui-même, mais ça tenait la route.

— Justement, oui, répondis-je. J'ai une idée. Mais c'est un peu risqué.

— Mmm, mmm, fit-il. C'est bien ce que je pensais.

— Si vous ne vous en sentez pas capable, vous n'aurez qu'à trouver autre chose. Mais je crois que c'est notre seule solution.

Je voyais qu'il réfléchissait. Il savait que je cherchais à le piéger, mais il y avait suffisamment de vérité dans ce que je venais de dire, et suffisamment de fierté et de rage en lui, pour qu'il s'en moque.

— Allez-y, dit-il enfin.

— Oscar a réussi à s'enfuir, déclarai-je.

— C'est ce qu'on dirait.

— Il ne reste donc plus qu'une personne qui puisse intéresser le Docteur Danco, à notre connaissance, dis-je, avant de pointer le doigt vers sa poitrine. Vous.

Il serait exagéré de dire qu'il tressaillit, mais son front se contracta légèrement et il oublia de respirer pendant quelques secondes. Puis il hocha la tête lentement et prit une profonde inspiration.

— Enculé, vous perdez pas le nord, vous.

— C'est vrai, admis-je. Mais j'ai raison.

Doakes prit le scanner et le posa un peu plus loin pour pouvoir s'asseoir à l'arrière de la camionnette.

— D'accord, dit-il. Continuez.

— Tout d'abord, je parie qu'il va s'en procurer un autre, repris-je, en désignant l'appareil que Doakes avait à côté de lui.

— Mmm, mmm.

— Donc si on sait qu'il nous écoute, on peut lui faire entendre ce qu'on veut. C'est-à-dire, ajoutai-je, en lui adressant mon plus beau sourire, qui vous êtes et où vous êtes.

— Et qui suis-je ? demanda-t-il, ne semblant pas impressionné par mon sourire.

— Vous êtes le type qui l'a vendu aux Cubains, répondis-je.  
Il m'étudia un instant.

— Vous voulez vraiment mettre ma tête sur le billot, hein ?

— Absolument. Mais vous n'avez pas de quoi être inquiet, si ?

— Il a eu Kyle sans problème.

— Vous saurez qu'il est après vous, répondis-je. Kyle l'ignorait. Et puis, n'êtes-vous pas censé être un tout petit peu meilleur que Kyle à ce genre de truc ?

C'était une flatterie énorme, totalement transparente, mais il tomba dans le panneau.

— C'est vrai, répondit-il. Et vous, vous êtes un lèche-cul de première.

— Pas du tout, répliquai-je. Je ne dis que la stricte et simple vérité.

Doakes considéra le scanner à côté de lui. Puis il leva les yeux, et son regard alla se perdre par-delà l'autoroute. Les lampadaires donnèrent un reflet orangé à une goutte de sueur qui dégouлина le long de son front avant d'atterrir dans un œil. Il l'essuya d'un air absent, les yeux toujours tournés vers l'I-95. Cela faisait tellement longtemps qu'il me dévisageait sans ciller que c'était un peu déstabilisant de se trouver en sa présence et de le voir regarder ailleurs. J'avais presque l'impression d'être devenu invisible.

— D'accord, dit-il reportant enfin de nouveau son regard sur moi – et à présent la lumière orange éclairait ses yeux. Allons-y.

## CHAPITRE XXII

Le sergent Doakes me reconduisit au siège de la police de Metro-Dade. Ce fut une expérience des plus troublantes que de me retrouver assis si près de lui, et notre conversation resta assez limitée. Je me surpris en train de l'observer du coin de l'œil. Que se passait-il là-dedans ? Comment pouvait-il être ce que je savais qu'il était sans rien tenter de particulier ? Le fait de ne pas pratiquer mon passe-temps préféré me mettait à cran, mais Doakes, lui, ne semblait pas avoir ce problème. Peut-être qu'il s'était suffisamment défoulé au Salvador. Éprouvait-on une sensation différente quand on opérait avec la bénédiction du gouvernement ? Ou était-ce juste plus facile parce qu'on était certain de ne pas se faire arrêter ?

Je n'en savais rien, et je ne me voyais certainement pas le lui demander. Comme pour renforcer ce sentiment, il s'arrêta à cet instant à un feu rouge et se tourna pour me regarder. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, gardant mon regard braqué devant moi, puis il détourna les yeux lorsque le feu passa au vert.

Nous nous rendîmes directement au parc de voitures, et Doakes m'installa au volant d'une autre Ford Taurus.

— Donnez-moi quinze minutes, dit-il, en indiquant de la tête la radio. Puis appelez-moi. Sans ajouter un mot de plus, il remonta dans sa voiture et partit.

Une fois seul, je me mis à réfléchir aux péripéties de ces dernières heures : Deborah à l'hôpital, ma coalition avec Doakes et, au cours de mon état de mort imminente, ma découverte concernant Cody. Bien sûr, il se pouvait que je me trompe

complètement à son sujet. Il existait peut-être une autre explication à son attitude étrange quand il avait été question du chien disparu, et l'enthousiasme dont il avait fait preuve au moment d'enfoncer le couteau dans son poisson pouvait n'être que la marque d'une cruauté enfantine parfaitement normale. Mais bizarrement, je m'aperçus que je souhaitais le contraire. Je voulais qu'il devienne comme moi en grandissant, surtout, je m'en rendais compte, parce que j'avais envie de le façonner et de le mettre lui aussi sur la Voie de Harry.

Était-ce une manifestation de l'instinct humain de reproduction, un futile et ardent désir de reproduire son formidable, son irremplaçable moi, même quand le moi en question était un monstre qui n'avait vraiment aucun droit de vivre parmi les humains ? Cela expliquerait certainement pourquoi un grand nombre des crétins fort déplaisants que je rencontrais tous les jours en étaient venus à exister. Contrairement à eux, cependant, j'étais tout à fait conscient que le monde se porterait beaucoup mieux sans ma présence ; seulement voilà, mon sentiment en la matière m'importait plus que ce que le monde pouvait penser. Et, soudain, j'avais très envie d'engendrer quelqu'un comme moi, tel Dracula créant un nouveau vampire qui l'accompagnerait dans la nuit. Je savais que c'était mal, mais comme ce serait amusant !

Quel gros débile je faisais. Mon passage sur le canapé de Rita avait-il transformé mon esprit autrefois si brillant en cette bouillie à la guimauve ? Comment pouvais-je penser de telles absurdités ? Pourquoi n'essayais-je pas plutôt d'élaborer un plan afin d'échapper au mariage ? Rien d'étonnant à ce que je n'arrive pas à me dégager de l'étreinte hostile de Doakes : j'avais consommé toutes les cellules de mon cerveau et roulais désormais à vide.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Quatorze minutes passées sur des fadasises. C'était presque l'heure : je saisis la radio et appelai Doakes.

— Sergent Doakes, quelle est votre position ?

Il y eut un silence, puis un crépitement.

— Euh, j'aimerais autant ne pas le dire pour l'instant.

— Vous pouvez répéter, sergent ?

— J'étais en train de filer un criminel, mais je crois bien qu'il m'a eu.

— Quel genre de criminel ?

Il y eut un autre silence, comme si Doakes s'attendait à ce que je fasse tout le travail, et qu'il n'avait pas réfléchi à ce qu'il devait dire.

— Un mec que j'ai connu dans l'armée. Il s'est fait capturer au Salvador, et il pense peut-être que c'était de ma faute.

Silence.

— Il est dangereux, ajouta-t-il.

— Vous voulez du renfort ?

— Pas encore. Je vais essayer de l'éviter pour l'instant.

— Message reçu, répondis-je, un peu grisé de pouvoir enfin le dire.

Nous répétâmes notre dialogue plusieurs fois afin d'augmenter les chances qu'il parvienne aux oreilles du Docteur Danco puis, aux alentours d'une heure du matin, nous décidâmes d'en rester là pour la soirée, et je pus dire « Message reçu » à chaque fois. Je pris enfin le chemin de chez moi, satisfait et euphorique. Peut-être que le lendemain j'arriverais à caser un « Affirmatif » et un « Terminé ». Enfin quelque chose de réjouissant en perspective.

Lorsque je retrouvai mon petit lit et vis dans quel désordre il était, je me rappelai que Deborah aurait dû dormir là et qu'elle était à l'hôpital. J'irais lui rendre visite le lendemain. En attendant, j'avais passé une journée mémorable mais épuisante : j'avais été poursuivi par un découpeur de membres en série avant d'atterrir dans un étang, réchappant in extremis à un accident de voiture, pour ensuite manquer me noyer ; j'avais perdu une chaussure parfaitement convenable et, pour couronner le tout, comme si ce n'était pas assez, j'avais été contraint de faire ami-ami avec le sergent Doakes. Pas étonnant que je sois si fatigué. Pauvre Dexter Défait. Je m'écroulai dans mon lit et m'endormis aussitôt.

---

Très tôt le lendemain matin, Doakes vint garer sa voiture à côté de la mienne sur le parking de Metro-Dade. Il en descendit, tenant à la main un sac de gym en nylon qu'il posa sur le capot de ma voiture.

— Vous m'apportez votre linge sale ? lui demandai-je poliment. Une fois de plus ma bonne humeur et mon ton enjoué le laissèrent de marbre.

— Si notre plan fonctionne, soit il me coince, soit c'est moi qui le coince, décréta-t-il.

Il ouvrit la fermeture Éclair du sac.

— Si je l'attrape, c'est fini. Si c'est lui...

Il sortit un récepteur GPS et l'installa sur le capot.

— S'il me choppe, c'est vous qui me couvrez.

Il me montra quelques dents luisantes.

— Imaginez comme ça me rassure.

Il sortit également un téléphone portable et le posa à côté du GPS.

— Voilà nos armes.

Je regardai les deux petits objets sur le toit de ma voiture. Ils ne m'avaient pas l'air franchement menaçants, mais peut-être que je pourrais en lancer un puis frapper quelqu'un sur la tête avec l'autre.

— Pas de bazooka ? demandai-je.

— Pas besoin. Juste ça, répondit-il. Il plongea de nouveau la main dans son sac. Et ça, ajouta-t-il, en me montrant un petit carnet, ouvert à la première page. Elle semblait contenir une série de chiffres et de lettres, et un stylo-bille était coincé dans la spirale.

— La plume est plus puissante que l'épée, remarquai-je.

— Dans ce cas oui, répondit-il. Sur la ligne d'en haut, il y a un numéro de téléphone. En dessous un code d'accès.

— Pour accéder à quoi ?

— Vous n'avez pas besoin de savoir, dit-il. Vous appelez juste, vous tapez le code et dictez le numéro de mon portable. On vous donnera la position GPS de mon téléphone. Vous venez me chercher.

— Ça a l'air simple, constatai-je, me demandant si ça l'était réellement.

— Même pour vous, répliqua-t-il.

— Qui est-ce que j'aurai en ligne ? demandai-je. Doakes secoua la tête.

— Quelqu'un a un service à me rendre, répondit-il, avant d'extraire de son sac une radio de police portative. Et maintenant la partie la plus facile. Il me tendit l'appareil puis retourna à sa voiture.

À présent que nous avions un appât pour le Docteur Danco, la prochaine étape était de réussir à l'attirer dans un endroit précis au moment approprié, et la fête de Vince Masuoka était une trop belle coïncidence pour ne pas en tirer parti. Pendant les quelques heures qui suivirent, nous roulâmes à travers la ville chacun à bord de notre voiture et répétâmes le même message plusieurs fois, avec des variations subtiles, afin de mettre toutes les chances de notre côté. Nous nous étions également assuré le concours de deux unités de patrouille qui, d'après Doakes, étaient susceptibles de ne pas merder. J'interprétais ses paroles comme une marque d'humour discret, mais les policiers en question ne semblaient pas saisir la plaisanterie et même s'ils n'allèrent pas jusqu'à trembler, ils manifestèrent un certain empressement à certifier au sergent Doakes qu'ils ne merderaient pas. C'était merveilleux de collaborer avec un homme qui inspirait une telle loyauté.

Notre petite équipe passa le reste de la journée à inonder les ondes de baratin sur la fête, donnant les indications pour s'y rendre, et rappelant aux gens l'heure à laquelle les réjouissances commençaient. Juste après le déjeuner, nous donnâmes le coup de grâce. Assis dans ma voiture devant un restaurant Wendy's, je pris la radio portative pour appeler une dernière fois le sergent Doakes, et nous récitâmes notre dialogue soigneusement préparé à l'avance.

— Sergent Doakes, ici Dexter, vous me recevez ?

— Ici Doakes, dit-il après un court silence.

— Ça me toucherait beaucoup que vous puissiez venir à la fête ce soir.

— Je ne peux aller nulle part, répondit-il. Ce type est trop dangereux.

— Venez juste boire un verre. Vous n'êtes pas obligé de rester, insistai-je.

— Vous avez vu ce qu'il a fait à Manny, et Manny n'était qu'un troufion. Je suis celui qui l'a vendu à des salauds. S'il met la main sur moi, qu'est-ce qu'il va me faire ?

— Je vais me marier, sergent. Ça n'arrive pas tous les jours. Et puis il ne tentera rien avec tous ces flics partout.

Il y eut un long silence théâtral pendant lequel je savais que Doakes comptait jusqu'à sept, comme nous en avions convenu. Puis la radio crépita de nouveau.

— Bon, d'accord, dit-il. Je passerai vers neuf heures.

— Merci, sergent, répondis-je avant d'ajouter, ravi de me prêter à ce jeu : Ça me touche beaucoup. Terminé.

— Terminé.

J'espérais que quelque part dans la ville notre petite pièce radiophonique atteignait le public visé. Tandis qu'il se lavait minutieusement les mains avant d'entamer sa chirurgie, s'interrompait-il en dressant la tête pour écouter ? En entendant son scanner diffuser la belle voix mélodieuse du sergent Doakes, peut-être qu'il poserait sa scie et s'essuierait les mains afin de noter l'adresse. Puis il reprendrait joyeusement son ouvrage — Kyle Chutsky ? — avec la satisfaction de quelqu'un qui a une tâche à accomplir et la perspective, ensuite, d'une soirée bien remplie.

Pour ne rien laisser au hasard, nos amis des unités de patrouille avaient ordre de répéter le message plusieurs fois et sans merder, à savoir que le sergent Doakes en personne se rendrait à la fête aux alentours de neuf heures.

Quant à moi, ayant momentanément rempli ma mission, je pris la route de l'hôpital Jackson Memorial pour rendre visite à mon oiseau préféré qui s'était cassé une aile.

Deborah occupait une chambre du sixième étage ayant une superbe vue sur l'autoroute ; elle était assise dans son lit, le haut de son corps recouvert par un plâtre. Je ne doutais pas qu'elle fût sous calmants, et pourtant elle avait l'air tout sauf calmée lorsque j'entrai dans sa chambre.

— Bon sang, Dexter, me lança-t-elle en guise de bonjour. Dis-leur de me laisser sortir, bordel. Ou alors donne-moi mes fringues pour que je puisse partir.

— Je suis content de voir que tu vas mieux, ma chère sœur, répondis-je. Tu seras rétablie en un rien de temps.

— Je serai rétablie dès qu'ils me rendront mes putains de vêtements, rétorqua-t-elle. Merde, ça en est où maintenant ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai mis en place avec Doakes un piège assez subtil, et c'est Doakes qui sert d'appât, expliquai-je. Si Danco mord à l'hameçon, on l'attrapera ce soir lors de, euh, ma fête. La fête de Vince, rectifiai-je. Et je m'aperçus que je cherchais à occulter le plus possible cette histoire de fiançailles. Je m'y prenais de manière vraiment stupide, mais j'en éprouvais tout de même un certain réconfort, ce qui apparemment n'était pas le cas de Deb.

— La fête de tes fiançailles, dit-elle avant de poursuivre d'un ton hargneux : Bravo. Tu t'es démerdé pour que Doakes accepte de se laisser piéger pour toi.

Et j'avoue que présentée comme ça, ma stratégie ne manquait pas de classe, mais je ne voulais pas qu'elle aille s'imaginer des choses : les gens malheureux guérissent plus lentement.

— Non, Deborah, sérieusement, dis-je, de ma voix la plus rassurante. On fait ça pour arrêter le Docteur Danco.

Elle me regarda longuement d'un air furieux puis, à ma grande surprise, elle renifla et essuya une larme.

— Je suis obligée de te croire, dit-elle. Mais je déteste cette situation. Je passe mon temps à me demander ce qu'il est en train de faire à Kyle.

— Ça va marcher, Deb. On va le récupérer, répondis-je et, parce que, malgré tout, c'était ma sœur, je n'eus pas le cœur d'ajouter : avec juste quelques morceaux en moins peut-être.

— Putain, je déteste être coincée ici, lâcha-t-elle. Vous avez besoin que je vous couvre.

— On va s'en sortir, Deb. Il y aura une douzaine de flics à la fête, tous armés et très dangereux. Et je serai là aussi, dis-je, un peu vexé qu'elle sous-estime ainsi ma présence.

Mais elle ne tint aucun compte de ma remarque.

— Ouais. Si Doakes choppe Danco, on récupère Kyle. Si c'est Danco qui choppe Doakes, tu es tiré d'affaire. Très astucieux, Dexter. Dans tous les cas, tu es gagnant.

— Ça ne m'avait pas traversé l'esprit, mentis-je. Je le fais pour la bonne cause. De toute manière, Doakes est censé être très fort à ce genre de truc. Et il connaît Danco.

— Nom de Dieu, Dex, ça me rend folle. Et si... Elle s'interrompit et se mordit la lèvre. Y'a intérêt à ce que ça marche. Il a Kyle depuis trop longtemps.

— Ça va marcher, Deborah, la rassurai-je.

Mais ni elle ni moi n'étions réellement convaincus.

---

Les docteurs insistèrent fermement sur la nécessité de garder Deborah en observation vingt-quatre heures de plus. Aussi après avoir chaleureusement pris congé de ma sœur, je partis au galop dans le soleil couchant et regagnai mon appartement pour prendre une douche et me changer. Qu'allais-je me mettre ? J'ignorais totalement ce qui se portait cette saison-là pour participer à une fête qui vous était imposée, afin de célébrer des fiançailles dont vous ne vouliez pas et qui, en outre, risquait de se transformer en une confrontation violente avec un fou épris de vengeance. Les chaussures marron étaient exclues, évidemment. Mais à part ça, rien ne me semblait vraiment de rigueur. Après mûre réflexion, je me laissai simplement guider par le bon goût, et finis par choisir une chemise hawaïenne vert jaune ornée de guitares électriques rouges et de voitures de course roses. Sobre mais élégant. Un pantalon kaki et des baskets, et me voilà fin prêt.

Mais il me restait encore une heure avant de devoir m'y rendre, et je me surpris à repenser à Cody. Mon intuition à son sujet était-elle juste ? Si oui, comment pourrait-il faire face, tout seul, à son Passager naissant ? Il avait besoin de mes conseils, et je m'aperçus que j'avais hâte de les lui donner.

Je quittai mon appartement et pris la direction du sud au lieu du nord, où se trouvait la maison de Vince. Un quart d'heure plus tard, je frappais à la porte de chez Rita, le regard

fixé sur l'emplacement vide de l'autre côté de la rue, auparavant occupé par le sergent Doakes et sa Taurus bordeaux. Ce soir, il devait très certainement être chez lui en train de se préparer, rassemblant ses forces pour le conflit imminent et astiquant ses balles. Essaierait-il de tuer le Docteur Danco, sachant qu'il avait la permission officielle de le faire ? Depuis combien de temps n'avait-il pas tué ? En ressentait-il le manque ? Le Besoin s'abattait-il sur lui en mugissant tel un ouragan, emportant toute sa raison et sa prudence ?

La porte s'ouvrit. Rita apparut, un grand sourire aux lèvres, et se jeta sur moi, m'enlaçant étroitement et m'embrassant le visage.

— Voilà le plus beau ! dit-elle. Entre.

Je passai un bref instant mes bras autour de ses épaules, pour la forme, puis me dégageai de son étreinte.

— Je ne peux pas rester très longtemps, dis-je.

Son sourire s'élargit un peu plus.

— Je sais, répondit-elle. Vince a appelé et m'a expliqué. Il a été adorable. Il m'a dit qu'il veillerait sur toi pour que tu ne fasses rien de trop fou. Rentre un moment, ajouta-t-elle en me tirant par le bras. Lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle, elle se tourna vers moi, l'air soudain sérieux. Écoute, Dexter, je veux que tu saches que je ne suis pas du genre jalouse et que je te fais confiance. Tu peux y aller et t'amuser sans problème.

— D'accord, merci, répondis-je. Même si je doutais m'amuser vraiment. Et je me demandai ce que Vince avait dû lui dire pour qu'elle voie cette fête comme un dangereux lieu de tentation et de débauche. Elle avait, du reste, peut-être raison. Étant donné que Vince était une sorte de produit synthétique, il pouvait être quelque peu imprévisible en société, ainsi que le prouvaient ses étranges échanges d'allusions sexuelles avec ma sœur.

— C'est gentil d'être passé avant la fête, reprit Rita, en me conduisant vers le canapé que j'avais tellement fréquenté dernièrement. Les enfants voulaient savoir pourquoi ils ne pouvaient pas y aller.

— Je vais aller leur parler, dis-je, impatient de voir Cody, et d'essayer de découvrir la vérité.

Rita sourit, l'air ravie que je veuille vraiment discuter avec Cody et Astor.

— Ils sont dehors, dit-elle. Je vais les chercher.

— Non, reste là, répliquai-je. J'y vais.

Cody et Astor étaient dans le jardin en compagnie de Nick, le balourd renfrogné d'à côté qui avait voulu voir Astor toute nue. Ils levèrent les yeux lorsque j'ouvris la porte-fenêtre ; Nick se détourna et décampa aussitôt vers son propre jardin. Astor courut vers moi et me sauta dans les bras ; Cody suivait derrière et nous regardait, sans manifester la moindre émotion.

— Coucou, dit-il, de sa petite voix calme.

— Je vous salue, jeunes citoyens, lançai-je. Et si nous revêtions nos toges de cérémonie ? César nous somme de nous rendre au Sénat.

Astor pencha la tête sur le côté et me regarda comme si je venais de manger un chat cru. Cody se contenta de murmurer : “Quoi”.

— Dexter, dit Astor, pourquoi on ne peut pas aller à la fête avec toi ?

— D'abord, lui expliquai-je, ce n'est pas le week-end. Et puis, de toute façon j'ai bien peur qu'il s'agisse d'une fête réservée aux adultes.

— Ça veut dire qu'il y aura des filles nues ? demanda-t-elle.

— Pour qui tu me prends ? répliquai-je, en fronçant les sourcils de façon exagérée. Tu crois vraiment que j'irais à une fête où il n'y aurait pas de filles nues ?

— Béééééééé, fit-elle et Cody souffla :

— Ha.

— Mais surtout, il y aura des danses grotesques et des chemises hideuses, et ce ne serait pas bien que vous voyiez ça. Vous perdriez tout respect pour les adultes.

— Quel respect ? demanda Cody, et je lui serrai la main.

— Bien dit, le félicitai-je. Allez, filez dans votre chambre maintenant.

Astor finit par pouffer de rire.

— Mais on veut aller à la fête, insista-t-elle.

— Je regrette, mais c'est impossible, répondis-je. En revanche, je vous ai apporté un fragment de trésor pour que

vous ne cherchiez pas à vous enfuir. Je lui tendis un paquet de gaufrettes, notre monnaie secrète. Elle le partagerait équitablement avec Cody plus tard, à l'abri des regards curieux.

— Eh bien, jeunes gens, dis-je. Ils me regardèrent, attendant la suite. Mais je séchais, absolument impatient de connaître la réponse, mais ne sachant comment m'y prendre. Je ne pouvais tout de même pas demander : « Au fait, Cody, est-ce que par hasard tu aimes tuer des trucs ? » C'était, bien sûr, exactement ce que je souhaitais savoir, mais ce n'était sans doute pas le genre de chose qu'on pouvait dire à un enfant, surtout à Cody, qui était en général aussi bavard qu'une noix de coco.

Sa sœur Astor, cependant, semblait souvent parler à sa place. Le fait d'avoir passé ensemble leur petite enfance avec un ogre irascible pour père avait créé une relation fusionnelle entre eux, à tel point que lorsqu'il buvait une boisson gazeuse, elle aussi avait des renvois. Astor était capable d'exprimer tout ce qui traversait la petite tête de Cody.

— Est-ce que je peux vous poser une question très sérieuse ? demandai-je. Et ils échangèrent un regard qui contenait toute une conversation, mais que seuls eux comprenaient. Puis ils hochèrent la tête, aussi synchronisés que les bonshommes d'un baby-foot.

— Le chien des voisins, dis-je.

— Je t'avais dit, souffla Cody.

— Il renversait toujours les poubelles, déclara Astor. Et il faisait caca dans notre jardin. Et Nicky lui demandait de nous mordre.

— Alors Cody s'est occupé de lui ?

— Ben, c'est lui le garçon, répondit Astor. Il aime faire ce genre de truc. Moi, je regarde. Tu vas le dire à maman ?

Et voilà. *Il aime faire ce genre de truc.* Je les observai tous les deux : ils me regardaient sans manifester plus d'inquiétude que s'ils venaient de m'apprendre qu'ils aimait mieux la glace à la vanille que celle à la fraise.

— Non, je ne le lui dirai pas, répliquai-je. Mais vous ne devez en parler à personne d'autre, jamais jamais. Juste nous trois, personne d'autre, compris ?

— D'accord, répondit Astor en jetant un coup d'œil à son frère. Mais pourquoi, Dexter ?

— La plupart des gens ne comprendraient pas, expliquai-je. Même votre maman.

— Toi oui, murmura Cody de sa petite voix rauque.

— Oui. Et je peux t'aider. Je pris une profonde inspiration et entendis un écho se répercuter en moi, me reliant à Harry par-delà le temps lorsque, des années auparavant, sous le même ciel étoilé de Floride il m'avait dit la même chose. Tu as besoin d'être recadré, dis-je, et Cody me regarda de ses grands yeux fixes avant de hocher la tête.

— D'accord.

## CHAPITRE XXIII

Vince Masuoka habitait une petite maison de North Miami, dans une ruelle située non loin de 125th Street. Elle avait été peinte en jaune pâle avec des moulures mauves, ce qui me faisait douter de mes goûts en matière de collègues. Quelques buissons à la coupe impeccable agrémentaient le jardin, ainsi qu'un parterre de cactus près de la porte d'entrée, et l'allée pavée était éclairée par une rangée de lampes solaires très sophistiquées.

J'étais déjà venu une fois, un peu plus d'un an auparavant, lorsque Vince avait décidé, pour une raison que j'ignore, d'organiser un bal costumé. J'y avais emmené Rita, puisque tout l'intérêt d'avoir un déguisement est de pouvoir l'exhiber. Elle avait choisi d'être Peter Pan, et moi Zorro, bien sûr, le Justicier Noir à l'épée toujours prête. Vince nous avait ouvert la porte vêtu d'une robe fourreau en satin, la tête ornée d'un panier de fruits.

— John Edgar Hoover ? lui avais-je demandé.

— Tu y es presque. Carmen Miranda, avait-il répondu avant de nous conduire vers une fontaine de punch meurtrier. J'en avais bu une gorgée puis j'avais préféré m'en tenir aux boissons gazeuses, mais évidemment c'était avant ma conversion en un robuste mâle buveur de bière. Il y avait eu le martèlement continu d'une musique techno-pop monotone, dont le volume poussé à fond visait à induire une trépanation générale sans anesthésie, et la fête était devenue tout simplement délirante.

Autant que je sache, Vince n'en avait pas organisé d'autres depuis, ou en tout cas pas d'aussi importantes. Néanmoins, le

souvenir avait dû rester gravé dans les mémoires car il n'avait eu aucun mal à rassembler une foule enthousiaste pour assister à mon humiliation avec un seul jour de préavis. Comme promis, des films cochons étaient projetés sur de multiples écrans vidéo qu'il avait disposés un peu partout, même dehors dans le patio. Et bien sûr, il y avait l'inévitable fontaine de punch.

Et parce que les rumeurs concernant la première fête étaient encore fraîches dans les esprits, celle-ci avait attiré un tas de gens tapageurs, surtout des hommes, qui attaquèrent le punch comme si l'on avait annoncé qu'un prix serait décerné à celui qui parviendrait le premier à des lésions cérébrales irréversibles. Je reconnaissais quelques-uns des fêtards. Angel-aucun-rapport était là, de même que Camilla Figg et une poignée d'hurluberlus du labo médico-légal, plus quelques flics que je connaissais, dont les quatre qui avaient réussi à ne pas merder pour le sergent Doakes. Le reste des participants semblait avoir été ramassé à South Beach ; on avait dû les choisir pour leur talent à émettre de grands « Wouhou ! » suraigus dès que la musique changeait ou que les écrans vidéo montraient des séquences particulièrement scabreuses.

Très vite, la soirée se transforma en quelque chose que nous regretterions tous pendant très longtemps. À neuf heures moins le quart, j'étais le seul à pouvoir encore tenir debout sans l'aide de personne. La plupart des flics étaient postés près de la fontaine de punch et formaient un triste cercle où les coudes se levaient les uns après les autres. Angel-aucun-rapport était allongé sous la table et dormait à poings fermés, le sourire aux lèvres. Il ne portait plus de pantalon, et quelqu'un lui avait rasé une bande de cheveux au milieu du crâne.

Il me sembla, dans ces circonstances, que c'était le moment idéal pour me glisser dehors sans me faire remarquer, afin de vérifier si le sergent Doakes était arrivé. Je me trompais. J'avais à peine esquissé un pas en direction de la porte qu'un énorme poids me tomba dessus. Je fis aussitôt volte-face pour constater que Camilla Figg tentait de s'enrouler autour de mon dos.

— Salut, me dit-elle avec un sourire joyeux mais étrangement flottant.

— Bonjour, répondis-je d'un ton jovial. Tu veux boire quelque chose ?

Elle fronça les sourcils.

— J'ai pas envie de boire. J'voulais juste dire bonjour. Elle fronça davantage les sourcils.

— Bon sang, ce que t'es mignon, ajouta-t-elle. J'ai toujours eu envie de te l'dire.

Bon, cette pauvre Camilla était de toute évidence soûle, mais quand même... Mignon ? Moi ? Je suppose que l'abus d'alcool peut troubler la vue, mais il y avait des limites. Que pouvait donc avoir de mignon quelqu'un qui était plus enclin à vous découper en rondelles qu'à vous serrer la main ? Et quoi qu'il en soit, avec Rita, j'avais déjà plus que ma dose en matière de femmes. Si ma mémoire était correcte, Camilla et moi n'avions encore jamais échangé plus de trois mots. C'était bien la première fois qu'elle témoignait le moindre intérêt à mon égard. Elle avait même plutôt paru m'éviter, préférant rougir et détourner le regard que me dire bonjour. Et maintenant elle était pratiquement en train de me violer. Où était la logique ?

Quoi qu'il en soit, j'avais d'autres priorités que tenter de décrypter le comportement humain.

— Merci beaucoup, répondis-je en essayant de me dégager sans causer de blessures sérieuses à aucun de nous deux. Elle avait noué ses mains autour de mon cou et je m'efforçai de les détacher, mais on aurait dit des crampons.

— Je crois que tu as besoin de prendre l'air, Camilla, dis-je, espérant qu'elle comprendrait l'allusion et s'éclipserait dehors. Au lieu de quoi, elle se rapprocha encore davantage, écrasant son visage contre le mien tandis que je reculais, pris de panique.

— J'ai assez d'air ici, répliqua-t-elle. Elle avança les lèvres en une grosse moue comme pour m'embrasser puis me repoussa des mains, si bien que je me cognai contre une chaise et manquai tomber.

— Ah... Tu veux t'asseoir ? demandai-je, plein d'espoir.

— Non, répondit-elle, en m'attirant vers son visage avec une force qui me parut multipliée par deux. Je voudrais baiser.

— Ah, tiens, balbutiai-je, choqué par cette audace absolue et par l'absurdité de la situation. Toutes les femmes étaient-elles

donc folles ? Enfin, les hommes ne valaient guère mieux. La fête autour de moi ressemblait à un tableau de Jérôme Bosch, avec Camilla prête à m'entraîner derrière la fontaine, où un gang aux becs d'oiseaux devait attendre pour l'aider à me ravir. Mais il me vint brusquement à l'esprit que j'avais désormais une excuse parfaite pour contrecarrer ce projet.

— Je vais me marier, tu sais. J'avais beau avoir du mal à me faire à l'idée, il était normal que j'en tire quelque peu parti de temps en temps.

— Saaalaud, va, marmonna Camilla. Magnnnifique saaa-laude. Elle s'affaissa soudain et ses bras lâchèrent mon cou. Je réussis à la rattraper de justesse et à l'empêcher de tomber.

— Très certainement, dis-je. Mais en tout cas je crois que ça te fera du bien de t'asseoir un peu. Je m'efforçai de l'installer sur la chaise, mais c'était comme essayer de verser du miel sur une lame de couteau : elle se laissa couler au sol.

— Magnnnifique saaalaud, répéta-t-elle avant de fermer les yeux.

Il est toujours agréable de se savoir estimé de ses collègues, mais ce petit interlude romantique avait duré plusieurs minutes, et il me fallait à tout prix sortir pour aller voir le sergent Doakes. Aussi, laissant Camilla dormir paisiblement bercée par ses rêves d'amour innocents, je me dirigeai de nouveau vers la porte d'entrée.

... Mais je tombai aussitôt dans un autre guet-apens : cette fois c'est mon bras qui fut sauvagement attaqué. Vince en personne m'empoignait le biceps, me tirant vers l'intérieur de la maison et me replongeant aussitôt dans le surréalisme.

— Hé ! hurla-t-il sur un air de tyrolienne. Hé, le roi de la soirée. Où est-ce que tu vas ?

— Je crois que j'ai laissé mes clés dans la voiture, répondis-je, en essayant de me dégager de sa prise mortelle. Mais il serra plus fort encore.

— Non, non, non, dit-il, en me ramenant vers la fontaine. C'est ta fête, tu ne vas nulle part.

— C'est une fête fantastique, Vince, mais il faut vraiment que je...

— Que tu boives, répliqua-t-il, avant de plonger un verre dans la fontaine et de le pousser vers moi en éclaboussant ma chemise. Voilà ce qu'il te faut. Banzaï ! Il leva son propre verre et le vida d'un trait. Heureusement pour tout le monde, il s'étrangla à moitié et fut pris d'une quinte de toux ; je parvins alors à m'échapper tandis qu'il se pliait en deux et tentait vainement de reprendre sa respiration.

Je réussis à atteindre la porte d'entrée et à parcourir la moitié de l'allée avant qu'il n'apparaisse à la porte.

— Hé ! hurla-t-il. Tu ne peux pas partir, les strip-teaseuses vont arriver !

— Je reviens tout de suite, criai-je. Sers-moi un autre verre !

— D'accord ! dit-il en m'adressant l'un de ses sourires bidon. Ha ! Banzaï ! Puis il regagna la fête en faisant un joyeux signe de la main. Je me tournai et cherchai Doakes des yeux.

Où que j'aille, il se garait juste en face de là où je me trouvais, depuis si longtemps, que j'aurais dû le repérer immédiatement, mais ce ne fut pas le cas. Quand je finis par apercevoir la Taurus bordeaux si familière, je vis qu'il s'était montré très malin. Il stationnait un peu plus loin dans la rue sous un grand arbre qui masquait la lumière des lampadaires. C'était le genre de chose qu'un homme cherchant à se cacher aurait peut-être fait, mais en même temps cela permettrait au Docteur Danco de penser qu'il pouvait s'approcher sans être vu.

Je me dirigeai vers sa voiture et, lorsque je fus tout près, la fenêtre s'abaissa.

— Il n'est pas encore là, m'annonça Doakes.

— Vous êtes censé entrer boire un verre, répondis-je.

— Je ne bois pas.

— Vous ne devez pas fréquenter beaucoup de soirées parce que sinon vous sauriez que l'on n'y assiste pas en restant assis dans sa voiture.

Le sergent Doakes ne dit rien, mais la fenêtre remonta puis la portière s'ouvrit et il sortit de la voiture.

— Qu'est-ce que vous allez faire s'il arrive maintenant ? me demanda-t-il.

— Je compte sur mon charme pour me sauver, répondis-je. Allez, venez faire un tour tant qu'il reste encore quelques personnes conscientes là-dedans.

Nous traversâmes la rue ensemble, sans nous tenir par la main, mais nous aurions tout aussi bien pu, vu les circonstances. Alors que nous étions au milieu de la chaussée, une voiture surgit au coin de la rue et roula vers nous. J'eus envie de prendre mes jambes à mon cou et de me précipiter dans un massif de lauriers-roses, mais je fis preuve d'un sang-froid absolu, qui me remplit de fierté, me contentant de lancer un regard vers la voiture qui approchait. Elle avançait lentement et, le temps qu'elle arrive à notre niveau, le sergent Doakes et moi-même eûmes fini de traverser.

Doakes s'arrêta pour regarder le véhicule, et je l'imitai. Cinq visages d'adolescents renfrognés nous dévisagèrent. L'un d'eux se tourna et dit quelque chose aux autres, sur quoi ils se mirent à rire. La voiture poursuivit son chemin.

— On ferait mieux de rentrer, remarquai-je. Ils avaient l'air dangereux.

Doakes ne répondit pas. Il regarda la voiture disparaître au bout de la rue puis continua d'avancer vers la maison de Vince. Je le suivis, le rattrapant juste à temps pour lui ouvrir la porte.

Je ne m'étais absenté que quelques minutes, mais le nombre de victimes supplémentaires était impressionnant. Deux des flics qui se trouvaient près de la fontaine étaient allongés par terre, et l'un des réfugiés de South Beach était en train de vomir dans un récipient en plastique qui, quelques instants auparavant, contenait un dessert à la gelée. La musique était plus forte que jamais, et j'entendis Vince du côté de la cuisine hurler « Banzaï ! », repris en chœur par d'autres voix.

— Attendez-vous au pire, dis-je au sergent Doakes, qui marmonna quelque chose ressemblant à : « Quelle bande de dégénérés. » Il secoua la tête et entra.

Doakes ne se servit pas à boire, pas plus qu'il ne dansa. Il repéra un endroit de la pièce où ne gisaient pas de corps inconscients et alla s'y poster, évoquant la figure d'une Faucheuse un peu minable au milieu d'une fête d'étudiants. Je

me demandai si je devais l'aider à entrer dans l'ambiance. Peut-être pouvais-je lui envoyer Camilla pour le séduire.

J'observai le bon sergent se tenir dans son coin et regarder le spectacle autour de lui, et je fus curieux de savoir ce qu'il pensait. C'était une métaphore exquise : Doakes tout seul immobile et silencieux, tandis qu'autour de lui l'humanité se déchaînait. J'aurais sans doute ressenti un élan de compassion pour lui si seulement j'étais capable de sentiments. Il avait l'air complètement détaché de ce qui se passait ; il ne broncha même pas lorsque deux représentants du gang de South Beach passèrent tout nus devant lui en courant. Ses yeux tombèrent sur l'écran vidéo le plus proche, qui montrait alors une scène, avec des animaux, pour le moins originale et saisissante. Il la considéra sans manifester la moindre marque d'intérêt ou d'émotion ; un simple regard, puis ses yeux continuèrent à balayer la pièce, se posant successivement sur les deux flics par terre, sur Angel sous la table, sur Vince qui arrivait de la cuisine à la tête d'une file de danseurs qui se tenaient par les hanches. Son regard finit par atterrir sur moi, et il me fixa avec le même manque d'expression. Il traversa la pièce et vint se planter devant moi.

— Combien de temps il faut qu'on reste ? me demanda-t-il.

Je lui adressai mon plus beau sourire.

— C'est un peu trop pour vous, n'est-ce pas ? Tout ce bonheur, cette gaieté... Ça doit vous mettre mal à l'aise.

— Ça me donne envie de me laver les mains, répliqua-t-il. Je vais attendre dehors.

— Est-ce vraiment une bonne idée ? demandai-je.

Il pencha la tête vers la file de danseurs qui s'écroulaient au sol les uns sur les autres dans une hilarité convulsive.

— Et ça, c'est une bonne idée ? remarqua-t-il.

Bien sûr, il n'avait pas tort, même si, en termes de danger mortel et de terreur absolue, quelques danseurs déjantés ne pouvaient pas vraiment rivaliser avec le Docteur Danco. Néanmoins, je suppose que l'on doit songer à la dignité humaine, si tant est qu'elle existe. En cet instant, un coup d'œil circulaire laissait plutôt penser que non.

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement. Doakes et moi fîmes aussitôt volte-face, tous nos sens en alerte, et heureusement que nous étions préparés au pire, sinon nous serions peut-être tombés dans l'embuscade de deux femmes à moitié nues munies d'un radiocassette.

— Bonsoir ! crièrent-elles, et elles furent accueillies par un grand « Youhooou ! » suraigu et saccadé venant des danseurs vautrés sur le sol. Vince se débattit pour s'extraire de la pile de corps et se redressa en chancelant.

— Hé ! hurla-t-il. Ho hé ! tout le monde ! Les strip-teaseuses sont là ! Banzaï ! Il y eut un « Youhooou ! » encore plus fort, et l'un des policiers allongés par terre réussit tant bien que mal à s'agenouiller puis resta ainsi à tanguer légèrement et à fixer les filles des yeux en formant avec les lèvres le mot “strip-teaseuses...”

Doakes parcourut la pièce du regard avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Je vais dehors, dit-il, puis il se dirigea vers la porte.

— Doakes, l'appelai-je, convaincu que c'était une très mauvaise idée. Mais je n'avais pas fait un pas dans sa direction qu'une fois de plus je fus brutalement arrêté.

— Je te tiens ! beugla Vince, qui m'étreignait maladroitement.

— Vince, laisse-moi, dis-je.

— Pas question ! gloussa-t-il. Hé, tout le monde ! Aidez-moi ici avec le marié rougissant ! Il y eut une agitation du côté des ex-danseurs et du dernier flic debout près de la fontaine de punch, et je me retrouvai soudain pris dans une bousculade, soulevé par la pression des corps et porté vers la chaise d'où Camilla Figg avait roulé au sol sans connaissance. Je tentai de me débattre, mais c'était peine perdue. Ils étaient trop nombreux, tous dopés par le breuvage détonnant de Vince. Je dus assister impuissant à la sortie du sergent Doakes, qui lança derrière lui un dernier regard furibond avant de disparaître dans la nuit.

Ils m'installèrent sur la chaise et se plantèrent devant moi en un demi-cercle compact : impossible d'aller nulle part.

J'espérais que Doakes était aussi bon qu'il se l'imaginait parce que manifestement il allait rester seul pendant un moment.

La musique s'arrêta, et j'entendis un bruit familier qui fit se hérir les poils de mes bras : c'était le crissement du ruban adhésif qu'on déroule, mon prélude préféré aux concertos pour couteau. Pendant que quelqu'un me tenait les bras, Vince passa trois grandes bandes de chatterton autour de mon corps, m'attachant à la chaise. Ce n'était pas assez serré pour me bloquer, mais suffisamment pour m'entraver et me maintenir sur la chaise.

— C'est parti ! cria Vince. Aussitôt l'une des strip-teaseuses alluma le radiocassette, et le spectacle commença. La première, une femme noire à la mine maussade, se mit à onduler devant moi et à ôter quelques vêtements superflus. Lorsqu'elle fut quasiment nue, elle s'assit sur mes genoux et me lécha l'oreille tout en remuant son derrière. Puis elle me ficha la tête entre ses seins, cambra le dos puis sauta en arrière, et l'autre strip-teaseuse, une femme aux traits asiatiques et aux cheveux blonds, s'avança et répéta la séquence. Lorsqu'elle se fut trémoussée un moment sur mes genoux, elle fut rejoints par l'autre femme, et les deux s'assirent sur moi, une de chaque côté. Puis elles se penchèrent en avant de sorte que leurs seins me frottaient le visage et elles commencèrent à s'embrasser.

À ce moment-là, ce cher Vince leur apporta à chacune un grand verre de son punch meurtrier, qu'elles s'empressèrent de boire en continuant à se tortiller en rythme. L'une d'elles murmura : « Whaouh ! Très bon, ce punch. » Je n'aurais su dire laquelle des deux avait parlé, mais elles semblaient toutes les deux d'accord. Elles commencèrent alors à se contorsionner dans tous les sens et la foule autour de moi se mit à hurler comme dans un rassemblement de loups-garous une nuit de pleine lune. Évidemment, ma vue était quelque peu gênée par quatre seins énormes et anormalement durs – deux de chaque couleur –, mais d'après ce que je pouvais entendre, tout le monde sauf moi semblait s'amuser follement.

Parfois on se demande si l'univers n'est pas régi par une force malveillante au sens de l'humour vraiment douteux. Je connaissais suffisamment les mâles de l'espèce humaine pour

savoir que la plupart d'entre eux auraient volontiers échangé leurs excroissances corporelles contre les miennes. Et moi, je n'aurais souhaité qu'une chose : céder ma place et me débarrasser de ces femmes nues qui se tortillaient sur moi.

Mais il n'y a pas de justice : les deux strip-teaseuses restaient assises sur mes genoux, rebondissant au rythme de la musique et transpirant l'une sur l'autre ainsi que sur ma superbe chemise en rayonne, tandis que la fête battait son plein autour de nous. Au bout de ce qui me parut un interminable passage au purgatoire, interrompu seulement par Vince qui apporta aux filles deux autres verres, les strip-teaseuses se levèrent enfin et firent le tour du cercle des spectateurs, en dansant. Elles touchèrent des visages, burent dans le verre de certains et tâtèrent quelques entrejambes. Je profitai de leur distraction pour libérer mes mains et retirer le ruban adhésif, et je remarquai alors que personne ne prêtait plus attention au Délicat Dexter, en théorie l'Homme de la Soirée. Un rapide coup d'œil à l'assemblé me donna l'explication : tout le monde formait un cercle autour des strip-teaseuses et, bouche bée, les regardait danser, entièrement nues à présent, luisantes de sueur et d'alcool. Vince ressemblait à un personnage de dessin animé, figé sur place, les yeux pratiquement sortis des orbites, mais il était en bonne compagnie. Tous ceux qui étaient encore conscients avaient la même pose : ils s'étaient arrêtés de respirer et regardaient fixement les deux femmes en oscillant légèrement sur leurs jambes. J'aurais pu débouler dans la pièce en soufflant comme un abruti dans un foutu tuba que personne ne s'en serait aperçu.

Je me levai, contournai prudemment la foule, puis me faufilai dehors. Je m'étais imaginé que le sergent Doakes attendrait quelque part près de la maison, mais je ne le vis pas. Je traversai la rue et allai vérifier sa voiture. Elle était vide. Je parcourus des yeux la rue : même chose. Aucune trace de Doakes.

Il avait disparu.

## CHAPITRE XXIV

Nombreux sont les aspects de l'existence humaine que je ne comprendrai jamais, et pas seulement d'un point de vue intellectuel. Je manque tout simplement d'empathie, de par mon incapacité à ressentir les émotions. Je ne vois pas vraiment cela comme une perte mais, du même coup, de grands pans de l'expérience humaine me sont complètement hermétiques.

Il y a, toutefois, une expérience humaine des plus communes qu'il m'arrive d'éprouver très intensément, c'est la tentation. Et tandis que je regardais la rue vide devant la maison de Vince Masuoka et m'apercevais que le Docteur Danco avait réussi à capturer Doakes, je sentis ce sentiment me submerger en une vague étourdissante, presque suffocante. *J'étais libre.* Cette pensée déferlait sur moi et me confondait par sa simplicité élégante et parfaitement justifiée. Il n'y aurait eu rien de plus facile au monde que de filer. Laisser Doakes à son petit rendez-vous avec le Docteur, le signaler le lendemain matin en prétextant que j'avais trop bu – c'était la fête de mes fiançailles, après tout ! – et que je ne savais pas trop ce qui était arrivé au bon sergent. Qui pourrait me contredire ? Personne à l'intérieur de la maison ne pourrait assurer avec la moindre certitude que je n'avais pas assisté au peep-show du début à la fin.

Doakes disparaîtrait. Emporté à jamais dans un tourbillon de membres découpés et de folie, il n'éclairerait plus jamais mon sombre perron. Dexter libéré, je pourrais enfin être moi-même et, pour cela, tout ce qu'il fallait, c'était ne rien faire. Même moi je devais être capable d'y arriver.

Alors pourquoi ne pas m'en aller ? Pourquoi même ne pas partir me promener du côté de Coconut Grove, où un certain photographe attendait mes services depuis trop longtemps ? C'était si simple ; il n'y avait aucun risque, alors pourquoi ne pas en profiter ? C'était une nuit parfaite pour me livrer à mes sombres réjouissances au rythme d'une lune presque pleine, et ce petit bout manquant donnerait à l'aventure un aspect décontracté, informel. Des murmures d'approbation s'élevèrent, sifflant en un chœur impatient.

Toutes les conditions étaient réunies : le moment, la proie, une lune presque entière, ainsi qu'un alibi. Et la pression s'était accumulée depuis si longtemps qu'il me suffirait de fermer les yeux et de laisser les choses se faire joyeusement d'elles-mêmes, sur pilote automatique. Puis la douce délivrance à nouveau, la sensation de bien-être diffus, les muscles ramollis, débarrassés de tous leurs nœuds, la plongée délicieuse dans ma première nuit de sommeil complète depuis une éternité. Et le lendemain matin, reposé et satisfait, je dirais à Deborah...

Ah. Deborah. Eh oui, il y avait ce point à considérer.

Je dirais à Deborah que j'avais profité de la soudaine absence de Doakes pour m'élancer dans la nuit, avec mon Besoin et un Couteau, tandis que les derniers doigts de son cheri atterrissaient sur un tas d'ordures... Je ne sais pas pourquoi mais, malgré les encouragements de mon chœur intérieur qui me disait de ne pas m'inquiéter, je ne pensais pas qu'elle le prendrait bien. Ma relation avec ma sœur en ferait certainement les frais ; une simple erreur de jugement de ma part, peut-être, mais je doutais qu'elle parvienne à me pardonner. Et même si je ne suis pas capable d'éprouver d'affection véritable, je souhaitais vraiment que Deb n'ait pas à se plaindre de moi.

C'est ainsi qu'une fois de plus, je me résignai à la patience vertueuse et à une rectitude à toute épreuve. Un Dexter Dévoué et Discipliné. *Cela viendra*, dis-je à mon second moi. *Tôt ou tard, cela finira par venir*. C'était obligé ; on n'attendrait pas indéfiniment, mais il y avait d'abord une priorité. Et je l'entendis rouspéter, bien sûr, parce que l'attente durait depuis trop longtemps déjà, mais je calmai le fauve, passai la main sur

les barreaux de sa cage avec une joie feinte, puis sortis mon téléphone portable.

Je composai le numéro que Doakes m'avait donné. Au bout d'un moment, j'entendis une tonalité, puis plus rien, juste un léger sifflement. Je tapai alors le long code d'accès ; il y eut un clic, puis une voix neutre de femme dit : « Numéro ». Je dictai le numéro de portable de Doakes. Après un silence, la voix m'indiqua des coordonnées ; je les notai rapidement sur le carnet. La voix se tut, puis ajouta : “Se dirige droit vers l'ouest à cent kilomètres à l'heure.” Et ce fut tout.

Je n'ai jamais prétendu être un expert en navigation, mais je possède moi-même un petit récepteur GPS que j'utilise à bord de mon bateau. Je m'en sers surtout pour marquer les bons coins de pêche. Aussi, je réussis à entrer les coordonnées dans l'appareil sans m'arracher les cheveux ou provoquer une explosion. Le GPS que m'avait donné Doakes était légèrement plus performant que le mien, et affichait une carte sur l'écran. Les coordonnées correspondaient à l'I-75, en direction d'Alligator Alley, le corridor menant à la côte ouest de la Floride.

Je fus plutôt surpris. L'essentiel du territoire compris entre Miami et Naples est constitué des Everglades, une zone marécageuse entrecoupée de langues de terre pas toujours ferme. On y trouve surtout des serpents, des alligators et des casinos indiens, ce qui ne me semblait pas du tout le genre d'endroit approprié pour se détendre et apprécier un paisible démembrement. Mais le GPS ne pouvait mentir, pas plus que la voix au téléphone, *a priori*. Si les coordonnées étaient fausses, ce serait de la faute de Doakes, et il était perdu de toute façon. Je n'avais pas le choix. Je me sentis un peu coupable de quitter la soirée sans remercier mon hôte, mais je montai dans ma voiture et me dirigeai vers l'I-75.

En quelques minutes, je rejoignis l'autoroute et pris alors la direction du nord. Quand on s'éloigne de Miami vers l'ouest, les habitations s'espacent progressivement. Puis il y a une dernière explosion de centres commerciaux et de maisons juste avant le poste de péage d'Alligator Alley. Arrivé là, je stoppai la voiture et composai à nouveau le numéro. La même voix me donna de

nouvelles coordonnées, puis la ligne coupa. J'en tirai la conclusion qu'ils ne roulaient plus.

D'après la carte, le sergent Doakes et le Docteur Danco étaient confortablement installés au cœur d'une étendue d'eau indéterminée, à une soixantaine de kilomètres de là. Je ne savais pas pour Danco, mais je doutais que Doakes puisse flotter. Peut-être que le GPS pouvait mentir en fin de compte. Il fallait bien toutefois que je fasse quelque chose, alors je regagnai la route, payai le péage puis continuai vers l'ouest.

À un endroit parallèle à la position donnée par le GPS, une petite route partait vers la droite. Elle était presque invisible dans le noir, sans compter que je roulais à plus de cent à l'heure. Mais dès que je l'aperçus, je freinai brutalement sur le bas-côté puis reculai pour y jeter un œil. C'était un chemin de terre qui semblait ne mener nulle part ; il passait au-dessus d'un pont délabré puis s'enfonçait tout droit dans l'obscurité des Everglades. Grâce aux phares des autres voitures, je distinguais la piste sur une cinquantaine de mètres, mais il n'y avait rien à voir. Une bande d'herbe qui devait arriver à hauteur de genou poussait au milieu entre les deux profondes ornières. Un bouquet d'arbres bas formait un dôme au-dessus du chemin à la limite des ténèbres, et c'était tout.

Il me vint à l'idée de descendre afin de chercher un indice, puis je m'aperçus à quel point c'était ridicule. Me prenais-je pour Tonto, le fidèle guide indien ? Pensais-je pouvoir examiner une brindille cassée et dire combien d'hommes blancs étaient passés ? Peut-être mon cerveau dévoué mais à court d'inspiration me prenait-il pour Sherlock Holmes, capable d'inspecter les sillons du chemin et d'en déduire qu'un bossu gaucher aux cheveux roux et à la patte folle était passé par là, tenant à la main un cigare cubain et un ukulélé. Je ne trouverais aucun indice, et du reste cela ne changerait rien. La triste vérité c'était que soit j'empruntais ce chemin, soit j'abandonnais la partie, et le sergent Doakes, lui, était carrément rayé de la compétition.

Pour être absolument certain – ou du moins, pour m'ôter toute mauvaise conscience –, je rappelai le numéro de téléphone top secret de Doakes. La voix me donna les mêmes

coordonnées, puis je fus coupé : où qu'ils soient, ils s'y trouvaient toujours, quelque part le long de cette piste sale et sombre.

Je n'avais pas le choix apparemment. Le devoir m'appelait, et Dexter ne pouvait s'y soustraire. Je braquai le volant et empruntai le chemin.

D'après le GPS, j'avais environ huit kilomètres à parcourir avant d'arriver là où je devais me rendre. Je mis les phares en veilleuse et roulai doucement, observant attentivement la route. J'eus par conséquent beaucoup de temps pour réfléchir, ce qui n'est pas toujours une bonne chose. Je songeai à ce qui m'attendait peut-être à l'autre bout de la piste, et à ce que je ferais lorsque j'y parviendrais. Et je choisissais sans doute mal mon moment pour ce genre de réflexion, mais je pris conscience que même si je trouvais le Docteur Danco j'ignorais totalement ce que je ferais. "Vous venez me chercher", m'avait dit Doakes, et ça avait l'air très simple jusqu'au moment où l'on se retrouvait au beau milieu des Everglades en pleine nuit, avec pour seule arme un carnet à spirale. Et le Docteur Danco n'avait manifestement eu aucun problème avec tous les autres qu'il avait capturés, en dépit du fait que c'était de gros durs, armés jusqu'aux dents. Comment ce pauvre, ce Docile Dexter sans défense pouvait-il espérer lui résister, alors que le Puissant Doakes s'était incliné aussi vite ?

Et que ferais-je s'il s'emparait de moi ? Je ne me voyais pas trop en pomme de terre chantant des tyroliennes. Je n'étais pas sûr de pouvoir devenir fou, dans la mesure où, comme ne manqueraient pas de l'affirmer les experts, je l'étais déjà. Est-ce que je disjoncterais quand même et déserterais mon cerveau pour rejoindre le royaume du cri éternel ? Ou, en raison de ce que je suis, est-ce que je resterais conscient de ce qui m'arrive ? Ce cher moi, attaché à une table et se permettant de critiquer la technique de démembrément. La réponse à ces questions m'en apprendrait certainement beaucoup sur ma véritable nature, mais je décidai que je ne tenais pas absolument à la connaître. Ces pensées étaient déjà presque suffisantes pour faire naître en moi une authentique émotion, et pas de celles dont on tire fierté.

La nuit me cernait de toute part, à présent. Dexter est un citadin, habitué aux lumières vives qui forment des ombres nettes. Plus j'avancais sur cette route et plus elle semblait s'enfoncer dans les ténèbres, et plus cette expédition m'apparaissait comme une mission désespérée, complètement suicidaire. C'était une situation qui requérait l'intervention d'une section de marines, pas celle d'un pauvre employé de laboratoire, homicide à ses heures. Pour qui me prenais-je ? Dexter le Valeureux, galopant au secours des plus faibles ? Qu'espérais-je donc faire ? Qu'y avait-il à faire, d'ailleurs, à part prier ?

Je ne prie jamais, évidemment. À quelle divinité un truc comme moi pourrait-il adresser sa prière, et pourquoi m'écouterait-elle ? Et si j'en trouvais une, quelle qu'elle soit, comment pourrait-elle ne pas se moquer de moi ou ne pas vouloir me foudroyer ? Cela aurait été très rassurant de pouvoir me tourner vers une puissance supérieure, mais bien sûr je n'en connaissais qu'une seule. Et le Passager Noir avait beau être fort, leste et ingénieux, imbattable pour ce qui était de traquer le gibier dans la nuit, serait-il lui-même à la hauteur ?

D'après le récepteur GPS, je me trouvais à moins de cinq cents mètres du sergent Doakes, ou du moins de son téléphone portable, lorsque je parvins devant une barrière. C'était l'une de ces larges barrières en aluminium que l'on trouve dans les fermes laitières et qui servent à retenir les vaches. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une ferme laitière. Un panneau accroché à la barrière indiquait :

« Ferme d'alligators Blalock  
Défense d'entrer sous peine d'être mangé »

Cela me semblait un très bon emplacement pour une ferme d'alligators, mais pas le meilleur endroit pour me promener. À ma grande honte, bien que j'aie vécu toute ma vie à Miami, mes connaissances sont très limitées en matière de fermes d'alligators. Les animaux circulaient-ils librement au milieu de prés aquatiques, ou étaient-ils parqués quelque part ? Il s'agissait d'une question essentielle pour l'heure. Les alligators pouvaient-ils voir dans le noir ? Et avaient-ils un très gros

appétit en général ? C'étaient toutes d'excellentes questions, très pertinentes.

J'éteignis mes phares, coupai le contact, puis sortis de la voiture. Dans le silence qui se fit soudain, j'entendis le cliquetis du moteur, la mélopée des moustiques et, au loin, une musique métallique. On aurait dit une musique cubaine. Peut-être Tito Puente.

Le Docteur était chez lui.

Je m'approchai de la barrière. Le chemin continuait tout droit de l'autre côté, passait sur un vieux pont en bois puis disparaissait sous un bosquet d'arbres. J'apercevais une lumière à travers les branches. Aucun alligator n'avait l'air de se dorer au clair de lune.

Eh bien, Dexter, nous y voilà. Que souhaiterais-tu faire ce soir ? Finalement le canapé de Rita ne me semblait pas un si mauvais endroit. J'aurais préféré m'y vautrer plutôt qu'être planté là dans le noir en pleine nature. De l'autre côté de cette barrière se trouvaient un vivisecteur fou à lier, des hordes de reptiles voraces, et un homme que j'étais censé secourir alors même qu'il voulait me tuer. Mais il n'y avait qu'à faire appel au Puissant Dexter.

C'était une question que je posais horriblement souvent en ce moment, mais pourquoi est-ce que cela tombait toujours sur moi ? Non, vraiment. Pourquoi fallait-il que ce soit moi qui brave tous ces dangers pour aller à la rescoussse du sergent Doakes ? Ne frisait-on pas l'absurdité ?

Cependant, à présent que j'étais là, autant aller jusqu'au bout. J'escaladai la barrière et me dirigeai vers la lumière.

Les bruits normaux de la nuit commencèrent à revenir l'un après l'autre. Enfin, j'imaginai qu'ils étaient normaux dans ce territoire sauvage. J'entendais des clic, des bzitt, des vroum, venant de nos amis les insectes, et une espèce de hurlement lugubre qui, j'espérais, était juste le cri d'une chouette ; plutôt petite de préférence. Quelque chose fit bruissier les branches des arbustes sur ma droite, puis redrevint silencieux. Heureusement pour moi, au lieu de devenir tendu ou d'avoir peur comme n'importe quel être humain, je me surpris à passer en mode Chasseur. Les sons se modifièrent, le mouvement autour de moi

ralentit, et tous mes sens semblaient un peu plus aiguisés. L'obscurité s'éclaircit légèrement ; les détails se détachèrent de la nuit, et un gloussement silencieux, froid et prudent se mit à croître lentement juste en deçà de ma conscience. Le pauvre Dexter Dépassé ne se sentait pas dans son élément ? Il n'avait qu'à laisser le volant au Passager. Lui saurait quoi faire, et il le ferait sans problème.

Et pourquoi pas, après tout ? Au bout de ce chemin, de l'autre côté du pont, le Docteur Danco nous attendait. J'avais voulu le rencontrer ; maintenant j'en avais l'occasion. Harry approuverait tout ce que je ferais à ce bonhomme. Doakes lui-même serait obligé d'admettre que Danco était une proie idéale ; il irait sans doute jusqu'à me remercier. J'en avais presque le vertige. Cette fois, j'avais la permission. D'ailleurs la situation n'était pas dénuée de poésie. Depuis si longtemps Doakes avait retenu mon génie enfermé dans une bouteille. Il y aurait une certaine justice qu'en le secourant je libère enfin mon génie. J'irais à son secours, bien entendu. Et après...

Mais d'abord.

Je traversai le pont en bois. À mi-chemin, une planche craqua et je me figeai. Les bruits de la nuit continuèrent, et un peu plus loin devant j'entendis Tito Puente crier « Aaaaaahh-Yah » puis poursuivre sa mélodie. Je repris ma marche.

De l'autre côté du pont, la piste s'élargissait en une aire de parking. Sur ma gauche, il y avait une clôture grillagée, et devant moi une petite construction basse où brillait une lumière à la fenêtre. Elle était vieille, décrépite et aurait eu besoin d'un coup de peinture, mais le Docteur Danco se souciait peut-être moins des apparences qu'il n'aurait dû. Sur ma droite, une hutte indienne se désagrégeait tranquillement au bord d'un canal ; des fragments de son toit de palme pendaient dans le vide tels de vieux habits en lambeaux. Un bateau à hélice était amarré près d'une jetée délabrée qui s'avançait dans le canal.

Je me glissai parmi les ombres formées par une rangée d'arbres et sentis le sang-froid du prédateur prendre le contrôle de mes sens. Je fis prudemment le tour du parking, par la gauche, le long de la clôture grillagée. Une bête grogna tout près de moi avant de plonger sous l'eau dans un éclabouissement,

mais elle était de l'autre côté de la clôture, si bien que je n'en tins pas compte et poursuivis mon chemin. C'était le Passager Noir qui conduisait, et il ne s'arrêtait pas pour si peu de chose.

La clôture se terminait par un angle droit à quelque distance de la maison. Il restait un petit bout de terrain dégagé, pas plus d'un mètre cinquante, et un dernier bosquet d'arbres. Je m'avançai vers le dernier arbre afin d'avoir une bonne vue sur la maison, mais alors que je m'immobilisais et plaçais la main sur le tronc, quelque chose s'agita violemment dans les branches au-dessus de moi, et un horrible cri strident, fort comme un clairon, fendit la nuit. Je fis un bond en arrière lorsque la bête, tombant à travers les branches de l'arbre, vint atterrir sur le sol.

Continuant à faire son bruit de trompette démente, elle se tourna vers moi. C'était un oiseau énorme, plus gros qu'un dindon, et il était clair, à la façon dont il sifflait et hurlait, qu'il était en colère contre moi. Il fit fièrement un pas en avant, fouettant le sol de sa queue immense, et je m'aperçus qu'il s'agissait d'un paon. Les animaux ne m'aiment pas, mais celui-ci semblait avoir conçu une haine particulièrement farouche à mon égard. Sans doute ne comprenait-il pas que j'étais beaucoup plus gros et plus dangereux que lui. Il avait l'air résolu à me manger ou à me chasser, et étant donné que je devais faire cesser ces affreux braillements au plus vite, je lui fis le plaisir de battre en retraite dignement et je m'empressai de regagner l'ombre qui longeait la clôture près du pont. Une fois que je fus bien caché dans l'obscurité loin du bruit, je me tournai pour regarder la maison.

La musique s'était arrêtée, et la lumière ne brillait plus.

Je restai figé ainsi pendant plusieurs minutes. Rien ne se passa, si ce n'est que le paon cessa son bruit de clairon. Et, avec un dernier marmottement agressif dans ma direction, il remonta en haut de son arbre en battant des ailes. Puis les sons nocturnes revinrent : les cliquetis et le ronron des insectes, un autre grognement suivi d'un plouf du côté des alligators. Mais plus de Tito Puente. Je savais que le Docteur Danco observait et écoutait lui aussi, que chacun de nous attendait que l'autre se manifeste, sauf que je pouvais attendre plus longtemps. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui le guettait dehors dans le

noir – il pouvait tout aussi bien s’agir d’un commando armé que d’une chorale d’étudiants – tandis que je savais qu’il était seul. Je savais où il était ; lui ignorait s’il y avait quelqu’un sur le toit ou même s’il était encerclé. Il faudrait donc qu’il tente quelque chose le premier, et il n’y avait que deux solutions. Soit il attaquait, soit...

De l’autre côté de la maison s’éleva le ronflement soudain d’un moteur, et alors que je sentais mes muscles se raidir involontairement, le bateau à hélice s’éloigna de la jetée. Le moteur vrombit plus fort, puis l’embarcation fila le long du canal. En moins d’une minute, il avait disparu au détour d’un virage, emportant dans la nuit le Docteur Danco.

## CHAPITRE XXV

Durant quelques minutes, je restai là où j'étais, à observer la maison, surtout par prudence : je n'avais pas vraiment vu le conducteur du bateau ; il était possible que le Docteur soit encore tapi à l'intérieur, attendant de voir ce qui se passe. Mais pour être parfaitement honnête, je ne souhaitais pas non plus me faire de nouveau attaquer par une espèce de gallinacé criard et vorace.

Au bout d'un moment, comme rien ne se produisait, j'estimai qu'il fallait que j'entre à l'intérieur pour jeter un coup d'œil. Alors, contournant le plus loin possible l'arbre où était perché l'oiseau de malheur, je m'approchai de la maison.

Elle était plongée dans la pénombre, mais pas complètement silencieuse. Tandis que je me tenais devant la porte à moustiquaire défoncée qui donnait sur l'aire de parking, j'entendis une sorte de frottement provenir de l'intérieur, suivi par un grognement rythmique entrecoupé de geignements. Cela n'avait pas l'air d'être le genre de bruits que ferait quelqu'un préparant une embuscade mortelle. C'était plutôt les sons qu'aurait émis une personne attachée essayant de se libérer. Le Docteur Danco, dans sa précipitation, avait-il abandonné le sergent Doakes ?

De nouveau, je sentis le tréfonds de mon cerveau envahi par un sentiment de tentation extatique. Le sergent Doakes, mon ennemi personnel, ligoté à l'intérieur, emballé comme un paquet-cadeau et laissé à mon intention dans des conditions parfaites. Il y aurait tous les instruments et le matériel dont je pouvais avoir besoin, personne à des kilomètres à la ronde et,

quand j'aurais terminé, tout ce qu'il me suffirait de dire, c'était : "Désolé, je suis arrivé trop tard. Regardez ce que cet horrible Docteur Danco a fait au pauvre sergent Doakes." C'était une pensée enivrante, et je crois même que je tanguai légèrement en y goûtant. Bien sûr, ce n'était qu'une idée comme ça ; je ne ferais jamais rien de tel, n'est-ce pas ? Hein, sérieusement ? Dexter ? Allô ? Comment se fait-il que tu salives, mon cher ami ?

Absolument pas. Mais enfin ! J'étais un modèle de vertu dans le désert spirituel qu'était le sud de la Floride. Presque toujours. J'étais un chevalier probe, à la tenue impeccable, monté sur son Destrier Noir. Dexter le Pur, accourant au secours des plus faibles. En théorie, du moins. Car tout bien considéré... J'ouvris la porte et entrai.

Dès que je fus à l'intérieur, je m'aplatis contre le mur, juste au cas où, et cherchai à tâtons un interrupteur. J'en trouvai un et l'allumai.

Comme dans le premier lieu de débauche de Danco, il y avait très peu de meubles. De nouveau, la caractéristique essentielle de la pièce était une large table placée en son centre. Un miroir était accroché au mur d'en face. Sur la droite, un chambranle dépourvu de porte menait à ce qui devait être la cuisine ; et sur la gauche il y avait une porte, fermée, sans doute une chambre ou une salle de bains. En face de là où je me tenais se trouvait une autre porte à moustiquaire menant vers l'extérieur : c'était certainement par là que le Docteur Danco s'était enfui.

Et à l'extrémité de la table, se débattant furieusement à présent, j'aperçus quelque chose vêtu d'une combinaison orange clair. Cela avait une apparence humaine, même vu depuis l'autre bout de la pièce. "Par ici, oh, s'il vous plaît, aidez-moi, aidez-moi", disait la forme. Je traversai la pièce et m'agenouillai à côté.

Ses bras et ses jambes, naturellement, étaient retenus par du ruban adhésif : c'était la méthode employée par n'importe quel monstre un tant soit peu expérimenté. Tout en coupant ses liens, je l'examinai, tandis qu'il se lançait dans une interminable jérémiade :

— Dieu soit loué, oh s'il te plaît, oh mon Dieu. Détache-moi, mon pote. Fais vite, fais vite, nom d'un chien, oh bordel. T'en as mis du temps, nom de Dieu. Merci, je savais que tu viendrais...

Ou quelque chose du genre. Son crâne était complètement rasé, ainsi que ses sourcils. Mais il aurait été impossible de ne pas reconnaître le fort menton viril et les cicatrices qui ornaient le visage. C'était Kyle Chutsky.

Avec juste quelques morceaux en moins.

Lorsque j'eus ôté tout le ruban adhésif et que Chutsky réussit à s'asseoir en se tortillant, je vis que son bras gauche avait été coupé au niveau du coude et que sa jambe droite s'arrêtait au genou. Les moignons étaient enveloppés dans de la gaze blanche impeccable ; rien ne suintait. Du très beau travail, encore une fois, même si je doutais que Chutsky apprécie le soin avec lequel Danco avait enlevé son bras et sa jambe. Quant à savoir s'il avait encore toute sa tête, il m'était difficile de le dire pour l'instant, mais ses pleurnicheries incessantes me donnaient à penser qu'il n'était peut-être pas tout à fait prêt pour prendre les commandes d'un *jet*.

— Oh, mon pote, s'exclama-t-il. Oh, bordel. Dieu soit loué, tu es venu. Et il laissa aller sa tête contre mon épaule puis se mit à pleurer. Ayant eu récemment une expérience similaire, je sus exactement que faire. Je lui tapotai le dos tout en répétant : « Allons, allons. » C'était encore plus gênant que lorsque je l'avais fait à Deborah parce que le moignon de son bras gauche n'arrêtait pas de cogner mon flanc et, du coup, j'avais plus de mal à feindre la compassion.

La crise de larmes de Chutsky dura juste quelques minutes. Mais lorsqu'il finit par me lâcher, luttant pour garder l'équilibre, ma superbe chemise hawaïenne était trempée. Il renifla un bon coup ; un peu tard pour ma chemise.

— Où est Debbie ? me demanda-t-il.

— Elle s'est cassé la clavicule, lui répondis-je. Elle est à l'hôpital.

— Oh, fit-il, avant de renifler à nouveau, un long bruit mouillé qui sembla se répercuter en lui. Puis il lança un bref regard derrière lui et essaya de se relever. On a intérêt à partir. Il pourrait revenir.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que Danco pouvait revenir, mais il avait raison. C'est une tactique courante chez les prédateurs que de s'éloigner puis de rappliquer en douce pour voir qui est en train de flairer leur trace. Si le Docteur Danco faisait ça, il trouverait deux proies plutôt faciles.

— D'accord, dis-je à Chutsky. Attends juste que je jette un coup d'œil au reste de la maison.

Il avança une main tremblante – la droite, bien sûr – et agrippa mon bras.

— S'il te plaît, implora-t-il. Ne me laisse pas seul.

— J'en ai pour une seconde, répondis-je en essayant de me dégager. Mais il resserra sa poigne, étonnamment ferme malgré ce qu'il avait enduré.

— S'il te plaît, répéta-t-il. Alors prête-moi au moins ton revolver.

— J'ai pas de revolver, répliquai-je, et ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Oh, putain, mais qu'est-ce qui t'a pris ? Bordel, il faut qu'on se tire de là. Il avait l'air pris de panique, comme si d'une seconde à l'autre il allait se remettre à pleurer.

— O.K. On va essayer de te faire tenir sur tes, euh, ton pied.

J'espérai qu'il n'avait pas entendu mon lapsus ; je ne voulais pas me montrer insensible, mais toute cette histoire de membres manquants allait requérir un certain réajustement du vocabulaire. Cependant, Chutsky ne dit rien ; il me tendit simplement son bras. Je l'aidai à se redresser et il s'appuya contre la table.

— Attends-moi là juste quelques secondes, le temps que je vérifie les autres pièces, lui dis-je. Il me regarda avec des yeux humides, suppliants, mais il ne protesta pas et je m'empressai de faire le tour de la petite maison.

Dans la pièce principale, où était Chutsky, il n'y avait rien à voir hormis les outils de travail du Docteur Danco. Il possédait de superbes instruments tranchants et, après avoir soigneusement pesé les implications éthiques d'un tel geste, je m'appropriaï l'un des plus beaux, une très belle lame conçue pour couper les chairs les plus filandreuses. Il y avait aussi plusieurs rangées de médicaments ; les noms ne me disaient pas

grand-chose, à l'exception de quelques flacons de barbituriques. À part ça, je ne trouvai aucun indice, aucune pochette d'allumettes froissée avec des numéros de téléphone inscrits dessus, aucun coupon de pressing, absolument rien.

La cuisine était presque identique à celle de la première maison. Elle était meublée d'un petit réfrigérateur miteux, d'une plaque chauffante, d'une table de jeu ainsi que d'une chaise pliante, et c'était tout. Une boîte de doughnuts était posée sur le comptoir, avec au milieu un énorme cafard occupé à mastiquer. Il me regarda comme s'il était prêt à se battre pour son butin, alors je le laissai tranquille.

Je revins dans le salon, où Chutsky était toujours adossé à la table.

— Magne-toi, dit-il. Bordel de merde, partons.

— Plus qu'une pièce, répondis-je. Je traversai le salon et ouvris la porte située en face de la cuisine. Comme je le pensais, il s'agissait de la chambre. Il y avait un lit de camp dans un coin, et dessus traînaient plusieurs vêtements ainsi qu'un téléphone portable. J'avais déjà vu la chemise quelque part, et je crus deviner à qui elle appartenait. Je sortis mon propre téléphone et composai le numéro du sergent Doakes. L'appareil posé sur la pile de vêtements se mit à sonner.

— Pas de chance, dis-je. Je coupai l'appel et retournai chercher Chutsky.

Il n'avait pas bougé, mais il était évident qu'il se serait enfui en courant s'il l'avait pu.

— Allez, bordel de merde, magne-toi, s'écria-t-il. Putain, je peux presque sentir son souffle sur ma nuque. Il pivota la tête vers la porte de derrière puis vers la cuisine et, alors que je me penchais pour le soutenir, il se tourna et ses yeux se posèrent soudain sur le miroir suspendu au mur.

Il scruta longuement son reflet puis il s'affaissa comme si ses os s'étaient liquéfiés.

— Nom de Dieu, gémit-il en recommençant à sangloter. Oh, nom de Dieu...

— Allez, dis-je. Il faut qu'on sorte de là.

Chutsky frissonna puis secoua la tête.

— Je ne pouvais pas bouger, j'étais obligé de rester là allongé et d'écouter ce qu'il faisait à Franck. Il avait l'air si gai : "Tu ne devines pas ? Non ? Bon, d'accord... Un bras." Puis le bruit de la scie, et...

— Chutsky, l'interrompis-je.

— Et puis quand il m'a installé là-dessus et qu'il a dit : "Neuf" et "Essaie de deviner"...

Il est toujours intéressant, bien sûr, de connaître la technique d'un collègue, mais Chutsky avait l'air d'être prêt à perdre définitivement la boule, et je ne pouvais pas me permettre de le laisser renifler sur l'autre pan de ma chemise. Alors je me rapprochai de lui et le tins fermement par son bras valide.

— Chutsky. Allons. Il faut qu'on sorte d'ici, dis-je.

Il me regarda, l'air complètement perdu, les yeux on ne peut plus écarquillés, avant de se tourner de nouveau vers le miroir.

— Oh, nom de Dieu, répéta-t-il.

Puis il prit une longue inspiration légèrement saccadée, et se leva comme s'il cherchait à se mettre au garde-à-vous.

— C'est pas si mal, remarqua-t-il. Je suis vivant.

— Exactement, répliquai-je. Et si on arrive à se bouger, on le restera peut-être tous les deux.

— O.K., dit-il. Il détourna la tête du miroir avec détermination et passa son bras droit autour de mon épaule. Allons-y.

Chutsky, manifestement, n'avait pas eu beaucoup d'entraînement pour ce qui était de marcher sur une seule jambe, mais il parvint tant bien que mal à avancer en sautillant : il ahanaït et s'appuyait lourdement sur moi entre chaque pas. Malgré les quelques morceaux manquants, c'était toujours un homme très corpulent, et ce ne fut pas de tout repos pour moi. Juste avant de traverser le pont, il s'arrêta un instant et jeta un coup d'œil par la clôture grillagée.

— Il a jeté ma jambe là-dedans, me dit-il. Aux alligators. Il s'est assuré que je regardais. Il l'a levée pour que je la voie, puis il l'a lancée et l'eau s'est mise à bouillonner comme...

J'entendis une pointe d'hystérie revenir dans sa voix, mais il en prit aussi conscience ; il se tut, inspira, le souffle court, puis lança d'un ton un peu brusque :

— Bon, tirois-nous d'ici.

Nous réussîmes à regagner la voiture sans aucun autre flash-back. Chutsky s'appuya contre un poteau le temps que j'ouvre la barrière. Puis je l'aidai à sautiller jusqu'au siège du passager, m'installai au volant et démarrai. Dès que j'allumai les phares, Chutsky se laissa aller contre le dossier et ferma les yeux.

— Merci, mon pote, dit-il. Je te dois une fière chandelle. Merci.

— Je t'en prie, répondis-je. J'effectuai un demi-tour et repris la direction d'Alligator Alley. Je pensais que Chutsky s'était endormi, mais, alors que nous avions parcouru environ la moitié du petit chemin de terre, il se mit à parler.

— Je suis content que ta sœur n'ait pas été là, dit-il. Qu'elle me voie comme ça. C'est... Écoute, il faut vraiment que je me ressaisisse avant que... Il s'interrompit brutalement et se tut pendant près d'une minute. Nous continuâmes à suivre la piste cahoteuse en silence. C'était agréable de se retrouver au calme. Je me demandai où était Doakes et ce qu'il faisait. Ou plutôt, ce qu'on lui faisait. À ce propos, j'étais également curieux de savoir où était Reiker et quand je pourrais l'emmener se promener. Dans un endroit calme où je pourrais méditer et travailler en paix. Je me demandai quel pouvait être le loyer à la ferme d'alligators Blalock.

— Ce serait peut-être une bonne idée que je la laisse tranquille maintenant, reprit soudain Chutsky. Et il me fallut quelques secondes pour saisir qu'il parlait toujours de Deborah. Elle ne voudra plus rien avoir affaire avec moi dans l'état où je suis, et je ne veux la pitié de personne.

— Aucun souci à te faire, répondis-je. Deborah est absolument sans pitié.

— Tu n'auras qu'à lui dire que je vais bien et que je suis rentré à Washington, poursuivit-il. C'est mieux comme ça.

— C'est peut-être mieux pour toi, répliquai-je. Mais moi, elle va me tuer.

— Tu ne comprends pas, dit-il.

— Non, c'est toi qui ne piges pas. Elle m'a demandé de venir te chercher. C'est ce qu'elle a décidé et je n'ai pas intérêt à désobéir. Elle cogne très fort.

Il resta silencieux un instant. Puis il lâcha un profond soupir.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, dit-il.

— Je peux te ramener à la ferme des alligators, si tu préfères, remarquai-je d'un ton enjoué.

Il ne dit plus rien après ça. Nous parvînmes à l'intersection d'Alligator Alley ; je tournai vers la gauche puis mis le cap sur la lueur orangée qui teintait l'horizon au-dessus de Miami.

## CHAPITRE XXVI

Nous roulâmes en silence jusqu'au premier véritable îlot de civilisation, un complexe immobilier et une série de centres commerciaux sur notre droite, quelques kilomètres après le poste de péage. Chutsky se redressa alors et tourna son attention vers les lumières et les édifices.

— Il faut que j'utilise un téléphone, dit-il.

— Tu peux te servir du mien si tu payes les frais de réacheminement.

— J'ai besoin d'une ligne fixe. Un téléphone public.

— Tu es un peu déphasé. Ça n'existe pratiquement plus. On va avoir du mal à en trouver un.

— Prends cette sortie, dit-il. Et même si cela ne faisait que retarder ma nuit de sommeil bien méritée, j'empruntai la bretelle qu'il m'indiquait. Au bout d'un kilomètre, nous trouvâmes un petit centre commercial qui avait encore un téléphone à pièces fixé au mur à côté de la porte d'entrée. J'aidai Chutsky à sauter jusque-là, et il s'adossa à la coque en plastique qui protégeait l'appareil puis souleva le combiné. Il leva les yeux vers moi et me dit :

— Attends-moi là-bas. Ce qui me sembla un peu autoritaire pour quelqu'un qui ne pouvait même pas se déplacer sans assistance, mais je retournai à la voiture et m'appuyai contre le capot, pendant que Chutsky parlait au téléphone.

Une vieille Buick vint s'arrêter en haletant sur l'emplacement voisin. Un groupe d'hommes petits et bruns aux vêtements sales en sortit et se dirigea vers le magasin. Ils dévisagèrent Chutsky qui se tenait là sur une seule jambe, la tête

si scrupuleusement rasée, mais ils furent trop polis pour faire la moindre remarque. Ils entrèrent et la porte vitrée se referma derrière eux avec un chuintement. La fatigue de cette longue journée me tomba dessus : j'étais vidé, les muscles de mon cou étaient noués, et je n'avais rien tué du tout. Je me sentais très irritable et j'étais impatient de rentrer me coucher.

Je me demandai où le Docteur Danco avait pu conduire Doakes. Cela ne m'importait pas outre mesure ; c'était par simple curiosité. Mais comme je songeais qu'il l'avait effectivement emmené quelque part et qu'il commencerait bientôt à lui causer des dégâts irréversibles, je pris conscience qu'il s'agissait de la première bonne nouvelle depuis une éternité, et je sentis une douce chaleur se propager en moi. J'étais libre. Doakes avait disparu. Morceau après morceau, il quittait ma vie et me délivrait de ma servitude involontaire au canapé de Rita. J'allais pouvoir revivre.

— Hé, mon pote, appela Chutsky en agitant le moignon de son bras gauche dans ma direction. Je me levai et le rejoignis. O.K., dit-il. Allons-y.

— Bien sûr, répondis-je. Mais où ?

Ses yeux allèrent se perdre au loin et je vis les muscles de ses mâchoires se contracter. Les lumières du parking éclairaient sa combinaison et faisaient luire son crâne. C'est incroyable à quel point un visage peut avoir l'air différent avec les sourcils rasés. Ça a quelque chose de saugrenu, comme le maquillage d'un film de science-fiction à petit budget ; si bien que même si Chutsky aurait dû avoir un air dur et décidé tandis qu'il scrutait ainsi l'horizon, les mâchoires serrées, on aurait plutôt dit qu'il attendait un ordre terrifiant de Ming l'implacable. Tout ce qu'il répondit, cependant, fut :

— Ramène-moi à mon hôtel, mon pote. J'ai du boulot.

— Un hôpital ne serait pas mieux ? demandai-je. Car il n'allait tout de même pas se fabriquer une canne avec une branche d'if et poursuivre son chemin clopin-clopant. Mais il secoua la tête.

— Ça va. Ça va aller.

Je regardai avec insistance les deux morceaux de gaze blanche au bout de sa jambe et de son bras tronqués, et haussai

un sourcil. Les plaies étaient encore suffisamment fraîches pour nécessiter un bandage, et puis Chutsky devait forcément se sentir un peu faible.

Il baissa les yeux vers ses deux moignons, et l'espace d'un instant il sembla s'affaisser sur lui-même.

— Ça va aller, répéta-t-il en se redressant légèrement. Allons-y. Et il semblait si fatigué et si triste que je n'eus pas le cœur de le contrarier.

Prenant appui sur mon épaule, il regagna par petits bonds la portière du passager, et tandis que je l'aidais à se glisser sur le siège, les occupants de la vieille Buick sortirent tous ensemble du magasin, tenant à la main des cannettes de bière et des grattons de porc. Le conducteur sourit et m'adressa un signe de la tête. Je lui rendis son sourire et refermai la portière.

— *Crocodilos*, lui lançai-je, en indiquant Chutsky de la tête.

— Ah, dit le conducteur. *Lo siento*. Il s'installa au volant de sa voiture pendant que je contournais la mienne.

Chutsky n'ouvrit pas la bouche pendant la plus grande partie du trajet. Juste après l'échangeur de l'I-95, néanmoins, il se mit à trembler de tout son corps.

— Merde, lâcha-t-il. Je tournai les yeux vers lui. Les médicaments, dit-il. Ils font plus effet. Ses dents commencèrent à claquer, et il ferma la bouche d'un coup. Sa respiration sifflait, et j'apercevais des gouttes de sueur se former sur son crâne lisse.

— Tu veux reconsiderer l'option de l'hôpital ?

— Tu as quelque chose à boire ? me dit-il en guise de réponse. Un changement de sujet un peu brutal, me semblait-il.

— Je crois qu'il y a une bouteille d'eau sur le siège arrière, répondis-je avec obligeance.

— De l'alcool, précisa-t-il. De la vodka ou du whisky.

— Je n'ai pas l'habitude d'en avoir dans la voiture.

— Merde. Conduis-moi à mon hôtel.

Ce que je fis donc. Pour des raisons connues de lui seul, il logeait au Mutiny, à Coconut Grove. Cela avait été l'un des premiers hôtels de grand standing de la région, construits dans des gratte-ciel ; il avait été fréquenté par des mannequins, des réalisateurs, des trafiquants de drogue et autres célébrités. Il

était toujours très attrayant mais il avait un peu perdu de son cachet, à présent que le quartier autrefois rustique était envahi par les gratte-ciel de luxe. Peut-être Chutsky l'avait-il connu dans son âge d'or et avait-il choisi d'y résider pour des raisons sentimentales. Un homme capable de porter une bague au petit doigt ne pouvait qu'être soupçonné de sentimentalité.

Nous quittâmes l'I-95 et poursuivîmes sur Dixie Highway puis, arrivé à Unity Avenue, je pris à gauche et continuai jusqu'à Bayshore Drive. Le Mutiny se trouvait un peu plus loin sur la droite. Je stoppai la voiture devant l'hôtel.

— Dépose-moi là, dit Chutsky.

Je le dévisageai. Les médicaments avaient-ils attaqué son cerveau ?

— Tu ne veux pas que je t'aide à monter dans ta chambre ?

— Ça va aller, dit-il. C'était peut-être devenu son nouveau mantra, mais j'avais un peu de mal à le croire. Il transpirait à grosses gouttes à présent, et je ne sais pas comment il pouvait s'imaginer parvenir seul jusqu'à sa chambre. Mais je ne suis pas du genre à m'imposer quand on refuse mon aide, alors je me contentai de dire : « D'accord », et le regardai ouvrir la portière puis sortir. Il se cramponna au toit de la voiture et se tint là en équilibre sur son unique jambe durant une minute avant que le portier ne l'aperçoive. Il fronça les sourcils devant cette apparition en combinaison orange au crâne luisant.

— Hé, Benny, le héla Chutsky. Viens me donner un coup de main, l'ami.

— Mr. Chutsky ? dit-il d'un ton incertain, puis il resta bouche bée en voyant les moignons. Oh, mon Dieu. Il frappa trois fois dans ses mains et un groom sortit de l'hôtel en courant.

Chutsky se retourna vers moi.

— Ça va aller, dit-il.

Et vraiment quand on désire si peu votre présence, que pouvez-vous faire sinon partir ? Avant de m'éloigner, je lançai un dernier regard à Chutsky : il était en train de prendre appui sur le portier tandis que le groom poussait un fauteuil roulant dans leur direction.

Il n'était pas tout à fait minuit lorsque j'empruntai Main Highway, m'apprêtant à rentrer chez moi, ce qui était difficile à croire après tout ce qui s'était passé ce soir-là. La fête de Vince me semblait avoir eu lieu des semaines auparavant et, pourtant, il n'avait sans doute pas encore débranché sa fontaine de punch. Entre l'Épreuve par la stripteaseuse et le Sauvetage de Chutsky dans la ferme d'alligators, j'avais bien mérité ma nuit de sommeil, et j'avoue que je ne pensais qu'à une chose : me glisser dans mon lit et m'enfouir sous les couvertures.

Mais, bien sûr, pas de repos pour les braves, dont je suis, évidemment. Mon téléphone portable se mit à sonner alors que je tournais à gauche sur Douglas Road. Rares sont les personnes qui m'appellent, surtout à une heure aussi tardive. Je jetai un coup d'œil à l'appareil : c'était Deborah.

— Bien le bonsoir, ma chère sœur, dis-je.

— Salaud, tu avais dit que tu appellerais ! cria-t-elle.

— Je pensais que c'était un peu tard, répondis-je.

— Tu t'imaginais vraiment que je pourrais DORMIR, bordel ? ! hurla-t-elle, suffisamment fort pour incommoder les occupants des autres voitures. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai réussi à récupérer Chutsky, répondis-je. Mais le Docteur Danco s'est enfui. Avec Doakes.

— Où est-ce qu'il est ?

— Je ne sais pas, Deb, il s'est enfui dans un bateau à hélice et...

— Kyle, imbécile. Où est Kyle. Il va bien ?

— Je l'ai déposé au Mutiny. Il, euh... Il va presque bien, répondis-je.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ? ? ? brailla-t-elle. Et je dus changer le téléphone d'oreille.

— Deborah, il va se remettre. C'est juste que... Il a perdu la moitié de son bras gauche, et la moitié de sa jambe droite. Et tous ses cheveux, expliquai-je. Elle resta silencieuse pendant plusieurs secondes.

— Apporte-moi des fringues, finit-elle par dire.

— Il n'est pas trop dans son assiette, Deb. Je ne crois pas qu'il veuille...

— Des fringues, Dexter. Tout de suite, m'ordonna-t-elle. Et elle raccrocha.

Comme je le disais : pas de repos pour les braves. Je poussai un profond soupir face à une telle injustice, mais j'obtempérai. J'étais presque rendu à mon appartement où Deborah avait laissé des affaires, aussi je me hâtai de rentrer et, après avoir considéré mon lit quelques secondes avec regret, je récupérai une tenue de rechange pour elle puis me mis en route vers l'hôpital.

Deborah était assise sur le bord de son lit en train de taper nerveusement du pied lorsque j'entrai. De sa main qui dépassait du plâtre elle maintenait sa chemise d'hôpital fermée devant, et de l'autre elle serrait son revolver et son badge. Elle ressemblait à une Furie vengeresse victime d'un accident.

— Nom de Dieu, me lança-t-elle. Qu'est-ce que tu foutais ? Aide-moi à m'habiller. Elle lâcha sa chemise et se leva.

J'enfilai un polo par-dessus sa tête, rencontrant quelques difficultés à faire passer le plâtre. Nous venions à peine de réussir à mettre le tee-shirt quand une femme corpulente en uniforme d'infirmière entra précipitamment dans la chambre.

— Non, mais qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda-t-elle avec un fort accent des Bahamas.

— Je pars, répondit Deborah.

— Retournez dans votre lit ou j'appelle le docteur, ordonna l'infirmière.

—appelez-le, répliqua Deborah, sautant sur un pied à présent tandis qu'elle s'efforçait de mettre son pantalon.

— Vous n'allez nulle part. Retournez au lit.

Deborah brandit son badge.

— C'est une urgence de la police, déclara-t-elle. Si vous cherchez à me retenir, je suis autorisée à vous arrêter pour entrave à la justice.

L'infirmière fut sur le point de dire quelque chose de très sévère, mais elle ouvrit la bouche, jeta un coup d'œil au badge, regarda Deborah puis changea d'avis.

— Je vais devoir avertir le docteur, dit-elle.

— Allez-y, rétorqua Deborah. Dexter, aide-moi à fermer mon pantalon. L'infirmière nous considéra d'un air

désapprobateur pendant quelques secondes, avant de faire volte-face et de disparaître dans le couloir.

— Sans rire, Deb, dis-je. Entrave à la justice ?

— Allons-y, lança-t-elle en se dirigeant d'un pas énergique vers la porte. Je la suivis docilement.

Deborah fut tour à tour tendue et furieuse durant le trajet jusqu'au Mutiny. Elle mordillait sa lèvre inférieure, m'ordonnait d'un ton rageur de me dépêcher mais, lorsque nous parvînmes à proximité de l'hôtel, elle devint très calme tout à coup. Elle finit par tourner les yeux vers sa vitre et me demanda :

— Comment il est, Dex ? Il va vraiment mal ?

— Sa coupe de cheveux est horrible, Deb. Ça lui donne vraiment une drôle de tête. Pour le reste... il a l'air de s'adapter. Mais il ne veut pas que tu le plaignes. Elle me regarda, tout en continuant à mordiller sa lèvre. C'est ce qu'il a dit, lui expliquai-je. Il préférerait rentrer à Washington plutôt que de devoir endurer ta pitié.

— Il ne veut pas être un fardeau, dit-elle. Je le connais. Il ne veut dépendre de personne. Elle tourna de nouveau les yeux vers la vitre. Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il a pu ressentir. Un homme comme Kyle, être étendu là complètement impuissant... Elle secoua la tête lentement, et une larme coula le long de sa joue.

Sincèrement, je n'avais aucun mal à imaginer ce qu'il avait dû ressentir ; j'avais eu maintes occasions d'y songer. Ce qui me posait davantage problème, c'était cette nouvelle facette de Deborah. Elle avait pleuré à l'enterrement de sa mère, et à celui de son père, mais pas depuis, à ma connaissance. Et voilà que maintenant elle était pratiquement en train d'inonder ma voiture à propos de ce qui, à mes yeux, était une simple toquade pour un type qui s'apparentait fort à un rustre. Pire, c'était à présent un rustre infirme : une personne logique passerait à autre chose et essaierait de se trouver un nouveau partenaire avec tous les morceaux en place. Mais Deborah, elle, semblait s'intéresser encore davantage à Chutsky maintenant qu'il était définitivement esquinté. Était-ce de l'amour tout compte fait ? Deborah était-elle réellement amoureuse ? Cela me semblait

impossible. Je savais qu'en théorie elle en était capable, bien sûr, mais... mince, c'était ma sœur.

Je perdais mon temps à cogiter ainsi. Je ne connaissais rien à l'amour et je n'y connaîtrais jamais rien. Je ne vois absolument pas cela comme un handicap, mais il est vrai que du coup j'éprouve quelque difficulté à comprendre la musique populaire.

Ne sachant pas ce que je pourrais ajouter, je changeai de sujet.

— Est-ce que je dois appeler le commissaire Matthews et lui dire que Doakes a disparu ? demandai-je.

Deborah essuya une larme du bout du doigt et secoua la tête.

— C'est à Kyle de décider, me répondit-elle.

— Oui, bien sûr, mais Deborah, étant donné les circonstances...

Elle frappa du poing sur sa jambe, ce qui parut aussi inutile que douloureux.

— Nom de Dieu, Dexter, je ne veux pas le perdre ! cria-t-elle.

Il m'arrive de temps à autre d'avoir l'impression de n'être branché que sur un seul baffle d'un enregistrement stéréo, et là c'était le cas. Je ne la suivais pas. Je ne savais même pas ce que, intuitivement, j'étais censé comprendre. Qu'entendait-elle par là ? Quel était le rapport avec ce que je venais de dire, et pourquoi réagissait-elle si violemment ?

Je suppose qu'une certaine confusion dut se lire sur mon visage parce que Deborah desserra le poing et prit une profonde inspiration.

— Kyle va avoir besoin de se concentrer sur quelque chose, de continuer à travailler. Il faut qu'il reste le boss, ou ça va l'achever.

— Comment tu peux le savoir ?

Elle secoua la tête.

— Il a toujours été le meilleur dans ce qu'il fait. C'est toute sa... C'est ce qu'il est. S'il commence à réfléchir à ce que Danco lui a fait... Elle se mordit la lèvre et une autre larme roula le long

de sa joue. Il faut qu'il reste lui-même, Dexter. Ou je vais le perdre.

— D'accord.

— Je ne peux pas le perdre, Dexter, ajouta-t-elle.

Il y avait un nouveau portier de garde au Mutiny, mais il sembla reconnaître Deborah et il nous adressa un signe de tête en nous tenant la porte ouverte. Nous gagnâmes en silence l'ascenseur, qui nous déposa au douzième étage.

J'ai vécu toute ma vie à Coconut Grove, je savais donc très bien, d'après des articles de journaux prolixes, que la chambre de Chutsky était décorée dans le style colonial britannique. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais l'hôtel avait décidé que c'était le style idéal pour transmettre l'atmosphère particulière de Coconut Grove, bien que, si je ne m'abuse, il n'y ait jamais eu de colonie britannique ici. Tout l'hôtel était donc décoré ainsi. Mais j'avais un peu de mal à croire que le décorateur d'intérieur ou un éventuel colon britannique ait jamais imaginé quelque chose comme Chutsky affalé sur le lit immense de la suite grand standing dans laquelle Deborah me conduisit.

Ses cheveux n'avaient pas repoussé en une heure, mais il avait au moins ôté sa combinaison orange pour passer un peignoir de bain blanc ; il gisait là au milieu du lit, tremblant et en nage, avec son crâne rasé, une bouteille de Skyy vodka à moitié vide posée à côté de lui. Deborah ne ralentit même pas à la porte. Elle fonça droit vers le lit et vint s'asseoir contre lui, prenant dans sa seule main valide l'unique main de Chutsky. L'amour entre épaves.

— Debbie ? dit-il d'une voix de vieillard chevrotante.

— Je suis là maintenant, répondit-elle. Dors.

— Visiblement je ne suis pas aussi bon que je croyais, remarqua-t-il.

— Dors, répéta-t-elle, le tenant par la main et s'allongeant à côté de lui.

Je les laissai ainsi.

## CHAPITRE XXVII

Je me réveillai tard le lendemain matin. Ce n'était que justice... Mais même en arrivant au travail aux alentours de dix heures, j'y fus bien avant Vince, Camilla et Angel-aucun-rapport, tous souffrants apparemment. Une heure et quarante-cinq minutes plus tard, Vince fit enfin une apparition, le visage vert et l'air très vieux.

— Vince ! m'exclamai-je avec une extrême jovialité. Il tressaillit et s'appuya contre le mur en fermant les yeux. Je tiens à te remercier pour cette fête épique.

— Remercie-moi doucement, dit-il d'une voix rauque.

— Merci, chuchotai-je.

— Y'a pas de quoi, me répondit-il en chuchotant lui aussi, avant de s'éloigner sans bruit vers son box d'un pas chancelant.

Ce fut une journée exceptionnellement calme : mis à part le manque de nouveaux cas, le service de médecine légale lui-même était silencieux comme une tombe, avec de temps à autre un fantôme vert pâle qui passait en flottant, l'air de souffrir intensément. Par chance, la charge de travail était réduite. À cinq heures, j'eus fini de régler toute la paperasserie en retard et de mettre mes crayons en ordre. Rita avait appelé à l'heure du déjeuner pour m'inviter à dîner le soir. Elle voulait peut-être s'assurer que je n'avais pas été kidnappé par l'une des stripteaseuses, alors j'acceptai de passer après le travail. Deb ne donna pas signe de vie, mais ce n'était pas réellement nécessaire. J'étais à peu près certain qu'elle tenait compagnie à Chutsky dans sa suite luxueuse. Mais je m'inquiétais tout de même un peu dans la mesure où le Docteur Danco savait où les

trouver et déciderait peut-être d'aller chercher la partie manquante de son projet. Cela étant dit, il avait le sergent Doakes comme partenaire de jeu : il avait donc de quoi s'occuper et se réjouir pendant plusieurs jours.

Juste par acquit de conscience, toutefois, j'appelai Deborah sur son téléphone portable. Elle répondit au bout de quatre sonneries.

— Quoi ? dit-elle.

— Tu n'as pas oublié que le Docteur Danco n'a eu aucun mal à entrer la dernière fois ? lui demandai-je.

— Je n'étais pas là la dernière fois, rétorqua-t-elle. Et son ton était si redoutable que je pria pour qu'elle ne tire pas sur un des garçons d'étage.

— D'accord, dis-je. Sois vigilante.

— T'en fais pas, répondit-elle. J'entendis Chutsky parler d'un ton grincheux à côté d'elle, et Deborah me dit : Il faut que je te laisse. Je te rappellerai plus tard. Elle raccrocha.

C'est en pleine heure de pointe que je m'acheminai vers la maison de Rita, et je me mis à fredonner joyeusement lorsqu'un type rougeaud au volant d'une fourgonnette me coupa la route en me faisant un bras d'honneur. Mon allégresse n'était pas seulement due à ce sentiment d'appartenance que j'éprouve toujours dès que j'évolue dans la circulation homicide de Miami ; j'avais surtout l'impression qu'un gros poids avait été ôté de mes épaules. Et c'était le cas. Je pouvais me rendre chez Rita, et il n'y aurait pas de Taurus bordeaux garée de l'autre côté de la rue. Je pouvais ensuite rentrer tranquillement chez moi, débarrassé de cette ombre collante. Et plus important encore, je pouvais emmener faire un tour le Passager Noir : nous serions seuls pour passer ensemble quelques moments privilégiés fort bienvenus. Le sergent Doakes avait disparu, abandonnant ma vie et bientôt, vraisemblablement, la sienne aussi...

Je me sentis littéralement pris de vertiges tandis que je roulaient le long de South Dixie puis tournais dans la rue de Rita. J'étais libre, et dégagé également de toute obligation, car il y avait fort à parier que Chutsky et Deborah resteraient tranquilles pendant quelque temps afin de récupérer. Quant au Docteur Danco, il est vrai que j'avais éprouvé une certaine envie

de le rencontrer, et même maintenant j'aurais volontiers ménagé un créneau dans mon emploi du temps surchargé pour faire plus ample connaissance avec lui. Mais j'étais sûr que la mystérieuse agence de Chutsky à Washington enverrait quelqu'un d'autre pour s'occuper de lui, et l'on ne voudrait certainement pas m'avoir dans les pattes à prodiguer mes conseils. Ce point étant réglé, et Doakes s'étant éclipsé, je pouvais revenir au Plan A : aider Reiker à prendre sa retraite anticipée. J'ignorais qui allait se charger du problème Danco, mais en tous cas ce ne serait pas Dexter, Délicieusement Dispensé.

J'étais si heureux que j'embrassai Rita lorsqu'elle m'ouvrit la porte, alors que je n'avais aucun spectateur. Et après le dîner, pendant qu'elle nettoyait, je sortis dans le jardin jouer de nouveau à cache-cache avec les enfants du voisinage. Cette fois, cependant, ce fut une expérience plus intense, que je partageai avec Cody et Astor, notre petit secret venant ajouter un peu de piment au jeu. C'était presque drôle de les regarder traquer les autres enfants, mes propres petits prédateurs en formation.

Au bout d'une demi-heure de traques et d'attaques, il devint néanmoins évident que nous ne faisions pas le poids face à un groupe de prédateurs beaucoup plus nombreux et plus rapides que nous, les moustiques : plusieurs milliards de ces petits vampires dégoûtants, tous terriblement voraces. Aussi, affaiblis d'avoir perdu tant de sang, Cody, Astor et moi regagnâmes la maison en titubant et prîmes place autour de la table à manger pour une partie de pendu.

— C'est moi d'abord, annonça Astor. C'est mon tour.

— Non, c'est à moi, dit Cody, les sourcils froncés.

— Nan. De toute manière, j'en ai un, lui répondit-elle. Cinq lettres.

— C, dit Cody.

— Non ! La tête ! Ha ! hurla-t-elle, triomphante, avant de dessiner la petite tête ronde.

— Tu devrais commencer par demander les voyelles, conseillai-je à Cody.

— Quoi, dit-il doucement.

— A, E, I, O, U et parfois Y, récita Astor. Tout le monde sait ça.

— Est-ce qu'il y a un E ? lui demandai-je. Ce qui lui déplut fortement.

— Oui, répondit-elle, d'un air boudeur, et elle écrivit « E » au milieu de la ligne.

— Ha, fit Cody.

Nous jouâmes pendant près d'une heure avant qu'il ne soit temps pour eux d'aller au lit. Ma soirée magique prit alors fin et je me retrouvai une fois de plus assis sur le canapé en compagnie de Rita. Mais cette fois, libéré que j'étais de mon espion, il ne me fut pas difficile de me dégager de ses tentacules pour rejoindre mon appartement, et mon propre petit lit, prétextant la fatigue due à la fête chez Vince et une grosse journée de travail le lendemain. Je partis donc, tout seul dans la nuit, juste mon écho, mon ombre et moi. La lune serait pleine dans deux jours, et cette fois cela vaudrait bien la peine d'attendre. Je passerais cette pleine lune non avec la bière Miller mais avec la S.A.R.L. Photographie Reiker. Dans deux nuits, j'allais enfin lâcher le Passager, me glisser dans mon vrai costume et bazarder le déguisement taché de sueur du Docile et Dévoué Dexter.

Bien sûr, il fallait d'abord que je trouve une preuve, mais je ne me faisais pas trop de soucis à ce sujet. J'avais une journée entière devant moi, et lorsque le Passager Noir et moi travaillons ensemble, tout se met en place facilement.

Joyeusement absorbé par ces sombres réjouissances à venir, je regagnai mon appartement douillet et grimpai dans mon lit afin de dormir du sommeil paisible, et sans rêves, du juste.

Le lendemain matin, mon insolente bonne humeur était toujours au rendez-vous. Lorsque je m'arrêtai acheter des doughnuts sur le chemin du travail, je cérai à une envie subite et en achetai une douzaine, dont plusieurs à la crème avec un glaçage au chocolat, une vraie folie que Vince, enfin remis, apprécia à sa juste mesure.

— Ciel ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils. Tu as bien fait, Ô grand chasseur.

— Les dieux de la forêt nous ont souri, dis-je. Avec de la crème ou de la gelée de framboise ?

— De la crème, bien sûr, répondit-il.

La journée passa vite, avec un seul déplacement sur une scène de crime, un démembrement banal effectué au moyen d'outils de jardinage. Un vrai travail d'amateur : l'imbécile avait d'abord essayé d'utiliser un taille-haie, ne réussissant qu'à me donner beaucoup de boulot supplémentaire, avant d'achever sa femme avec des cisailles. Un gâchis épouvantable. Ce fut bien fait pour lui qu'on l'attrape à l'aéroport. Un démembrement en règle se doit d'être *propre*, comme je dis toujours. Pas ces flaques de sang par terre et ces morceaux coagulés sur les murs. Cela manque totalement de classe.

Je terminai juste à temps pour regagner mon petit box à l'arrière du labo médico-légal et déposer mes notes sur le bureau. Je les taperais et finirais mon rapport lundi ; rien ne pressait. Ni le tueur ni la victime n'étaient prêts de s'envoler.

Me voilà donc parti, filant vers ma voiture sur le parking, libre d'agir comme bon me semblait. Il n'y avait personne pour me suivre, me faire boire de la bière, ou me forcer à entreprendre des choses qui ne me plaisaient pas. Personne pour braquer une lumière indiscrète dans les ténèbres de Dexter. Je pouvais être de nouveau moi-même, Dexter sans ses chaînes, et cette pensée était bien plus enivrante que toute la bière et la compassion de Rita. Cela faisait trop longtemps que je n'avais pas éprouvé cette sensation, et je me promis de la savourer désormais à sa juste valeur.

Une voiture était en feu au coin de Douglas Road et de Grand Avenue, et quelques spectateurs enthousiastes s'étaient attroupés pour regarder. Je partageai leur entrain tandis que je tentais de me frayer un chemin dans l'embouteillage provoqué par les véhicules de secours.

Une fois rentré chez moi, je commandai une pizza et pris quelques notes prudentes concernant Reiker : où chercher une preuve, quel indice serait suffisant... Une paire de bottes rouges serait évidemment un bon début. J'étais pratiquement certain que c'était lui ; les prédateurs pédophiles ont tendance à trouver le moyen de mêler le travail et le plaisir, et la photographie

d'enfants allait tout à fait dans ce sens. Mais "pratiquement certain" ne suffisait pas. Aussi, j'organisai ma pensée en un petit dossier bien clair : rien de compromettant, bien sûr, et tout serait soigneusement détruit avant le lever de rideau. D'ici lundi matin, il n'y aurait aucune trace de ce que j'avais fait, à l'exception d'une nouvelle lamelle de verre dans la boîte sur mon étagère. Je passai une heure plaisante à planifier tout en mangeant une énorme pizza aux anchois et, lorsque la lune presque pleine se mit à marmonner derrière la fenêtre, je devins soudain fébrile. Je sentais les doigts glacés du clair de lune me caresser, chatouiller ma colonne vertébrale, m'exhorter à sortir afin d'étirer les muscles du prédateur qui étaient restés trop longtemps immobiles.

Et pourquoi pas ? Quel mal y aurait-il à se glisser dans l'obscurité rieuse pour aller vérifier une chose ou deux ? Guetter, regarder sans être vu, suivre à pas de félin la piste de Reiker et flairer le vent : ce serait à la fois prudent et amusant. Le Diabolique Dexter se devait d'être préparé. Du reste, on était vendredi soir. Il se pouvait très bien que Reiker sorte pour une quelconque activité sociale : une visite à un magasin de jouets, par exemple. Si c'était le cas, je pourrais me faufiler chez lui et inspecter les lieux.

Je revêtis alors mon sombre costume de Chasseur Nocturne et quittai mon appartement pour effectuer le court trajet qui, par Main Highway puis par le Grove, me mena à Tigertail Avenue et à la modeste maison qu'occupait Reiker. Le quartier était composé de petites maisons en béton, et la sienne n'était pas différente des autres, située légèrement en retrait de la route afin de ménager une courte allée. Sa voiture s'y trouvait garée, une petite Kia rouge qui me remplit d'espoir. Rouge, comme les bottes. C'était sa couleur, signe que j'étais sur la bonne piste.

Je passai deux fois devant la maison. Lors de mon deuxième passage, le plafonnier était allumé dans la voiture et je réussis à apercevoir son visage au moment où il grimpait à bord. Ce n'était pas un visage très impressionnant : fin, en partie caché par une longue frange et des lunettes à grosse monture, pas de menton pour ainsi dire. Je ne pouvais voir ses chaussures, mais

d'après ce que je voyais de lui il était fort possible qu'il porte des bottes de cow-boy pour se grandir un peu. Il monta dans la voiture et referma la portière ; je continuai ma route puis fis le tour du pâté de maisons.

Lorsque je revins, sa voiture n'était plus là. Je me garai un peu plus loin dans une rue transversale et retournai sur mes pas, me glissant doucement dans mon moi nocturne. Les lumières étaient toutes éteintes chez son voisin, et je coupai à travers le jardin. Il y avait un bâtiment séparé à l'arrière de la maison de Reiker, et le Passager Noir murmura à mon oreille : *studio*. C'était en effet un lieu idéal pour un photographe, et un studio était tout à fait le genre d'endroit où j'avais des chances de tomber sur des photos compromettantes. Le Passager se trompant rarement en la matière, je crochetai la serrure et entrai.

Les fenêtres étaient recouvertes par des planches mais, dans la pénombre, je distinguai les contours d'un équipement de chambre noire. Le Passager avait eu raison. Je refermai la porte et enclenchai l'interrupteur. Une faible lumière rouge éclaira la pièce, suffisante pour que je puisse y voir. J'aperçus les bacs et les bouteilles de produits chimiques ordinaires près d'un petit évier, et à gauche un très bel ordinateur ainsi que du matériel numérique. Un classeur à quatre tiroirs était poussé contre le mur d'en face ; je décidai de commencer par là.

Au bout de dix minutes passées à parcourir des photos et des négatifs, je n'avais rien trouvé de plus compromettant que quelques douzaines de photos de bébés nus, posés sur un tapis de fourrure blanche, des photos qui seraient généralement qualifiées de « jolies » même par des gens qui jugent les ultraconservateurs trop libéraux. Le classeur n'avait pas l'air de contenir de compartiment secret, et je ne repérai aucun autre endroit susceptible de receler des photos.

Le temps pressait ; je ne pouvais pas courir le risque que Reiker soit simplement parti acheter un litre de lait. Il était possible qu'il revienne d'un instant à l'autre et décide de fureter dans ses dossiers pour contempler les douzaines d'adorables petits lutins qu'il avait capturés sur ses pellicules. Je m'approchai du coin informatique.

À côté de l'appareil, il y avait un porte-CD rempli de disques et je les passai en revue un à un. Après avoir écarté plusieurs CD de programmes ainsi que d'autres intitulés GREENFIELD ou LOPEZ, je trouvai enfin ce que je cherchais.

À savoir, un boîtier rose vif, sur le devant duquel étaient tracées d'une écriture très soigneuse les lettres NAMBLA, 9/04.

Il est possible que NAMBLA soit un nom hispanique peu connu. Mais c'est également les initiales de l'Association nord-américaine pour l'amour entre hommes et garçons, un groupe de soutien chaleureux et un peu nébuleux qui aide les pédophiles à garder une image positive d'eux-mêmes en leur assurant que ce qu'ils font est parfaitement naturel. Évidemment que c'est naturel, tout comme le cannibalisme et le viol, mais voyons... Cela ne se fait pas.

Je pris le CD, éteignis la lumière et me glissai à nouveau dehors.

De retour à mon appartement, il ne me fallut que quelques minutes pour comprendre que le disque était un outil de vente, apporté probablement lors d'un rassemblement NAMBLA et soumis à un cercle privilégié d'ogres aux goûts raffinés. Les images, en format réduit, étaient assemblées comme sur des planches-contacts, rappelant les séries de photos miniatures que les vieux vicelards de l'époque victorienne avaient coutume de regarder. Chaque image était délibérément floue afin qu'on puisse imaginer les détails sans les voir.

Ah, et oui : plusieurs de ces photos étaient des versions recadrées et retouchées de celles que j'avais découvertes sur le bateau de MacGregor. Si bien que même si je n'avais pas trouvé les bottes de cow-boy rouges, ce que j'avais sous la main était amplement suffisant pour satisfaire au Code Harry. Reiker s'était qualifié pour ma Liste A. Le cœur léger et le sourire aux lèvres, je m'en fus me coucher, pensant joyeusement à ce que Reiker et moi ferions ensemble le Soir d'Après.

Le lendemain matin, qui était samedi, je me levai assez tard et partis courir dans le quartier. Après une bonne douche et un solide petit-déjeuner, je m'en allai faire quelques achats indispensables : un nouveau rouleau de ruban adhésif, un couteau à viande bien tranchant, l'essentiel quoi. Et parce que le

Passager Noir commençait à s'ébrouer et à s'étirer, je m'arrêtai dans un grill pour un déjeuner tardif. Je m'offris une entrecôte d'une livre, bien cuite, évidemment, et donc sans trace de sang. Puis je passai une dernière fois devant la maison de Reiker pour revoir les lieux de jour. Il était en train de tondre sa pelouse. Je ralensis et jetai un coup d'œil, mine de rien. Hélas, il portait de vieux tennis, et non les bottes rouges. Il était torse nu : en plus d'être gringalet, il avait la peau flasque et pâle. Peu importe. J'allais bientôt lui donner quelques couleurs.

Ce fut une journée très productive et fort satisfaisante, cette Journée d'Avant. Mais une fois rentré, j'étais tranquillement assis chez moi, absorbé dans mes pensées vertueuses, lorsque le téléphone sonna.

— Bonjour, dis-je dans le combiné.

— Tu peux nous rejoindre ici ? demanda Deborah. On a un boulot à finir.

— Quelle sorte de boulot ?

— Sois pas crétin, rétorqua-t-elle. Ramène-toi. Et elle raccrocha. C'était passablement irritant. Tout d'abord, je ne voyais pas de quel travail inachevé elle voulait me parler, et puis je n'avais pas le sentiment d'être un crétin ; un monstre, oui, certainement, mais dans l'ensemble un monstre très plaisant et bien élevé. Et pour couronner le tout, cette façon qu'elle avait de raccrocher comme ça, s'imaginant que j'obéirais sur-le-champ en tremblant. Quel culot elle avait ! C'était peut-être ma sœur, j'avais beau craindre ses vicieux coups de poing, je ne tremblais devant personne.

En revanche, j'obéis. Le court trajet jusqu'au Mutiny prit plus de temps que d'habitude, car on était samedi après-midi, un moment où les rues du Grove regorgent de gens désœuvrés. Je me faufilai lentement au milieu de la foule, rêvant pour une fois d'accélérer comme un fou et de foncer sur cette horde oisive. Deborah avait gâché mon excellente humeur.

Elle n'arrangea pas les choses lorsque je frappai à la porte de leur suite et qu'elle ouvrit, montrant son visage des jours de crise, celui qui lui donnait l'expression d'un poisson buté.

— Entre, m'ordonna-t-elle.

— Oui, maître, répondis-je.

Chutsky était assis sur le canapé. Il n'avait toujours pas l'air d'un colon britannique – peut-être était-ce l'absence de sourcils –, mais il semblait au moins avoir décidé de continuer à vivre. C'est donc que le projet de reconstruction de Deborah fonctionnait. Une béquille métallique était posée contre le mur à côté de lui, et il sirotait un café. J'aperçus une assiette de feuilletés sur la table basse près de lui.

— Salut, mon pote, me lança-t-il, en agitant son moignon. Prends une chaise.

J'attrapai une chaise de style colonial et m'assis, après avoir pris au passage deux feuilletés. Chutsky eut l'air de vouloir protester, mais honnêtement cela aurait été un peu déplacé. C'est vrai : j'avais bravé des alligators carnivores et un paon belliqueux pour le secourir, et à présent je m'apprêtais à sacrifier mon samedi pour je ne sais quelle autre corvée. Je méritais bien quelques gâteaux.

— Bon, dit Chutsky. Il faut qu'on trouve où se cache Henker et on n'a pas de temps à perdre.

— Qui ça ? demandai-je. Tu veux dire le Docteur Danco ?

— C'est son nom, ouais. Henker, répondit-il. Martin Henker.

— Et *on* doit le trouver ? demandai-je, rempli d'un mauvais pressentiment. Pourquoi au juste me regardait-il en disant “*on*” ?

Chutsky émit un petit grognement comme s'il pensait que je plaisantais.

— Ouais, c'est ça, dit-il. Alors où penses-tu qu'il pourrait être, mon pote ?

— C'est le moindre de mes soucis, répliquai-je.

— Dexter, dit Deborah d'un ton de reproche. Chutsky fronça les sourcils, ou essaya en tout cas : cela donnait une expression très curieuse.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Eh bien, je ne vois pas en quoi cela me concerne. Je ne vois pas pourquoi je devrais, pourquoi nous devrions, même, le trouver. Il a eu ce qu'il voulait. Il va terminer ce qu'il a à faire et rentrer chez lui, non ?

— Il déconne, j'espère ? demanda Chutsky à Deborah, et s'il avait eu des sourcils, il les aurait haussés.

— Il n'aime pas Doakes, répondit Deborah.

— Ouais, mais écoute, Doakes est un de nos gars, me dit Chutsky.

— Pas un des miens, répliquai-je. Chutsky secoua la tête.

— O.K., ça c'est ton problème, reprit-il. Mais on doit quand même trouver ce type. Il y a un aspect politique à cette affaire, et on est dans le caca si on ne réussit pas à le coffrer.

— D'accord, répondis-je. Mais en quoi est-ce mon problème ? Cela me semblait une question parfaitement raisonnable mais, à voir sa réaction, on aurait cru que je venais de proposer de bombarder une école.

— Nom de Dieu, s'exclama-t-il, et il secoua la tête, feignant l'admiration. Tu es vraiment un phénomène, mon pote !

— Dexter, intervint Deborah. Regarde-nous. Je les regardai tour à tour, Deborah avec son plâtre, Chutsky avec ses deux moignons. Pour être très franc, ils n'avaient pas l'air particulièrement redoutables. On a besoin de ton aide.

— Enfin, Deb...

— S'il te plaît, Dexter, insista-t-elle, sachant pertinemment que j'avais beaucoup de mal à refuser lorsqu'elle employait ces mots.

— Deb, sérieusement, dis-je. Vous avez besoin d'une bête de combat, quelqu'un capable de défoncer la porte d'un coup de pied et de débouler tous flingues dehors. Je ne suis qu'un pauvre employé de labo débonnaire.

Elle traversa la pièce et se planta devant moi, à quelques centimètres à peine de ma chaise.

— Je sais ce que tu es, Dexter, dit-elle doucement. Tu te souviens ? Et je sais que tu peux nous aider. Elle posa sa main sur mon épaule et baissa encore le ton, chuchotant presque. Kyle en a besoin, Dex. Il faut qu'il attrape Danco. Ou il ne se considérera jamais plus comme un homme. C'est important pour moi. S'il te plaît, Dexter.

Que pouvez-vous faire d'autre lorsqu'on vous sort ainsi l'artillerie lourde, à part rassembler toute votre bonne volonté et agiter avec grâce le drapeau blanc ?

— D'accord, Deb, dis-je.  
La liberté est si fragile, si éphémère, n'est-ce pas ?

## CHAPITRE XXVIII

Malgré mon manque d'enthousiasme, j'avais promis de les aider, alors le pauvre Dexter Dévoué s'attaqua instantanément au problème, faisant appel à toutes les ressources de son puissant cerveau. Mais la triste vérité c'est que mon cerveau semblait déconnecté ; j'avais beau lui fournir assidûment des informations, il n'avait pas l'air de les enregistrer.

Peut-être avais-je besoin de davantage de carburant pour passer à la vitesse supérieure, alors je convainquis Deborah de nous faire monter d'autres feuillets. Tandis qu'elle s'entretenait au téléphone avec le service des chambres, Chutsky se tourna vers moi, m'adressant un sourire légèrement hagard, et me dit :

— Allez, on se met au boulot, mon pote ?

Puisqu'il le demandait si gentiment – et il fallait bien que je m'occupe en attendant les feuillets –, j'acceptai.

La perte de ses deux membres avait ôté une sorte de verrou mental à Chutsky. Il avait un peu moins d'assurance, mais il était bien plus ouvert et aimable, et semblait même pressé de partager ses informations, une attitude qui aurait été impensable chez le Chutsky doté de ses quatre membres et de sa paire de lunettes luxueuse. Aussi, par simple souci de méthode, souhaitant connaître le plus de détails possible, je profitai de sa nouvelle disposition pour lui soutirer tous les noms de l'ancienne équipe du Salvador.

Il avait un bloc-notes jaune posé en équilibre sur son genou, et il s'efforçait de le maintenir en place avec son poignet tout en griffonnant dessus de son unique main, la droite.

— Manny Borges, tu sais qui c'est, dit-il.

— La première victime, observai-je.

— Mmm mmm, fit-il sans lever les yeux. Il nota le nom avant de le biffer d'un trait. Puis il y a eu Franck Aubrey ? Il fronça les sourcils et sortit même le bout de sa langue tandis qu'il écrivait le deuxième nom puis le rayait également.

— Il n'a pas réussi à avoir Oscar Acosta. Va savoir où il est maintenant. Il écrivit tout de même le nom avec un point d'interrogation à côté. Wendell Ingraham. Il vit sur North Shore Drive, à Miami Beach. Le bloc-notes glissa au moment où il écrivait cet autre nom, et il essaya de le rattraper au vol mais il échoua lamentablement. Il considéra le bloc par terre quelques secondes, puis se pencha et le ramassa. Une goutte de sueur dégoulina sur son crâne lisse et tomba au sol.

— Putain de médicaments, dit-il. Je suis dans les vapes.

— Wendell Ingraham, répétaï-je.

— Ouais, voilà. Il gribouilla le reste du nom et, sans s'arrêter, poursuivit : Andy Lyle. Il vend des voitures maintenant, du côté de Davie. Et dans un élan d'énergie formidable, il termina d'une traite et réussit à griffonner triomphalement le dernier nom. Deux types sont morts, un autre est toujours sur le terrain. Voilà. C'est l'équipe au complet.

— Et aucun de ces types ne sait que Danco est en ville ?

Il secoua la tête.

— On essaie de ne rien laisser filtrer de cette affaire. Seuls ceux qui ont vraiment besoin de savoir sont tenus au courant.

— Et ils n'ont pas besoin de savoir que quelqu'un cherche à les transformer en coussins hurleurs ?

— Non, répondit-il, serrant fort les mâchoires et comme sur le point de dire quelque chose de désagréable à nouveau ; peut-être allait-il proposer de tirer la chasse d'eau. Mais il leva les yeux vers moi et se ravisa.

— Est-ce qu'on peut au moins aller vérifier s'il y en a un qui manque ? demandai-je, sans trop y croire.

Chutsky se remit à secouer la tête avant même que je finisse ma phrase.

— Non. Pas question. Ces types sont toujours aux aguets. À peine on essaie de prendre quelques renseignements sur eux

qu'ils sont déjà au courant. Je ne peux pas courir le risque qu'ils s'enfuient. Comme Oscar.

— Alors comment on retrouve le Docteur Danco ?

— On attend justement que tu nous donnes des idées, répondit-il.

— Vous avez vérifié la maison près de Mount Trashmore ? demandai-je, plein d'espoir. Celle que tu as visité avec ta tablette ?

— Debbie y a envoyé une patrouille. Une famille a emménagé. Non. On mise tout sur toi, mon pote. Tu vas bien penser à quelque chose.

Deb nous rejoignit avant que je puisse faire une réponse éloquente mais, à vrai dire, j'étais un peu déconcerté par l'attitude de Chutsky envers ses anciens camarades. N'aurait-il pas été naturel qu'il incite ses vieux amis à fuir, ou en tout cas qu'il leur conseille d'être vigilants ? Je ne prétends en aucun cas être un parangon de vertu, mais si un chirurgien dérangé en avait après Vince Masuoka, par exemple, il me semble que je trouverais une façon de glisser une allusion discrète au milieu de la conversation près de la machine à café. Passe-moi le sucre, s'il te plaît. Au fait, il y a un toubib cinglé qui te cherche pour trancher tous tes membres. Tu veux un peu de lait ?

Mais, apparemment, ce n'est pas ainsi que fonctionnaient les gars aux forts mentons virils, ou en tout cas pas Kyle Chutsky, leur représentant. Peu importe. J'avais une liste de noms, ce qui était déjà un point de départ. Je n'avais rien d'autre, cependant, et j'ignorais totalement comment transformer ces quelques données en un début de piste utile. Kyle n'avait pas l'air aussi disposé à faire preuve de créativité qu'il l'avait été à partager ses informations. Deborah, elle, ne m'était d'aucune aide, tout occupée qu'elle était à retaper l'oreiller de Kyle, essuyer son front moite et surveiller qu'il prenait bien ses cachets, un comportement de mère poule dont je ne l'aurais pas crue capable, mais que voulez-vous ?

Il devint vite évident que je n'accomplirais aucun travail efficace en restant dans la suite avec eux. Tout ce que je pouvais leur proposer c'était de retourner à mon ordinateur et de voir ce que j'y dénicherais. Aussi, après avoir arraché deux derniers

feuilletés de l'unique main de Kyle, je m'en retournai chez moi auprès de mon fidèle ordinateur. Je n'avais aucune garantie de trouver quelque chose, mais j'étais décidé à essayer. J'allais y employer tous mes efforts, me pencher sur le problème durant quelques heures, et j'espérais que quelqu'un finirait par enrouler un message secret autour d'une pierre et la lancerait à travers ma fenêtre. Peut-être que si la pierre m'atteignait à la tête, une idée en surgirait soudain.

Mon appartement était dans l'état où je l'avais laissé, ce qui était plutôt rassurant. Le lit était même fait, puisque Deborah ne logeait plus là. J'allumai l'ordinateur, qui se mit à ronronner, et je m'attelai à ma recherche. Je vérifiai d'abord la base de données de l'immobilier, mais aucun nouvel achat n'avait été effectué sur le modèle des précédents. Et pourtant, le Docteur Danco devait bien être quelque part. Nous l'avions chassé de sa planque, mais j'étais presque sûr qu'il n'attendrait pas pour se mettre au travail sur Doakes et sur je ne sais quel autre gars de la liste qui aurait attiré son attention.

Du reste, comment décidait-il de l'ordre de ses victimes ? Les plus âgés d'abord ? Ou ceux qui le mettaient le plus en boule ? Était-ce simplement au hasard ? Si j'éclaircissais ce point, il était possible que j'arrive à le retrouver. Ses opérations pouvaient difficilement avoir lieu dans une chambre d'hôtel. Alors où irait-il ?

Aucune pierre ne fracassa ma fenêtre pour rebondir sur ma tête, finalement, mais une petite idée commença à s'insinuer à l'intérieur du cerveau de Dexter. Danco était forcément quelque part, et il ne pouvait attendre de se trouver une nouvelle maison sécurisée. Où qu'il aille, ce devait être dans la région de Miami, à proximité de ses victimes, et il ne pouvait risquer de choisir n'importe quelle habitation au hasard. Une maison vide en apparence pouvait être subitement envahie par d'éventuels acheteurs, et s'il décidait de squatter un logement inoccupé, il n'avait pas le moyen de savoir quand le cousin Enrico débarquerait à l'improviste. Alors pourquoi ne pas utiliser la maison de sa prochaine victime ? Il devait partir du principe que Chutsky, le seul à connaître la liste jusqu'à présent, était hors d'état de nuire pour un bout de temps et ne le poursuivrait

donc pas. En passant au prochain nom sur la liste, il serait en mesure de faire d'un scalpel deux amputations, si je puis dire, en se servant de la maison de la prochaine victime pour terminer Doakes, et attaquer tranquillement le suivant.

Cela se tenait à peu près et c'était déjà mieux qu'une simple liste de noms. Mais même si j'avais raison, comment savoir quelle serait la prochaine victime ?

Le tonnerre gronda dehors. Je jetai à nouveau un coup d'œil sur la liste. Pourquoi n'étais-je pas ailleurs ? Même un jeu de pendu avec Cody et Astor aurait été un net progrès par rapport à ce travail fastidieux et frustrant. Il fallait que j'apprenne à Cody à trouver les voyelles en premier. Puis le reste du mot lui apparaîtrait. Quand il maîtriserait ça, je pourrais lui enseigner des choses plus intéressantes. C'était étrange de me réjouir ainsi à cette perspective, mais j'étais vraiment impatient d'entamer son instruction. C'était dommage qu'il se soit déjà occupé du chien des voisins : cela aurait été l'occasion parfaite pour commencer mon enseignement, à la fois sur le plan de la technique et sur celui de la sécurité. Le petit sacripant avait tant à apprendre. Toutes les leçons de Harry, transmises à une nouvelle génération.

Et tandis que je réfléchissais au rôle que je souhaitais tenir auprès de Cody, je m'aperçus que le prix à payer pour cela serait d'accepter mes fiançailles avec Rita. Pourrais-je vraiment m'y résoudre ? Abandonner mes petites habitudes de célibataire insouciant et embrasser une vie de bonheur domestique ? Bizarrement, il me semblait que je pourrais y arriver. Les enfants valaient bien un petit sacrifice, et puis d'ailleurs faire de Rita mon déguisement permanent m'aiderait à conserver un profil bas. Les hommes mariés sont moins susceptibles de commettre les actes que j'affectionne tant.

Peut-être alors que je m'y résoudrais. On verrait. Mais bien sûr, j'étais en train de temporiser. À ce rythme, je n'étais pas prêt de passer une soirée avec Reiker, ni de trouver Danco. Je rassemblai mes esprits et jetai de nouveau un coup d'œil sur la liste de noms : Borges et Aubrey, fait. Il restait Acosta, Ingraham et Lyle. Ignorant toujours qu'ils avaient un rendez-vous avec le Docteur Danco. Plus que trois, donc, sans compter

Doakes, qui en ce moment même devait sentir la lame, au rythme de la musique dansante de Tito Puente, tandis que le Docteur, penché au-dessus de lui et muni de son scalpel luisant, entraînait le sergent dans sa danse du démembrement. Danse avec moi, Doakes. *Baila conmigo, amigo*, comme dirait Tito Puente. C'était un peu plus dur de danser sans jambes, évidemment, mais cela en valait vraiment la peine.

Et pendant ce temps, moi je faisais du surplace aussi sûrement que si le bon docteur m'avait enlevé une jambe.

Bon, alors, à supposer que le Docteur Danco occupe la maison de sa victime actuelle, à l'exclusion de Doakes... Bien sûr, je ne savais pas qui c'était. Comment le découvrir ? Lorsque la méthode scientifique n'est pas applicable, on peut toujours essayer de deviner. Élémentaire, mon cher Dexter. Amstramgram pique et pique et...

Mon doigt atterrit sur le nom d'Ingraham. C'était donc sûr, n'est-ce pas ? Naturellement. Et j'étais Olav, le roi de Norvège.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre d'où j'avais si souvent observé le sergent Doakes, garé de l'autre côté de la rue dans sa Taurus bordeaux. Il n'était pas là. Et bientôt, d'ailleurs, il ne serait plus nulle part – à moins que je ne le retrouve. Il me voulait mort ou en prison, et j'aurais simplement préféré qu'il disparaîsse, un morceau après l'autre, ou tout d'un bloc, peu importait. Et pourtant voilà que je faisais des heures supplémentaires, que je poussais à fond le puissant moteur du cerveau de Dexter, dans le seul but de le secourir – afin qu'il me tue ou me mette en prison... Vous comprendrez peut-être pourquoi la vie me semble parfois un peu surévaluée.

Sans doute sensible à l'ironie de la situation, la lune presque parfaite se mit à ricaner à travers les arbres. Et plus je regardais par la fenêtre, plus je sentais en moi le poids de cette vieille lune maléfique, en train de bafouiller doucement juste au-dessous de l'horizon et de souffler déjà son air chaud et froid sur ma colonne vertébrale, m'exhortant à sortir pour agir, si bien que je finis par attraper mes clés de voiture et par me diriger vers la porte. Pourquoi, après tout, ne pas aller vérifier ? Cela me prendrait moins d'une heure, et je n'aurais pas besoin de soumettre mon raisonnement à Deb et à Chutsky.

Je m'aperçus que l'idée me plaisait en partie parce que c'était une solution facile et rapide et si, par hasard, j'avais raison, je pourrais retrouver ma chère liberté à temps pour mon rendez-vous avec Reiker. Mais il y avait plus : je commençais à avoir envie d'un petit hors-d'œuvre. Pourquoi ne pas m'ouvrir l'appétit avec le Docteur Danco ? Qui pourrait me reprocher de lui faire ce que lui faisait aux autres avec un tel enthousiasme ? S'il fallait que je sauve Doakes afin d'avoir Danco, eh bien, ma foi, personne n'a jamais dit que la vie était parfaite.

Me voilà donc en route, empruntant Dixie Highway en direction du nord puis l'I-95 que je suivis jusqu'à la voie surélevée de 79th Street. Je me rendis alors directement au secteur de Normandy Shores de Miami Beach où résidait Ingraham. La nuit était tombée le temps que j'arrive à sa rue et passe lentement devant sa maison. Une camionnette vert foncé était garée dans l'allée, très semblable à la blanche que Danco avait emboutie à peine quelques jours auparavant. Elle stationnait à côté d'une Mercedes plutôt neuve, et détonnait vraiment dans ce quartier classe. Tiens, tiens, me dis-je. Le Passager Noir commença à marmonner des mots d'encouragement, mais je continuai à rouler, longeant le virage où se dressait la maison, la dépassant, avant de m'arrêter devant une parcelle vide. Juste à l'angle, je me rabattis sur le côté.

La camionnette verte n'était pas du tout à sa place dans cette rue. Il se pouvait très bien, évidemment, qu'Ingraham ait entrepris des travaux de plâtrage et que les ouvriers soient restés pour terminer leur ouvrage. Mais je n'y croyais pas vraiment, et le Passager Noir non plus. Je sortis mon téléphone portable et appelai Deborah.

— J'ai peut-être trouvé quelque chose, lui dis-je dès qu'elle décrocha.

— T'en as mis du temps, répliqua-t-elle.

— Je pense que le Docteur Danco est en train de travailler dans la maison d'Ingraham à Miami Beach, annonçai-je.

Il y eut un bref silence, et je pus presque la voir froncer les sourcils.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? me demanda-t-elle.

L'idée de lui expliquer ma méthode empirique ne m'emballait pas tellement, alors je me contentai de lui répondre :

— C'est une longue histoire, Deb. Mais je crois que j'ai raison.

— Tu crois ? répéta-t-elle. Mais tu n'en es pas sûr ?

— Je vais l'être dans quelques minutes. Je suis garé tout près de chez lui et il y a une camionnette dans l'allée qui détonne un peu ici.

— Ne bouge pas, répondit-elle. Je te rappelle. Elle raccrocha, et je pus observer la maison à loisir. Mais j'étais mal placé : je ne pouvais regarder sans risquer d'attraper un torticolis. Je fis donc une manœuvre afin de me retrouver face à la maison, qui me considérait d'un air narquois, et juste à ce moment-là je la vis : passant sa tête bouffie à travers les arbres, répandant ses faisceaux troubles sur la terre rance. La Lune, ce phare toujours hilare. Elle était là.

Je sentais ses doigts glacés me toucher, me titiller, m'exhortant à faire quelque chose d'insensé et de merveilleux, et je ne l'avais pas écoutée depuis si longtemps que les sons me parvenaient deux fois plus forts que d'habitude, submergeant ma tête et se déversant le long de ma colonne vertébrale. Et, en vérité, quel mal y aurait-il à essayer d'en avoir le cœur net avant que Deborah ne me rappelle ? Je ne ferais rien de risqué, bien sûr ; je me glisserais simplement hors de la voiture et longerais la rue afin de passer, l'air de rien, devant la maison : juste une petite promenade au clair de lune dans un quartier tranquille. Et si, par hasard, l'occasion se présentait de jouer un moment avec le Docteur Danco...

Je fus un peu vexé de constater que ma respiration était légèrement saccadée au moment où je sortais de la voiture. Honte à toi, Dexter. Qu'en était-il de ce parfait sang-froid ? Peut-être était-il resté endormi trop longtemps, et ce devait être pour la même raison que j'étais aussi impatient, mais ça n'allait pas du tout. Je pris une profonde inspiration afin de me ressaisir puis commençai à remonter la rue, un monstre ordinaire sorti pour sa promenade du soir près d'une clinique

de vivisection improvisée. Salut voisin, jolie nuit pour trancher une jambe, n'est-ce pas ?

À chaque pas qui me rapprochait de la maison, je sentais quelque chose qui grossissait et durcissait en moi, mais en même temps les doigts glacés de l'astre venaient freiner cet élan. J'étais la glace et le feu, vibrant de clair de lune et de mort, et parvenu au niveau de la maison, mes murmures intérieurs se mirent à enfler quand j'entendis les légers bruits en provenance de la maison, un chœur de rythmes et de saxophones qui ressemblait fort à Tito Puente. Je n'avais pas besoin de mes chères voix pour me confirmer que je ne m'étais pas trompé, que j'avais trouvé le lieu où le docteur avait monté sa clinique.

Il était bien là, et au travail.

Et maintenant, qu'allais-je faire ? Bien sûr, la chose la plus sage aurait été de retourner tranquillement à ma voiture et d'attendre l'appel de Deborah... Mais était-ce vraiment une nuit qui incitait à la sagesse, avec cette lune lyrique et narquoise si basse dans le ciel, instillant la glace dans mes veines et me poussant à avancer ?

Aussi, dès que j'eus dépassé la maison, je me glissai dans l'ombre projetée par la villa voisine et me faufilai prudemment jusqu'au jardin de derrière, d'où je découvris l'arrière de la maison d'Ingraham. Une lumière très vive se répandait par la fenêtre ; je me tapis dans l'ombre d'un arbre puis me rapprochai petit à petit. Encore quelques pas de félin ; je pouvais presque voir par la fenêtre. Je m'approchai encore un peu, veillant à rester juste en deçà de la ligne que la lumière traçait sur le sol.

De l'endroit où je me tenais à présent, j'avais enfin vue sur l'intérieur, quoique sous un drôle d'angle : j'apercevais seulement une partie du plafond de la pièce. Et là, le miroir que Danco semblait affectionner me révélait la moitié de la table...

...et un peu plus de la moitié de Doakes.

Il était solidement ligoté ; même sa tête fraîchement rasée était attachée à la table. Je ne distinguais pas trop les détails, mais d'après ce que je voyais ses deux mains avaient été coupées au niveau du poignet. Les mains d'abord ? Très intéressant, une approche totalement différente de celle qu'il avait employée

pour Chutsky. Comment le Docteur Danco décidait-il ce qui convenait pour chaque patient ?

J'étais de plus en plus intrigué par cet homme et par son travail. Un sens de l'humour un peu spécial semblait être à l'œuvre et, aussi bête que cela puisse paraître, j'avais envie d'en apprendre plus. Je fis encore un tout petit pas en avant.

La musique s'interrompit et je m'immobilisai puis, lorsque le rythme du mambo reprit, j'entendis comme une toux métallique derrière moi et je sentis quelque chose toucher mon épaule, et me piquer fort ; je me retournai et vis un petit homme avec de grosses lunettes épaisses qui me regardait. Il tenait à la main un objet qui ressemblait à un fusil de paintball, et j'eus à peine le temps de m'indigner de le voir braqué sur moi que je me retrouvai privé de mes jambes : je m'affaissai dans l'herbe éclairée par la lune et humide de rosée, où tout n'était que rêve et obscurité.

## CHAPITRE XXIX

J'étais en train de découper joyeusement une personne très méchante que j'avais ligotée à une table et attachée avec du ruban adhésif mais, bizarrement, le couteau était fait de caoutchouc et se pliait dans tous les sens. Je tendis la main pour attraper une scie à os géante que j'appliquai sur l'alligator, mais je n'en tirais aucun plaisir réel, je ressentais plutôt de la souffrance, et je vis que c'étaient mes propres bras que je tranchais. Mes poignets brûlaient et se crispaien mais je ne pouvais m'arrêter de couper et je finis par sectionner une artère. Et alors, l'horrible rouge jaillit, m'aveuglant d'un brouillard écarlate ; puis je me mis à tomber, tomber sans fin dans l'obscurité de mon moi vide où les formes horribles se tordaient en geignant et m'attiraient vers elles, jusqu'à ce que je bascule et atterrisse dans l'atroce flaqué rouge par terre où je vis deux lunes creuses braquées sur moi qui m'ordonnaient d'ouvrir les yeux, vous êtes réveillé...

...et tout redévint net avec ces deux lunes creuses qui étaient en fait une paire de verres épais montés sur une large monture noire, calée sur la figure d'un homme moustachu, malingre, qui se penchait au-dessus de moi une seringue à la main.

Docteur Danco, je présume... ?

Je ne pensais pas avoir parlé tout haut, mais il hocha la tête et répondit :

— Oui, c'est comme ça qu'on m'appelait. Et vous, qui êtes-vous ? Son accent n'était pas très naturel, comme s'il devait réfléchir avant de prononcer chaque mot. J'y décelais des inflexions cubaines, mais l'espagnol ne semblait pas être sa

langue maternelle. Curieusement, sa voix me déplaisait au plus haut point, comme si j'y avais détecté une odeur de produit anti-Dexter. Mais, tout au fond de mon cerveau reptilien, un vieux dinosaure souleva la tête et rugit en guise de réponse, si bien que je ne tressaillis pas face au docteur comme j'avais failli le faire. J'essayai de secouer la tête, mais cela me parut très difficile.

— N'essayez pas de bouger encore, dit-il. Vous n'y arriverez pas. Mais ne vous inquiétez pas, vous pourrez voir tout ce que je fais à votre ami sur la table. Et, très vite, ce sera votre tour. Vous pourrez vous voir alors dans le miroir. Il plissa les yeux, et une pointe de fantaisie perça dans sa voix. Il y a quelque chose de formidable avec les miroirs. Saviez-vous que si quelqu'un se tient à l'extérieur d'une maison et regarde dans un miroir, on peut le voir depuis l'intérieur ?

On aurait dit un professeur d'école en train d'expliquer une blague à un élève qu'il aimait beaucoup, mais qui était un peu bête sur les bords. Et la situation s'y prêtait, vraiment, car j'avais été suffisamment bête pour tomber dans le panneau sans rien me dire de plus que : « Ça alors, c'est intéressant. » Mon impatience et ma curiosité, attisées par la lune, m'avaient rendu imprudent, et il m'avait vu jeter un coup d'œil furtif. Il jubilait, et c'était agaçant, aussi je me sentis obligé de riposter, même faiblement.

— Bien sûr que je le savais, dis-je. Mais saviez-vous que cette maison possède également une porte d'entrée ? Et il n'y a pas de paon en faction cette fois.

Il cligna des yeux.

— Devrais-je m'en inquiéter ? demanda-t-il.

— Eh bien, on ne sait jamais qui pourrait débarquer à l'improviste.

Le Docteur Danco étira de quelques millimètres vers le haut le coin gauche de sa bouche.

— Ma foi, répondit-il, si votre ami sur la table d'opération est un bon échantillon, je pense que je n'ai pas trop de soucis à me faire, vous ne croyez pas ? Et je devais admettre qu'il n'avait pas tort. Les premiers joueurs de l'équipe ne s'étaient pas particulièrement distingués ; qu'avait-on à craindre du banc de

touche ? Si je ne m'étais pas senti encore abruti par les drogues qu'il m'avait administrées, je lui aurais certainement offert une réponse des plus subtiles, mais à vrai dire je nageais encore dans une sorte de brouillard chimique.

— J'espère sincèrement que je ne suis pas censé croire que du renfort arrive ? reprit-il.

Je me posai la même question, mais cela ne me semblait pas très futé de le lui avouer.

— Croyez ce que vous voulez, répliquai-je plutôt, espérant que ce serait suffisamment ambigu pour lui donner à réfléchir, et maudissant la lenteur de mes facultés mentales, d'habitude si vives.

— Bon, d'accord, dit-il. Je pense que vous êtes venu ici tout seul. Et je suis curieux de savoir pourquoi.

— Je voulais étudier votre technique, répondis-je.

— Ah, parfait. Je serai ravi de vous montrer : ce sera une démonstration de première main. Il dirigea de nouveau vers moi son imperceptible sourire puis ajouta : Et en second, les pieds. Il attendit quelques instants, sans doute pour voir si j'allais rire de son calembour désopilant. J'étais désolé de le décevoir, mais je trouverais peut-être ça drôle plus tard, si je sortais de là vivant.

Danco me tapota le bras et se pencha légèrement vers moi.

— Il va nous falloir votre nom, vous savez. Sinon, ce n'est pas drôle.

Je l'imaginai en train de s'adresser à moi par mon prénom tandis que je gisais là immobile, et ce ne fut pas une vision très réjouissante.

— Voulez-vous me dire votre nom ? demanda-t-il.

— Belzébuth, répondis-je.

Il me dévisagea, de ses yeux énormes derrière les verres épais. Puis il tendit la main vers ma poche de pantalon et en extirpa mon portefeuille. Il l'ouvrit d'une chiquenaude et trouva mon permis de conduire.

— Ah. Alors comme ça, c'est vous Dexter ? Félicitations pour vos fiançailles. Il laissa tomber le portefeuille à côté de moi et me tapota la joue. Regardez bien et tâchez de vous souvenir,

parce que dans très peu de temps je vous ferai les mêmes choses.

— Je suis content pour vous, répondis-je. Danco fronça les sourcils.

— Vous devriez avoir plus peur que ça, remarqua-t-il. Pourquoi n'est-ce pas le cas ? Il pinça les lèvres. Intéressant. La prochaine fois, j'augmenterai la dose. Puis il se leva et s'éloigna.

J'étais étendu dans un coin sombre près d'un seau et d'un balai, et je le regardais s'affairer dans la cuisine. Il se prépara une tasse de café cubain soluble qu'il sucra généreusement. Puis il retourna au centre de la pièce et fixa son regard sur la table, tout en sirotant son café, l'air pensif.

— Ahahma, implorait la chose sur la table qui avait été autrefois le sergent Doakes. Ahahm. Ahahma. Bien sûr, il n'avait plus sa langue : un symbole évident concernant la personne qui était censée avoir vendu Danco.

— Oui, je sais, lui répondit le bon Docteur. Mais tu n'en as pas deviné une seule. Il avait presque l'air de sourire en disant cela, bien que son visage ne parût pas formé pour exprimer autre chose qu'un simple intérêt pensif. Mais ce fut suffisant pour déclencher chez Doakes un accès de geignements et de mouvements désespérés dans le but de se libérer de ses liens. Cela ne fut pas très efficace et ne parut pas, d'ailleurs, inquiéter le Docteur Danco, qui s'éloigna en buvant son café et en chantonnant d'une voix fausse la musique de Tito Puente. Comme Doakes continuait à s'agiter, je vis qu'il n'avait plus ni pied droit, ni mains ni langue. Chutsky m'avait dit que le bas de sa jambe avait été enlevé d'un seul coup. Le Docteur, manifestement, voulait faire durer le plaisir un peu plus longtemps cette fois. Et quand ce serait mon tour... comment déciderait-il ce qu'il enlèverait et dans quel ordre ?

Insensiblement mon cerveau commençait à s'extraire du brouillard. Je me demandai combien de temps j'étais resté inconscient. Mais je ne me voyais pas trop en discuter avec le Docteur.

*La dose*, avait-il dit. Il tenait une seringue à la main lorsque je m'étais réveillé et il avait l'air surpris que je n'aie pas davantage peur. Mais bien sûr. Quelle idée formidable : injecter

à ses patients un type de psychotrope afin d'accroître leur sentiment de terreur impuissante. J'aurais aimé savoir le faire également. Pourquoi n'avais-je pas suivi une formation médicale ? Enfin, il était un peu tard pour se poser ce genre de question. Dans tous les cas, le dosage semblait parfait pour Doakes.

— Allons, Albert, dit le Docteur au sergent, sur le ton de la conversation, d'une voix fort aimable. Essaie de deviner.

— Amaha ! Ahahma !

— Je ne crois pas que ce soit ça, répondit le docteur, avalant son café à grand bruit. Mais c'est vrai que ça pourrait l'être si tu avais une langue. Enfin, quoi qu'il en soit, poursuivit-il en se penchant vers le bord de la table afin de faire une petite marque sur un bout de papier, un peu comme s'il barrait quelque chose, c'est un mot assez long. Neuf lettres. Que veux-tu, il faut savoir prendre le bon et le mauvais de toute situation. Il posa son crayon puis saisit une scie et tandis que Doakes poussait frénétiquement sous ses liens, il lui scia le pied gauche, juste au-dessus de la cheville. Il fut très rapide et très soigneux, et dès qu'il eut fini, il plaça le pied tranché contre la tête de Doakes tout en attrapant dans sa batterie d'instruments ce qui ressemblait à un grand fer à souder. Il l'appliqua sur le moignon et un sifflement de vapeur s'éleva comme il cautérisait la plaie pour réduire au maximum l'écoulement du sang.

— Et voilà, dit-il. Doakes émit un son étouffé puis s'affaissa sur la table tandis que l'odeur de chair brûlée emplissait la pièce. Avec un peu de chance, il resterait inconscient pendant un moment.

Et moi, par bonheur, j'étais d'instant en instant plus conscient. Au fur et à mesure que les substances chimiques du fusil à injection du Docteur abandonnaient mon cerveau, une sorte de lumière trouble commençait à s'y infiltrer.

Ah, la mémoire ! Quelle chose merveilleuse, n'est-ce pas ? Même dans les pires circonstances notre mémoire est là pour nous réconforter. Tenez, moi, par exemple : je gisais là, impuissant, réduit à regarder les atrocités commises sur le sergent Doakes, sachant que ce serait bientôt mon tour. Eh bien, il me restait mes souvenirs.

Et ce que je me rappelais à présent était quelque chose que m'avait dit Chutsky lorsque je l'avais délivré. "Quand il m'a installé là-dessus, avait-il raconté, il m'a dit 'Sept' et 'Essaie de deviner'. » Sur le moment, j'avais trouvé ces phrases un peu étranges et je m'étais demandé si Chutsky ne les avait pas imaginées, sous l'effet des médicaments.

Mais je venais juste d'entendre le Docteur dire les mêmes choses à Doakes : "Essaie de deviner" et puis "Neuf lettres". Ensuite il avait fait une marque sur le bout de papier scotché à la table.

De la même façon qu'il y avait eu un morceau de papier scotché à côté de chacune des victimes que nous avions trouvées, avec à chaque fois un seul mot écrit dessus, les lettres barrées une à une. « HONNEUR », « LOYAUTÉ ». Un clin d'œil ironique, bien sûr : Danco rappelait à ses anciens camarades les vertus qu'ils avaient trahies en le vendant aux Cubains. Et le pauvre Burdett, le type de Washington que nous avions trouvé dans la carcasse de la maison de Miami Shores. Il n'avait pas mérité un grand effort de réflexion. À peine cinq lettres : POGUE. Et ses bras, ses jambes et sa tête avaient été rapidement tranchés puis séparés de son corps. P-O-G-U-E. Bras, jambe, jambe, bras, tête.

Était-ce vraiment possible ? Je savais que mon Passager avait le sens de l'humour, mais c'était nettement plus noir que ça. Là, il y avait un côté espiègle, saugrenu, pour ne pas dire idiot.

Du même style que la plaque d'immatriculation "Choisissez la vie". Et que tout ce que j'avais pu observer du comportement du Docteur.

Cela paraissait si invraisemblable, et pourtant...

Tout en découpant ses victimes en morceaux, le Docteur Danco s'adonnait à un petit jeu.

Il était possible qu'il y ait joué avec d'autres durant toutes ces années passées dans la prison cubaine de l'île des Pins, et peut-être cela s'était-il imposé comme le scénario idéal pour mettre en œuvre sa curieuse revanche. Car il n'y avait pas de doute qu'il y jouait à présent, avec Chutsky, ainsi qu'avec

Doakes et les autres. Cela semblait absurde, mais c'était finalement la seule chose qui se tenait à peu près.

Le Docteur Danco jouait au pendu.

— Eh, bien, dit-il, en venant s'accroupir de nouveau près de moi. Comment pensez-vous que votre ami s'en sort ?

— Je crois qu'il est prêt à donner sa langue au chat, répondis-je.

Il inclina légèrement la tête et, tout en me dévisageant, darda sa petite langue sèche sur ses lèvres, ses deux grands yeux fixes derrière les grosses lunettes.

— Bravo, dit-il et il me tapota le bras à nouveau. Vous n'avez pas l'air de croire que cela va vraiment vous arriver à vous aussi. Peut-être qu'un Dix vous convaincra.

— Est-ce qu'il y a un E ? demandai-je, et il eut un léger mouvement de recul comme si une odeur repoussante venant de mes chaussettes lui était sautée aux narines.

— Eh bien, dit-il, toujours sans ciller, et un semblant de sourire contracta le coin de sa bouche. Oui, il y a deux E. Mais ce n'était pas votre tour de deviner, alors... Il haussa les épaules, d'un mouvement presque imperceptible.

— Vous pourriez le considérer comme un coup raté pour le sergent Doakes..., suggérai-je, très obligeamment, me semblait-il.

Il hocha la tête.

— Vous ne l'aimez pas. Je vois, répliqua-t-il, en fronçant légèrement les sourcils. N'importe. Vous devriez vraiment avoir plus peur que ça.

— Peur de quoi ? demandai-je. C'était de la pure bravade, j'avoue, mais les occasions sont si rares de pouvoir plaisanter avec une authentique crapule. Il sembla piqué au vif en tout cas ; il me dévisagea longuement avant de finir par secouer très légèrement la tête.

— Eh bien, Dexter. Je vois que nous allons avoir du pain sur la planche, dit-il en m'adressant son infime sourire. Entre autres choses, ajouta-t-il, et une joyeuse ombre noire se cabra derrière lui au même instant, défiant avec fougue mon Passager Noir, qui se glissa en avant et répondit en mugissant. L'espace d'un instant, nous nous mesurâmes ainsi du regard, puis il finit

par cligner des yeux, juste une fois, et se leva. Il retourna à la table où Doakes dormait d'un sommeil paisible, tandis que je me laissais retomber dans mon recoin confortable, tout en me demandant quel miracle l'illusioniste Dexterini allait pouvoir inventer cette fois, pour sa grande évasion.

Bien sûr, je savais que Deborah et Chutsky étaient en route, mais c'était finalement plus inquiétant qu'autre chose. Chutsky tiendrait à tout prix à rétablir sa virilité outragée en déboulant avec sa béquille et en agitant un fusil dans sa seule main, et même s'il permettait à Deborah de le couvrir, elle portait un gros plâtre qui rendait ses mouvements malaisés. Pas facile de faire confiance à une telle équipe de sauveteurs. Non, je ne pouvais m'empêcher de penser que mon petit recoin dans la cuisine allait tout simplement se retrouver bondé, et une fois que nous serions tous les trois ligotés et drogués aucune aide ne viendrait plus pour personne.

Et très sincèrement, malgré mon accès de dialogue héroïque, je me sentais encore un peu dans les vapes à cause de la flèche soporifique de Danco. J'étais donc drogué, solidement attaché et absolument seul. Mais on peut trouver un côté positif dans toutes les situations, si on se donne la peine de bien chercher, et après avoir réfléchi un moment, je m'aperçus que force m'était de reconnaître que je n'avais pas été attaqué par des rats enragés.

Tito Puente se lança dans un nouvel air, une mélodie un peu plus douce, et je devins plus résigné. Après tout, on doit tous mourir un jour. Certes, cette façon de périr ne comptait pas parmi mes préférées. S'endormir et ne plus se réveiller arrivait en premier sur ma liste, quoiqu'à présent elle me parût presque de mauvais goût.

Que verrais-je lorsque je mourrais ? J'ai beaucoup de mal à croire en l'âme, ou à l'Enfer et au Paradis, et à toutes ces inepties religieuses. Si les êtres humains avaient une âme, pourquoi n'en aurais-je pas une également ? Et je peux vous assurer que je n'en ai pas. Étant ce que je suis, comment pourrais-je en avoir une ? Impensable. C'est déjà assez dur comme ça d'être moi. Être moi avec une âme et une conscience, et la menace d'une vie après la mort, serait intolérable.

Mais songer que ce merveilleux moi, unique au monde, allait disparaître pour ne plus jamais revenir... c'était très triste. Tragique, même. Peut-être devais-je envisager la réincarnation. Aucun contrôle, là, bien sûr. Je pouvais revenir en bousier, ou pire, en un autre monstre comme moi. Ma mort, en tout cas, ne chagrinerait personne, surtout si Deb s'en allait en même temps. Égoïstement, j'espérai que je partirais le premier. Histoire d'en finir plus vite. Cette mascarade avait duré trop longtemps. Il était temps qu'elle s'achève. C'était aussi bien, finalement.

Tito entama une nouvelle chanson, très romantique celle-là, avec des paroles du style *Te amo*, et maintenant que j'y pensais, il se pouvait fort bien que ma mort chagrine Rita, cette idiote. Et Cody et Astor, à leur façon un peu détraquée, regretteraient aussi mon absence. Je ne sais comment, j'avais contracté toute une série de liens affectifs ces derniers temps. Comment faisais-je pour me retrouver toujours dans ces situations ? Et n'avais-je pas eu exactement les mêmes pensées très récemment, tandis que j'étais suspendu sous l'eau dans la voiture renversée de Deborah ? Pourquoi passais-je tant de temps à mourir dernièrement, et à tout louper ? Comme je ne le savais que trop bien, je ne pouvais plus y changer grand-chose.

J'entendis Danco entrechoquer des outils et je tournai la tête pour voir. Il m'était encore très difficile de bouger, mais j'y arrivais tout de même un peu mieux, et je parvins à fixer mon regard sur lui. Il avait une grosse seringue à la main et s'approchait du sergent Doakes, en brandissant l'instrument comme s'il souhaitait être vu et admiré.

— Il est l'heure de se réveiller, Albert, lança-t-il d'un ton enjoué, avant d'enfoncer l'aiguille dans le bras de Doakes. L'espace de quelques secondes, rien ne se passa ; puis Doakes se réveilla, secoué par une convulsion, et émit une agréable série de grognements et de geignements, tandis que le Docteur Danco restait planté là à le regarder et à savourer ce moment, la seringue de nouveau brandie.

Il y eut une sorte de bruit sourd en provenance de l'avant de la maison ; Danco fit aussitôt volte-face et saisit son fusil de paintball à l'instant même où l'imposante forme chauve de Kyle

Chutsky remplissait l'encadrement de la porte. Comme je le craignais, il s'appuyait sur sa béquille et tenait un pistolet d'une main visiblement transpirante et mal assurée.

— Fils de pute, cria-t-il, et le Docteur Danco lui tira dessus avec son fusil de paintball, une fois, puis deux fois. Chutsky le regarda fixement, bouche bée, et Danco abaissa son arme tandis que Chutsky commençait à glisser au sol.

Mais juste derrière lui, invisible tant qu'il était debout, se trouvait ma chère sœur Deborah, la plus belle vision qu'il m'ait été donné de voir, après le pistolet Glock qu'elle tenait fermement dans sa main droite. Elle ne perdit pas de temps à transpirer ou à insulter Danco. Elle contracta seulement ses mâchoires et déchargea deux coups rapides qui atteignirent Danco en pleine poitrine et le soulevèrent du sol pour le propulser sur Doakes, occupé à pousser des cris stridents.

Pendant un très long moment, tout fut à nouveau calme et immobile, mis à part la musique de l'impitoyable Tito Puente. Puis Danco glissa de la table et tomba à terre, tandis que Deb s'agenouillait près de Chutsky pour tâter son pouls. Elle l'installa dans une position plus confortable, l'embrassa sur le front avant de se tourner enfin vers moi.

— Dex, me dit-elle. Tu vas bien ?

— Ça va pas trop mal, sœur, répondis-je, me sentant légèrement étourdi. Mais par pitié, éteins cette horrible musique.

Elle alla jusqu'au radiocassette déglingué, arracha la prise du mur et regarda le sergent Doakes dans le profond silence qui se fit, en essayant de ne pas manifester ses émotions.

— On va vous sortir de là, Doakes, dit-elle. Ça va aller. Elle posa la main sur son épaule tandis qu'il se mettait à sangloter, puis elle se tourna brusquement et revint vers moi, les yeux pleins de larmes. Nom de Dieu, murmura-t-elle en me détachant. Il est vraiment dans un sale état.

Il m'était un peu difficile de ressentir de l'affliction pour Doakes alors qu'elle déchirait les derniers morceaux de ruban adhésif qui entravaient mes poignets, car j'étais enfin libre, totalement libéré, de mes liens, du Docteur, des services à

rendre et, apparemment, oui, j'étais également délivré du sergent Doakes lui-même.

Je me levai, ce qui ne fut pas aussi facile qu'on pourrait le croire. J'étirai mes pauvres membres engourdis tandis que Deborah attrapait sa radio pour appeler nos amis du département de la police de Miami Beach. Je m'approchai de la table d'opération. C'était un détail, mais ma curiosité avait pris le dessus. Je tendis le bras et saisis le bout de papier scotché sur le rebord de la table.

De son écriture tremblée, Danco avait tracé en lettres capitales le mot : « TRAÎTRISE ». Cinq lettres étaient barrées.

Je baissai les yeux sur Doakes. Il soutint mon regard, les yeux écarquillés, dardant une haine qu'il ne serait plus jamais capable d'exprimer.

Ce qui prouve que, parfois, il peut vraiment y avoir des fins heureuses.

## ÉPILOGUE

C'est un spectacle superbe que de regarder le soleil apparaître au-dessus de l'eau dans le silence d'un matin subtropical du sud de la Floride. C'est encore plus beau lorsqu'une énorme lune jaune vient frôler l'horizon à l'opposé, puis se pare d'une teinte argentée avant de se glisser sous les vagues pour laisser le soleil régner seul dans le ciel. Et quel bonheur d'assister à ce spectacle en pleine mer, sur le pont d'un Cruiser de 26 pieds, alors qu'on dénoue les dernières tensions de son cou et de ses bras, fatigué mais comblé, et tellement heureux enfin, après une nuit de travail qui s'était fait trop attendre.

J'allais bientôt regagner mon propre petit bateau, que je tirais à l'arrière, puis je jetteois à l'eau le câble de remorque avant de repartir, bercé par le bruit du moteur, dans la direction que la lune avait prise, pour entamer ma nouvelle vie de futur marié. Et le *Balbuzard*, le Cruiser de 26 pieds que j'avais emprunté, s'en irait lentement dans la direction opposée, vers l'île de Bimini, du côté du Gulf Stream, cette immense rivière sans fond qui, par chance, traverse l'océan tout près de Miami. Le *Balbuzard* ne parviendrait pas jusqu'à Bimini, il ne franchirait même pas le Gulf Stream. Bien avant que je ne m'endorme, bienheureux, dans mon petit lit, le moteur calerait, noyé, puis le bateau se remplirait doucement d'eau lui aussi, se balançant mollement sur les vagues avant de s'abîmer dans les infinies profondeurs cristallines du Gulf Stream.

Et peut-être que quelque part, très loin de la surface, il finirait par se poser au fond parmi les rochers, les poissons

géants et les épaves, et c'était une pensée merveilleuse que d'imaginer non loin de là un paquet soigneusement ficelé en train d'osciller dans le courant que les crabes s'attacheraient à grignoter jusqu'à l'os. J'avais utilisé quatre ancras pour Reiker, après avoir enroulé autour des morceaux cordes et chaînes, et le joli ballot exsangue avec ses deux horribles bottes rouges fermement attachées au fond avait rapidement sombré, à l'exception d'une minuscule goutte de sang, déjà presque sèche, déposée sur une lamelle de verre qui se trouvait dans ma poche. Elle irait prendre place dans la boîte sur mon étagère, juste à côté de celle de MacGregor ; Reiker nourrirait les crabes, et la vie pourrait enfin continuer, avec sa joyeuse alternance de faux-semblants et de traques.

Et dans quelques années, j'emmènerais Cody avec moi afin de lui montrer tous les prodiges contenus dans une Nuit du Couteau. Il était bien trop jeune pour l'instant, mais il commencerait tôt, il apprendrait à planifier et progresserait peu à peu. C'est ce que m'avait enseigné Harry, et à mon tour j'allais l'enseigner à Cody. Un jour alors, il marcherait peut-être sur mes traces sombres pour devenir lui aussi un Justicier Noir, appliquant le Code Harry contre toute une nouvelle génération de monstres. La vie, comme je le disais, continuait.

Je soupirai, heureux, satisfait et confiant dans l'avenir. Quelle merveille. La lune avait disparu maintenant, et le soleil commençait à consumer la fraîcheur matinale. Il était temps de rentrer.

Je regagnai ma propre embarcation, lançai le moteur et larguai le câble de la remorque. Puis je tournai mon bateau dans l'autre sens et suivis le chemin qu'avait pris la lune pour rentrer me coucher.

**FIN**

## Table des matières

CHAPITRE I.....	4
CHAPITRE II .....	10
CHAPITRE III.....	19
CHAPITRE IV .....	25
CHAPITRE V.....	31
CHAPITRE VI .....	45
CHAPITRE VII.....	50
CHAPITRE VIII .....	59
CHAPITRE IX.....	72
CHAPITRE X .....	83
CHAPITRE XI.....	94
CHAPITRE XII.....	102
CHAPITRE XIII .....	112
CHAPITRE XIV.....	118
CHAPITRE XV .....	126
CHAPITRE XVI.....	135
CHAPITRE XVII .....	144
CHAPITRE XVIII .....	153
CHAPITRE XIX .....	162
CHAPITRE XX .....	175
CHAPITRE XXI .....	184
CHAPITRE XXII .....	192
CHAPITRE XXIII.....	204
CHAPITRE XXIV .....	214
CHAPITRE XXV .....	224
CHAPITRE XXVI .....	232
CHAPITRE XXVII.....	241
CHAPITRE XXVIII .....	253
CHAPITRE XXIX .....	263
ÉPILOGUE.....	274